



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITE Paul Verlaine - METZ S.C.D.	
N° inv	2005027
Cote	L/M3 05/07 1
Loc	mag. reu

RECHERCHES SUR LES PRODUCTIONS FIGURÉES
FAITES POUR LES PERSONNES PRIVÉES
VIVANT EN ÉGYPTE À L'ÉPOQUE PTOLÉMAÏQUE.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE DE METZ



031 536349 0

Virginie Kraus

Université de Metz (2001-2005)

UNIVERSITE Paul Verlaine · METZ S.C.D.	
N° Inv.	2005 027 L
Cote	L/M305/07
Loc.	

**RECHERCHES SUR LES PRODUCTIONS FIGURÉES
FAITES POUR LES PERSONNES PRIVÉES
VIVANT EN ÉGYPTE À L'ÉPOQUE PTOLÉMAÏQUE.**

Thèse de Doctorat

Université de Metz

Directeur de recherche
Michel Sève

Avant propos

Tout travail de recherche et d'écriture est une entreprise de longue haleine, qui requiert un investissement personnel. L'écriture d'une thèse est une course contre le temps, riche en enseignements. Elle permet d'acquérir une expérience propre, de mesurer son esprit critique et scientifique. La clôture d'une thèse n'est pas une fin en soi: elle doit susciter la définition d'un projet professionnel à long terme.

La recherche est le préalable de l'écriture. Elle constitue sans doute l'étape la plus passionnante. Recueillir des informations est une véritable quête qui nécessite beaucoup de patience, une grande force de persuasion et, au besoin, un excellent réseau relationnel susceptible d'ouvrir les portes closes ou d'obtenir la collaboration des plus récalcitrants. Les anecdotes s'accumulent à ce moment, lorsqu'on se terre dans le dédale des bibliothèques ou au fin fond des réserves des Musées. L'esprit scientifique ne doit en aucun cas s'émousser même si certaines pistes s'avèrent être des impasses, si certaines découvertes sont davantage le fruit du hasard que le résultat d'une recherche raisonnée.

Après avoir franchi les obstacles linguistiques, administratifs ou universitaires, et défini, à partir des résultats de nos lectures et observations, les grandes lignes du travail de recherche, il reste à se livrer au travail d'écriture. Cette tâche n'est pas la plus aisée et requiert souvent bien plus d'expérience que celle exigée pour le travail de recherche. Elle nécessite un esprit critique affûté, une grande capacité d'argumentation. Il est difficile de transmettre à un tiers sa logique propre notamment lorsqu'elle remet en cause les idées traditionnellement admises. L'écriture crée de nouvelles difficultés, amène à soulever des questions qui paraissaient hors de propos. Elle appelle à un approfondissement de la recherche, un cercle vicieux qu'il est difficile de rompre. Les conclusions ne peuvent en aucun cas être définitives. Ce sont les points de départ pour de nouvelles réflexions.

L'écriture d'une thèse est un travail complexe. De nombreuses personnes m'ont aidé à le mener à bien. Je tiens à leur témoigner toute ma gratitude pour leurs précieux enseignements et leur expérience:

Michel Sève, mon directeur de recherche,
Merwatte Seif el Din, le conservateur du Musée gréco-romain d'Alexandrie,
Jean-Yves Empereur, directeur du Centres d'études alexandrines,
ainsi que tous les membres du CEA d'Alexandrie, qui ont eu la gentillesse de m'accueillir et de m'ouvrir les portes de leur centre de recherche,
les conservateurs du Musée gréco-romain d'Alexandrie, du département des antiquités égyptiennes du British Museum, du département des antiquités grecques étrusques et romaines du Louvre qui m'ont donné accès aux différentes collections de leur département.

SOMMAIRE

Introduction.	p. 6
Chapitre 1. La stèle funéraire de tradition égyptienne.	
1. Matériaux et techniques: 1.1 Les matériaux: le bois et la pierre. 1.2 La forme de la stèle. 1.3 Les dimensions.	p. 14
2. La structure de la stèle égyptienne: 2.1 Le cintre. 2.2 L'espace illustré. 2.3 Le texte.	p. 17
3. Le registre illustré: l'iconographie funéraire égyptienne. 3.1. La vénération et l'offrande. 3.2 Anubis guidant le défunt. 3.3 Le culte des ancêtres.	p. 19
4. La représentation des défunts: 4.1 Vêtements et parures. 4.2 L'anatomie.	p. 21
Chapitre 2. La ronde bosse de tradition égyptienne.	
1. Aspects techniques de la ronde bosse de tradition égyptienne: 1.1 Fonction et lieu de production. 1.2 Les inscriptions. 1.3 Matériaux et techniques.	p. 27
2. Les différents types de la ronde bosse de tradition égyptienne: 2.1 La statue cube. 2.2 Les statues théophores. 2.3 Les statues en pagne court traditionnel. 2.4 Les statues en long pagne sacerdotal. 2.5 La statue drapée. 2.6 La sculpture féminine. 2.7 Le traitement des visages.	p.31
Tableau récapitulatif: La ronde bosse et la stèle funéraire de tradition égyptienne. Iconographie traditionnelle et innovations à l'époque ptolémaïque.	p. 41
Chapitre 3. La stèle funéraire de tradition alexandrine.	
1. La stèle funéraire alexandrine: provenance, structure et techniques. 1.1 Les nécropoles alexandrines. 1.2 Matériaux et techniques. 1.3 Dimensions et structure de la stèle. 1.4 Les inscriptions.	p. 44
2. Le répertoire iconographique de la stèle alexandrine: 2.1 La scène de <i>dexiosis</i> . 2.2 Les scènes réunissant parents et enfants. 2.3 Personnes seules et serviteurs. 2.4 Les scènes féminines. 2.5 Les scènes masculines. 2.6 Les enfants. 2.7 Le banquet funéraire. 2.8. Les stèles funéraires peintes alexandrines et les autres productions du monde grec.	p. 50 p. 58
3. Les types iconographiques attribués aux défunts.	
Chapitre 4. La ronde bosse de tradition alexandrine.	
1. La définition du corpus.	p. 61
2. Les composantes de la ronde bosse alexandrine.	p. 63
3. Le style privé alexandrin: un style qui associe des composantes de tradition grecque à des traits originaux.	p. 65
Tableau récapitulatif: Les monuments de tradition alexandrine. Catégories sociales et types iconographiques.	p. 68
Chapitre 5. Le contact entre les civilisations grecques et égyptiennes.	
1. Les limites de l'influence grecque sur l'art égyptien: 1.1 L'usage de traditions iconographiques anciennes, adaptées au style de l'époque ptolémaïque. 1.2. La statue féminine Bruxelles inv. E. 5335 (cat. n°179): une Égyptienne en robe isiaque. 1.3. La statue drapée de style égyptien.	p.70
2. Des Grecs séduits par l'univers religieux égyptien: 2.1. Des Grecs attirés par la religion égyptienne dès la Basse Époque. 2.2. L'insertion d'éléments de tradition iconographique égyptienne dans des monuments de style alexandrin. 2.3. L'apprentissage de répertoires iconographiques égyptiens.	p.73

3. Le style mixte gréco-égyptien: 3.1. Définir le style mixte. 3.2. La tête de Santa Barbara inv. 3/162 (cat. n°180). 3.3. Le style mixte et le portrait réaliste dans le monde gréco-romain.	p.76
Tableau récapitulatif: les contacts entre les traditions alexandrine et égyptiennes.	p.79
Chapitre 6. La société gréco-macédonienne et égyptienne.	
1. Les sociétés grecque et égyptienne au III ^e siècle: 1.1 L'art égyptien au III ^e siècle: un art à l'image de la société indigène? 1.2 L'art alexandrin: un style composite à l'image de la société alexandrine. 1.3 Des contacts entre les Gréco-macédoniens et les Égyptiens dès le III ^e siècle.	p. 82
2. Le II ^e siècle: une phase charnière: 2.1 L'évolution de l'art égyptien aux II ^e et I ^{er} siècles. 2.2 Les manifestations iconographiques des transformations sociales. 2.3 Le rôle ambigu des élites indigènes.	p. 95
3. La construction d'une société mixte gréco-égyptienne: 3.1 Les vecteurs de la diffusion de la culture grecque. 3.2 La coexistence de plusieurs modèles culturels. 3.3 Les limites de l'ethnocentrisme grec.	p. 102
Conclusion	p. 112
Catalogue	p. 115
1. La stèle funéraire tradition égyptienne: 1.1 La stèle funéraire thébaine. 1.2 Les stèles des grandes nécropoles de Haute Égypte. 1.3 Les stèles égyptiennes des nécropoles de Basse Égypte.	p. 116
2. La ronde bosse de tradition égyptienne: 2.1 Les statues masculines. 2.2 Les têtes seules masculines. 2.3 La ronde bosse féminine de style égyptien.	p. 151
3. La stèle funéraire de tradition alexandrine: 3.1 Les scènes de <i>dexiosis</i> ; 3.2 Les scènes réunissant parents et enfants. 3.3 Personnes seules et serviteurs. 3.4 Les thèmes féminins et masculins. 3.5 Les stèles élevées pour des enfants. 3.6 Les scènes de banquet funéraire.	p. 199
4. La ronde bosse de tradition alexandrine.	p. 245
Bibliographie	p. 255
Glossaire	p. 263
Index des noms et des professions	p. 264
Index photographique	p. 271
Index des provenances	p. 277
Index des Musées	p. 278
Index général	p. 281
Cartes. L'Égypte. Les nécropoles alexandrines à l'époque hellénistique.	p. 285

INTRODUCTION

Quand Alexandre le Grand s'engagea dans la lutte contre le Grand Roi perse, il instaura un nouveau rapport de force dans la Méditerranée orientale: la langue et la culture grecques devenaient celles des élites et du pouvoir. Le passage du Conquérant en Égypte, de son entrée triomphale à Memphis à l'automne 332 à son départ au printemps 331, fut bref mais permit de mettre en place les bases de la domination gréco-macédonienne: Alexandre affirma le caractère double de son pouvoir, à la fois gréco-macédonien et égyptien, et fonda Alexandrie. Après avoir consulté l'oracle de Siwah, il se fit reconnaître comme le fils de Zeus-Ammon. La satrapie d'Égypte fut confiée, dans un premier temps, à Cléomène de Naucratis. Ptolémée fils de Lagos, le fondateur de la dynastie lagide, n'était alors qu'un jeune officier sans grandes responsabilités. Il s'imposa progressivement dans l'entourage d'Alexandre le Grand et obtint de hauts postes de commandement au cours des campagnes d'Asie¹. Le partage de Babylone en 323 éleva Ptolémée au rang de satrape d'Égypte. Dès lors, celui-ci songea à s'imposer comme le successeur d'Alexandre en Égypte: il s'empara de la dépouille du Conquérant, élimina Cléomène de Naucratis, se présenta comme le chef des Gréco-macédoniens et se fit représenter comme un pharaon indigène². Toutefois, il ne prit officiellement le titre royal qu'en 305.

Bien que la domination gréco-macédonienne sur l'Égypte soit née d'un acte de guerre, Ptolémée Sôter veilla à ce que les relations entre les populations gréco-macédoniennes et égyptiennes ne soient pas exclusivement un rapport de force entre dominants et dominés. Sa politique, qui fut poursuivie tout au long de la dynastie lagide, repose sur la conciliation avec le clergé indigène. Lors de la sécession de Thébaïde, les souverains lagides veillèrent à ne pas désigner les rebelles par leur appartenance ethnique. Les décrets d'amnistie œuvrèrent pour la pacification: même si le pouvoir royal considérait les révoltés comme des Égyptiens, l'amnistie fut accordée à tous les habitants d'Égypte, exception faite des meurtriers et des sacrilèges. Les décrets synodaux de 186 à 180, montrent que le clergé indigène soutint le pouvoir lagide et non les révoltés, qu'ils condamnèrent pour leurs actes impies. Cette collaboration était une parade efficace contre les mouvements nationalistes³. Les Lagides menèrent parallèlement une politique extérieure ambitieuse, culturelle, diplomatique, militaire, économique et religieuse afin d'élever Alexandrie au rang des principales métropoles du monde hellénistique⁴. Le III^e siècle est l'âge d'or de la dynastie ptolémaïque: ses possessions s'étendent sur la moitié orientale du bassin méditerranéen. La mise à disposition d'importantes ressources humaines et financières repose sur une exploitation rationnelle de l'Égypte: en dépit de la pression fiscale, les révoltes sont rares et rapidement réprimées⁵. Pourtant, dès

¹ Hölbl (G.), *Das Ptolemäische Ägypten*, Darmstadt, 1994, p. 12-15; Huss (W.), *Ägypten in hellenistischen Zeit, 320-30 v. Chr.*, Munich, 2001, p. 91, 92, 97.

² Hölbl (G.), *ibidem*, p. 15. Dans la stèle du Satrape de 311, un monument de type égyptien, l'éloge de Ptolémée reprend certaines tournures grecques. L'idéologie égyptienne attachée au pharaon victorieux est adaptée à celle du chef victorieux.

³ Veisse (A.E.), *Les révoltes égyptiennes*, Louvain, 2004 (Studia Hellenistica 41), p. 125-126.

⁴ Huss (W.), *ibidem*, ces orientations politiques apparaissent dans les mesures de Ptolémée Sôter: notamment p. 213-221, 229-240.

⁵ La révolte de 245-243 n'est pas une contestation du pouvoir lagide. Elle est liée à la pénurie frumentaire qui fait suite aux mauvaises récoltes de 246. Seule la révolte de la Thébaïde (206-186) aboutit à la mise en place d'un contre-pouvoir indigène.

la fin du III^e siècle, le pouvoir lagide est remis en question. La sécession de la Thébaïde, l'affaiblissement du pouvoir royal par des luttes intestines, l'influence de conseillers peu scrupuleux, les revers en politique extérieure amenèrent les dynastes lagides à redéfinir leurs relations avec les élites égyptiennes et le clergé local⁶. À partir du II^e siècle l'élite indigène hellénisée gagne en influence auprès des dynastes⁷. En 165, un courtisan, probablement un Égyptien portant le nom double de Dionysios Petosarapis⁸, intrigua auprès des deux frères en conflit, Ptolémée VI Philométor et Physcon, pour assouvir ses propres ambitions: il détourna une révolte de soldats mais fut battu et dut s'enfuir dans la chôra. En 130, Ptolémée Physcon qui était en guerre contre sa sœur-épouse Cléopâtre II Philométor, confia à l'Égyptien Paos⁹ la tâche de reprendre Thèbes: celui-ci fut récompensé par les titres d'épistratège de la chôra et de frère de sang. En 122, Psenptah, le grand prêtre de Ptah épousa une Bérénice, qui était vraisemblablement membre de la famille royale¹⁰. Les Ptolémée Philométor et Physcon développèrent les aspects égyptiens de leur image officielle¹¹. Les événements du II^e siècle introduisirent probablement de profondes mutations dans les sociétés gréco-macédonienne et égyptienne.

L'étude de l'évolution d'une société antique ne peut se faire que par des sources indirectes. La documentation papyrologique fut jusqu'à présent privilégiée. Généralement publiée, elle a le mérite d'être facilement accessible. Cependant, les textes en langue démotique sont moins exploités que ceux en langue grecque, car leur lecture est plus difficile. Les travaux de W. Clarysse et ceux plus récents de M. Chauveau contribuent à faire des papyri démotiques de nouveaux instruments de recherche. Ils révèlent la dualité du système lagide dans les domaines judiciaires, administratifs et économiques. L'apprentissage de la langue grecque reste indispensable pour évoluer dans la hiérarchie gréco-macédonienne. La modification de la représentation de la population égyptienne dans les effectifs des structures civiles et militaires gréco-macédoniennes illustre cette hellénisation progressive. L'exploitation des sources écrites ne permet pas de résoudre toutes les interrogations. Il subsiste de nombreuses ambiguïtés sur l'usage d'un nom double et sur les mariages mixtes. En effet, le nom perd progressivement toute valeur ethnique, puisque sa transcription dépend du type de document où il apparaît: un nom grec dans un document grec, un nom égyptien dans un papyrus démotique. Le critère onomastique n'est plus déterminant lorsqu'il est question de mariage mixte: ainsi, le diécète et archisomatophylaque Dioskourides¹² devait son nom et son statut de grec à son père. Cependant, il conservait la religion égyptienne héritée de sa mère et se fit inhumer dans un sarcophage anthropomorphe de type égyptien.

Pour aborder sous un nouvel angle une question qui met en relation les dimensions ethniques, religieuses et culturelles, il est indispensable d'intégrer des

⁶ Huss (W.), *ibidem*, p. 382-386, 443-450, 474-486.

⁷ Chauveau (M.), *L'Égypte au temps de Cléopâtre*, Paris, 1997, p. 99 : sous Ptolémée Aulète et Cléopâtre VII, la plupart des nomes de Haute Égypte ont des stratèges égyptiens.

⁸ Hölbl (G.), *ibidem*, p. 274.

⁹ Hölbl (G.), *ibidem*, p. 153-159.

¹⁰ Hölbl (G.), *ibidem*, p. 176.

¹¹ Kyrieleis (H.), *Die Bildnisse der Ptolemäer*, Berlin, 1975 (Archäologische Forschung 2), p. 54-62, 118-123.

¹² Collombert (P.), «Religion égyptienne et culture grecque: l'exemple de Dioskourides», *Chronique d'Égypte* 75 (2000), p. 47-63.

documents de natures différentes. Les sources iconographiques ont jusqu'à présent été négligées pour l'étude de la société égyptienne et alexandrine. Seule leur valeur technique ou stylistique a été exploitée. L'iconographie et le style sont avant tout considérés comme des critères de datation et de localisation géographique: ils permettent de définir les caractéristiques d'une école ou d'un atelier, de préciser son évolution et de déterminer les influences extérieures éventuelles. Bien qu'indispensables à l'exploitation de sources iconographiques, les recherches sur le style et l'iconographie ne constituent pas une fin en soi. Leur intégration à une étude historique et sociale est envisageable¹³. En effet, tout monument, qu'il soit à usage privé, public ou royal, a été élaboré dans un contexte socio-historique, politico-religieux spécifique. Ainsi, le choix d'une iconographie et d'un style, c'est-à-dire d'un répertoire et d'une manière de le représenter, est l'expression d'une époque et d'une culture. Il nous faut donc examiner si l'évolution du style se fait en adéquation avec celle de l'iconographie, dans quelle mesure des transformations socioculturelles peuvent se traduire dans des documents iconographiques et dans quelle mesure ces transformations, si elles existent, donnent accès aux évolutions de la société.

Il nous faut déterminer quel type de document archéologique se prête le mieux à une étude sociale. Dans l'Égypte lagide, les sources sont nombreuses et hétérogènes. Il est donc nécessaire d'introduire des limitations afin de mieux approfondir la sphère privée: cette recherche ne privilégie ni les aspects usuels de la vie quotidienne, ni les pratiques religieuses mais les procédés de représentation et de commémoration des personnes privées, principalement d'individus dont l'appartenance sociale et éventuellement l'origine ethnique sont connues. Ainsi, seules les productions figurées faites pour les personnes privées vivant en Égypte à l'époque ptolémaïque sont utilisées dans le cadre de cette étude. Le terme de «production figurée» regroupe les productions funéraires et les monuments érigés du vivant de leur destinataire. Les documents iconographiques figurant dans le catalogue ne sont pas nécessairement élaborés pour une personne déterminée: il peut s'agir d'une production en série. Ils transmettent sous une forme réaliste ou conventionnelle, l'image que les destinataires souhaitaient laisser d'eux. Ils nous permettent de déterminer dans quelle mesure le style et l'iconographie utilisés pour la représentation des personnes privées traduisent une évolution sociale et culturelle.

Le catalogue ne regroupe que deux catégories de documents iconographiques conçus pour les personnes privées: la stèle funéraire et la ronde bosse sur pierre. Ces deux types de monuments transmettent l'image que leurs destinataires souhaitaient donner d'eux mêmes. Le premier groupe, qui rassemble les stèles funéraires peintes ou à relief, en bois ou en pierre, est riche et varié. Il oppose deux types de monuments: la production alexandrine issue de la synthèse entre les iconographies et les styles grecs et macédoniens et la production égyptienne qui, en dépit de quelques variantes locales, témoigne de la cohésion de l'art et de la religion indigènes. Cette étude repose sur l'examen des stèles funéraires alexandrines à naïscos. Les stèles funéraires employées comme dalles de fermeture de loculi ne sont intégrées au catalogue que lorsqu'elles reprennent l'architecture et le répertoire iconographique des stèles funéraires érigées comme monuments indépendants: elles présentent un

¹³Les effigies royales, conçues respectivement dans les styles alexandrin et égyptien, sont les manifestations matérielles de la double politique des Ptolémées, à la fois rois macédoniens et pharaons.

fronton triangulaire, des acrotères, une base et un cadre réservé à une scène peinte ou à un relief. Les restes de ciment en bordure et la forme rectangulaire de la dalle de fond attestent l'usage de la stèle comme un bloc de fermeture. La ronde bosse sur pierre constitue le second groupe de documents iconographiques. À la différence de la stèle, le portrait permet au destinataire de ce type de monument d'exprimer plus nettement son individualité. Les monuments en ronde bosse tradition égyptienne occupent la majeure partie de ce catalogue. Les statues en pierre de style alexandrin destinées à des personnes privées sont exceptionnelles à l'époque ptolémaïque: leur usage ne se développe qu'à l'époque romaine. Toutefois, cela ne signifie pas qu'aucun monument de style grec ne fut sculpté à Alexandrie à l'époque ptolémaïque: les statues royales et les effigies de dieux grecs étaient des monuments en pierre, de tradition grecque.

Certaines catégories de documents iconographiques, les sarcophages anthropoïdes et les stèles fausses-portes comportant un décor en trompe-l'œil, ne figurent pas dans le catalogue. Cette recherche ne se focalise pas sur l'étude de la représentation de la personne privée dans le domaine funéraire. En outre, seuls les sarcophages anthropoïdes de l'époque romaine constituent une source substantielle pour cette étude: or, ces monuments ne cadrent pas avec les limites chronologiques de cette recherche. Les stèles fausses-portes, en raison de leur structure, offrent davantage de perspectives de recherche pour un examen des techniques picturales ou pour une étude du décor en trompe-l'œil. Le défunt n'y est pas nécessairement représenté. Seules quelques stèles présentant un décor en trompe-l'œil associé à la représentation du défunt sont intégrées au catalogue.

Les stèles funéraires et les statues en pierre soulèvent différentes questions, notamment celles du réalisme, de la valeur sociale accordée au portrait, de l'adaptation d'un style ou d'une iconographie à la représentation d'un type ethnique, de leur évolution au contact d'une population étrangère.

Ces documents iconographiques peuvent être classés en fonction de deux traditions iconographiques, égyptienne et alexandrine. La tradition égyptienne est héritée de l'art pharaonique: les statues sont sculptées dans des pierres dures, le pilier dorsal leur impose une position hiératique, les formes sont régulières et idéalisées, exécutées selon les techniques traditionnelles. L'iconographie des stèles évoque les croyances funéraires traditionnelles, les conventions hiératiques imposent la combinaison de la vue de face et de profil pour la représentation des défunts et des dieux. Le style alexandrin ne peut être dissocié des orientations de l'art grec de l'époque hellénistique. Cependant, il a des caractères propres qu'il conviendra de définir. Enfin, une troisième catégorie est introduite, désignée sous le terme de style mixte gréco-égyptien: il s'agit d'une synthèse complexe entre les traditions grecques et égyptiennes. En effet, certaines rondes bosses ne peuvent être rattachées à aucune forme traditionnelle. Bien que les conventions de représentation et le choix de la pierre dure soient spécifiques à la ronde bosse de style égyptien, ces monuments ne peuvent être considérés comme tels en raison de l'usage d'éléments d'iconographie grecque. Ces statues que nous désignerons comme de style mixte, révèlent l'étroite interaction entre les traditions grecques et égyptiennes.

Des limitations chronologiques et géographiques interviennent dans la définition du catalogue. L'évolution historique et sociale n'est pas nécessairement transcrite dans un style et une iconographie. Il existe un délai entre l'événement, par exemple la conquête de l'Égypte par Alexandre et l'installation de colons

gréco-macédoniens, et ses répercussions dans l'art. Celles-ci peuvent se traduire par une formulation, une adaptation du style ou de l'iconographie. La phase d'élaboration d'une nouvelle iconographie ou d'un nouveau style est liée au jeu complexe entre la tradition et les nouvelles orientations artistiques. La diffusion d'un nouveau style et d'une nouvelle iconographie implique parfois à long terme une modification des formes et des techniques initiales et une perte de qualité. Il est donc souvent difficile de désigner l'initiateur d'une évolution et son ultime bénéficiaire.

Ce catalogue repose sur les monuments produits entre le III^e et le I^{er} siècle avant notre ère. Les stèles funéraires de tradition égyptienne étant souvent des productions en série, un choix s'imposait: les monuments rassemblés illustrent les différentes traditions locales et les principaux courants et thèmes iconographiques de l'époque ptolémaïque. Seuls les deux-tiers des monuments recensés par Peter Munro¹⁴ et datés de l'époque ptolémaïque figurent dans le catalogue: les monuments, difficilement datables car produits au cours des phases transitoires, au début et à la fin de l'époque ptolémaïque¹⁵, en ont été exclus. En effet, les productions figurées élaborées au cours des trois dernières décennies du IV^e siècle montrent comment la population égyptienne ressentit le passage d'une domination étrangère à une autre. Celui-ci ne suscite pas de transformations importantes dans les productions figurées faites pour les personnes privées. La ronde bosse de style égyptien du IV^e siècle reste attachée à la tradition saïte. Les monuments funéraires de la fin du IV^e siècle suivent la tradition de la Basse Époque. Les stèles funéraires présentent un registre illustré soit unique, où la table d'offrandes apparaît dans un cadre coloré, soit organisé en deux scènes symétriques. La vénération et l'offrande à Rê-Horakhty et à Osiris sont les thèmes principaux. Les rondes bosses de la fin du IV^e siècle reprennent de la même manière les modèles idéalisés hérités de l'art saïte. Seul le style des inscriptions permet de les distinguer des monuments des époques antérieures. La statue cube¹⁶ qui représente un homme accroupi, emmaillotté, les bras croisés sur les genoux, illustre la pérennité d'un type hérité du Moyen Empire. Aucune modification fondamentale ne vient altérer la composition d'ensemble. Les conventions rigides, qui ne permettent de faire ressortir la personnalité du destinataire de la statue que dans des reliefs annexes, expliquent sans doute l'abandon de ce type à l'époque ptolémaïque. On ignore également combien de temps dura le grand chantier alexandrin. Ptolémée résidait à Memphis et ne déménagea à Alexandrie que vers 311¹⁷. La fondation des premières nécropoles suit sans doute de peu celle de la ville. Toutefois, il est difficile de préciser à partir de quel moment les premières vagues de décès donnèrent lieu à l'organisation de nécropoles. Nous avons donc sélectionné comme limites de ce catalogue, les premières manifestations d'un changement: les bas reliefs du tombeau de Pétoisiris¹⁸ tendent à les situer au début du III^e siècle.

¹⁴Munro (P.), *Die Spätägyptischen Totenstelen*, 1973, (Ägyptologische Forschung 25).

¹⁵Le corpus des stèles de Haute Égypte d'A. Abdalla regroupe des monuments datés de la fin de l'époque ptolémaïque au IV^e après J-C. Son étude, qui se concentre sur les stèles des II^e et III^e siècle, se situe dans la continuité des travaux de P. Munro. Elle révèle la difficulté qui réside dans la datation des monuments élaborés au cours des phases transitoires, entre la fin de l'époque ptolémaïque et le début de l'époque romaine.

¹⁶Les statues cubes de la Basse Époque provenant de la cachette de Karnak sont en cours de publication par Ramadan El-Sayed. notamment *ASAE* 64 (1999) et *ASAE* 65 (1999-2000).

¹⁷*Gloire d'Alexandrie*, AFAA, 1988, p. 74-6.

¹⁸Picard (C.), «Les influences étrangères du tombeau de Pétoisiris: Grèce ou Perse?», *BIFAO* 30.1 (1931), p. 201-225.

Cette limitation chronologique est nécessaire pour tenir compte de la période de mise en place des nécropoles qui servirent à l'accueil des premières générations de défunts. Elle permet également d'entrer directement dans la phase où la population indigène commence à être influencée par ce nouvel occupant. Ainsi, les monuments privés du III^e siècle permettent de faire un état des lieux, de déterminer quelles sont les différentes communautés présentes sur le sol égyptien, sur quels groupes ethniques s'appuie la domination lagide. Nous essayerons de préciser dans quelle mesure les caractéristiques ethniques de chaque communauté ont été préservées et si elles apparaissent dans le mode de représentation choisi. Les rapports entre Gréco-macédoniens et Égyptiens se sont modifiés au cours des II^e et I^{er} siècles: nous tenterons de définir quelle est l'expression iconographique des transformations sociales et des changements sociaux-politiques du II^e siècle.

Il convient également d'établir une limite géographique. Au cours de l'époque ptolémaïque, le royaume et la zone d'influence lagide se sont modifiés et ont dépassés les frontières traditionnelles du «Royaume des Deux Terres». Nous ne prendrons en compte que les monuments produits en Haute et Basse Égypte. Les monuments d'importation ou destinés à l'exportation ne figurent pas dans ce catalogue. Les techniques et matériaux introduits peuvent être différents des usages locaux. On ignore si les procédés traditionnels de fabrication ont été employés et quelles furent les circonstances exactes de leur élaboration.

La géographie des sites archéologiques de l'Égypte ptolémaïque est complexe mais lacunaire: il est encore impossible de dresser une carte précise de l'ensemble des nécropoles égyptiennes de l'époque ptolémaïque¹⁹. Cette recherche se concentre donc essentiellement sur les principaux sites de l'Égypte ancienne: Thèbes, Edfou, Denderah, Abydos, Achmim, Memphis. Ces villes peuplées depuis l'époque pharaonique, disposent d'un riche passé culturel. Les monuments qui y ont été élaborés pour les personnes privées reposent sur un patrimoine iconographique et une tradition artisanale séculaire. Les modèles anciens ne sont que peu remis en cause. L'iconographie et le style grecs de l'époque ptolémaïque sont mal connus dans la chôra. Seules les productions alexandrines forment une ensemble cohérent et bien documenté. Bien qu'elle bénéficie d'un regain d'intérêt de puis le dernier quart du XX^e siècle, l'exploration des sites de culture gréco-macédonienne reste limitée. Pourtant les travaux de G. Botti, puis dans la première moitié du XX^e siècle, ceux d'E. Breccia et d'A. Adriani et enfin ceux plus récents menés dans le Fayoum ou à Alexandrie montrent les potentialités des sites grecs d'Alexandrie et de la chôra. Dans les prochaines années de nombreuses pièces viendront sans doute enrichir ce corpus.

Ce catalogue regroupe les stèles funéraires peintes ou à relief et les statues en pierre produites en Égypte du III^e au I^{er} siècle avant notre ère. Tous ces monuments donnent une image plus ou moins réaliste de la personne privée. Pour étudier la manière dont est représenté un individu, nous avons établi une grille d'étude pour chaque style et pour chaque catégorie de monuments. Elle permet de mettre en place des points de comparaison entre les styles, de rendre compte des variations géographiques et de l'évolution chronologique. Nous nous intéresserons à la fois aux procédés employés pour la représentation du destinataire du monument et au cadre dans lequel apparaît son image, l'architecture et la scène peinte ou sculptée pour les

¹⁹Les nécropoles romaines ne sont pas incluses (cf. Kom Abou Bellou, corpus des stèles de Haute Égypte d'A. Abdalla).

stèles funéraires, le lieu d'érection pour les rondes bosses. Nous tenterons de préciser comment le réalisme, les conventions et l'idéalisation interviennent dans l'élaboration d'une image privée. Cependant, il est difficile d'évaluer la part de chacune de ces tendances car nous ne disposons pas pour les personnes privées d'images de référence. Cette distinction est plus aisée pour les effigies royales car elles peuvent être identifiées par des portraits monétaires.

Cette recherche ne se borne pas à une simple étude du style et de l'iconographie de monuments diffusant l'image d'une personne privée. De nombreux travaux y ont déjà été consacrés. L'exploitation des stèles funéraires de style égyptien est facilitée par les travaux de synthèse de P. Munro. Ceux-ci regroupent plus de sept cent documents en bois peint ou en pierre peinte et sculptée, datés de la XXV^e Dynastie à l'époque romaine et provenant des nécropoles égyptiennes de l'ensemble de la vallée du Nil. Chacune des stèles y est décrite succinctement. Ces recherches sur le style et l'iconographie des stèles funéraires ont permis d'établir une évolution sur l'ensemble de la Basse Époque: P. Munro distingue différentes phases d'évolution du style entre les différents sites et relève des possibilités d'interaction. Il souligne également l'existence de traditions locales et retrace les généalogies familiales. Les travaux de B. von Bothmer sur la ronde bosse de la Basse Époque permettent de relancer l'étude des productions de l'époque ptolémaïque pendant longtemps négligée. La paternité de certaines innovations, notamment le portrait réaliste et le drapé des statues de tradition égyptienne, suscita le débat entre égyptologues et hellénistes²⁰. Il conviendra de revenir sur ces questions en y intégrant d'autres sources.

Aucune étude n'a jusqu'à présent été consacrée à la ronde bosse privée de style alexandrin: seuls les portraits royaux bénéficient d'études détaillées²¹. Les publications du Musée Gréco-romain d'Alexandrie, annales, rapports de fouilles, inventaires et catalogues minutieusement établis par E. Breccia et A. Adriani, ne laissent qu'une petite place à ce type de monuments, apparemment peu produits avant l'époque romaine. En revanche, les travaux réalisés sur les stèles funéraires peintes et sculptées des nécropoles alexandrines sont plus nombreux. Il s'agit surtout d'études de présentation visant à définir un style et une iconographie alexandrine. Les travaux de E. Pfuhl sur les stèles sculptées d'Alexandrie ne sont qu'un appendice à son immense corpus des stèles d'Asie Mineure. Ils sont anciens. Peu d'historiens de l'art et d'archéologues ont tenté de les approfondir²². B.R. Brown a établi une typologie des stèles peintes et l'a introduite dans une étude plus large également consacrée aux mosaïques. Cependant, aucune recherche n'intègre à la fois les stèles peintes et sculptées.

Ces travaux visent surtout à approfondir un aspect du style ou de l'iconographie des monuments privés. Ils peuvent être réorientés vers une recherche ethnique et socioculturelle: nous tenterons de déterminer s'il y a ou non une corrélation entre l'origine ethnique du destinataire du monument, le style et l'iconographie choisis. Nous préciserons ce que signifie ériger un monument de style alexandrin pour un non Grec ou introduire des éléments réalistes dans les portraits de

²⁰cf. Bianchi (R.S.), «The striding draped male figure of ptolemaic Egypt», *Das Ptolemaische Ägypten*, Mayence, 1978, p. 95-102; Von Snijder (G.A.S.), «Mitteilungen aus dem Allard Pierson Museum», *Mnemosyne* 7, 1939, p 242- 280.

²¹cf. Kyrieleis (H), *Bildnisse des Ptolemäer*, Berlin, 1975 (Archäologische Forschung 2).

²²Parlasca (K.), «Hellenistische Grabreliefs aus Ägypten», *MDAIK* 31.2 (1975), p. 303-314, pl. 93-101.

tradition égyptienne. Enfin, nous nous interrogerons sur les caractéristiques du style mixte afin de déterminer quels artisans travaillèrent à son élaboration, qui fut ainsi commémoré, comment ce style traduit les transformations de la société gréco-égyptienne de l'époque lagide.

Nous tenterons également de dépasser la distinction traditionnelle entre Alexandrie et la chôra, entre l'art gréco-macédonien et l'art égyptien²³. Celle-ci est reproduite dans les collections des Musées: le Musée Gréco-romain d'Alexandrie est principalement consacré aux collections gréco-romaines et aux monuments de style égyptien découverts à Alexandrie, tandis que celui du Caire concentre l'essentiel des découvertes égyptiennes et ne réserve qu'un modeste département aux collections d'époque gréco-romaine. Ces dernières ne sont que peu connues et exploitées²⁴. Nous intégrerons donc l'ensemble des monuments privés produits à Alexandrie et dans la chôra dans un cadre historique plus restreint, limité à l'époque ptolémaïque. Cette réflexion se place dans la continuité des travaux et expositions qui visent à mieux intégrer les monuments alexandrins et égyptiens pour définir plus précisément les modalités d'échanges et de contact entre les deux populations. Les productions privées deviennent dès lors les manifestations tangibles d'un contact ou de la permanence d'une séparation culturelle et permettent de réintégrer l'évolution du style et de l'iconographie dans un contexte plus large, non seulement artistique mais aussi socio-historique.

²³Les tableaux récapitulatifs à la fin des chapitres 2, 4 et 5 offrent un résumé des différentes composantes des styles égyptiens et gréco-alexandrins et permettent de confronter différents types de documents.

²⁴Les catalogues sont très anciens: A. Kamal pour les stèles funéraires, C.C. Edgar pour la ronde bosse. Ils sont regroupés dans la collection des CGC.

Chapitre I.

LA STÈLE FUNÉRAIRE DE TRADITION ÉGYPTIENNE

Peter Munro a déjà établi un catalogue des stèles funéraires de style égyptien de la Basse Époque¹. Il est inutile de reproduire ici l'intégralité de ses travaux. Les stèles funéraires de ce corpus, sélectionnées à partir des travaux de classification et de datation de Peter Munro, doivent nous permettre de déterminer quelle image était donnée des défunts et dans quelle mesure celle-ci a une valeur sociale. Nous tenterons de compléter les précédents travaux en approfondissant les descriptions des différents monuments. Nous insisterons sur l'existence de traditions iconographiques propres à chaque nécropole d'Égypte.

Ce catalogue ne regroupe que soixante-treize stèles peintes ou sculptées provenant des principales nécropoles égyptiennes: celles-ci furent sélectionnées en fonction de la qualité de la conservation des répertoires iconographiques, des inscriptions et des publications qui leur sont dédiées. Ainsi, sans être exhaustif, ce catalogue est déjà suffisamment étendu géographiquement et chronologiquement, pour permettre une étude générale de l'iconographie des stèles funéraires de l'époque ptolémaïque. La collection du Caire est la plus importante, complétée par celles de plusieurs musées européens, notamment celles du Louvre et du British Museum. Ces collections sont bien documentées par des travaux anciens mais essentiels de Ahmed Bey Kamal pour le musée du Caire, ceux de M.L. Bierbrier pour les stèles peintes du British Museum et ceux plus généraux de Peter Munro.

L'étude de la stèle funéraire de style égyptien repose sur une grille de recherche qui sera également appliquée à la stèle funéraire de style alexandrin. Elle progresse de l'aspect général de la stèle à l'iconographie particulière appliquée à la personne privée qui y a été représentée. Nous présenterons dans un premier temps le cadre général de la stèle, puis la scène principale où apparaît le défunt et enfin le défunt lui-même.

1. MATÉRIAUX ET TECHNIQUES.

1.1. Les matériaux: le bois et la pierre.

Le bois et la pierre sont les deux matériaux de base des stèles funéraires égyptiennes. Les stèles en bois sont taillées dans une ou plusieurs planches collées. La zone de jonction des plaques de bois constitue un des principaux points de fragilité de ce type de stèle: leur disjonction provoque d'importantes pertes au niveau des registres illustrés et du texte (cat. n°1, 5, 9). Les arbres sont rares en Égypte: en architecture, le bois est également utilisé avec parcimonie². Le sycomore semble être l'essence la plus fréquemment utilisée, l'emploi du cèdre est exceptionnel. Les Égyptiens choisissaient des essences locales au coût inférieur. L'usage du bois pour les stèles thébaines repose sur une tradition propre à l'époque tardive, de la troisième période intermédiaire à l'époque romaine. L'emploi du calcaire est exceptionnel (cat. n°20). L'usage du bois, hors de la métropole thébaine, est sporadique: la stèle du Caire inv. 27/1/25/19 (cat. n°26) est en bois, mais la surface sculptée a été recouverte de stuc. La provenance essentiellement thébaine des stèles en bois peint ne signifie pas que ce matériau ne fut pas employé hors de Thèbes.

¹ Munro (P.), *Die Spätägyptischen Totenstelen, Archäologische Forschung* 25, 1973.

² Erman (A.), Ranke (H.), *La civilisation égyptienne*³, Paris, 1994, p. 572.

P. Munro ne semble pas accorder d'attention particulière à cet usage du bois limité à Thèbes: celui-ci est pourtant une des composantes du style thébain. Comme Thèbes ne manquait pas de carrières, ce n'est donc pas un problème de disponibilité qui a suscité le choix du bois. En revanche, l'absence de stèles en bois dans le Nord du pays révèle que les Égyptiens avaient conscience des conditions nécessaires à sa conservation. En effet, les Égyptiens ont toujours préféré les monuments en pierre dure, car la résistance était un gage supplémentaire d'éternité pour la survie de leur nom et de leur image. Or dans le Sud de l'Égypte, le climat plus sec permettait une excellente conservation des stèles, à condition de les exposer dans un milieu clos, à l'abri du soleil, nuisible pour les peintures. L'usage du bois est également mieux adapté à l'application de décorations peintes que la pierre: il révèle le goût des Thébains pour les riches décors polychromes. Le facteur économique n'est pas déterminant: les titres montrent que les stèles peintes et sculptées, en bois ou en pierre, commémoraient une population liée aux temples dont les responsabilités s'exerçaient à différents échelons de la hiérarchie sacerdotale. Nous aborderons ensuite cet aspect social. Différents facteurs ont probablement contribué au développement d'un artisanat thébain de la stèle en bois peint.

Toutes les stèles en bois bénéficient d'une décoration polychrome. Le bois est recouvert d'une couche de peinture blanche qui sert à dissimuler les défauts tout en créant un fond uniforme. Toute la surface, y compris les supports en forme d'escaliers (cat. n°3) est soumise à ce traitement. La décoration polychrome est appliquée au dessus. La palette du peintre se compose essentiellement de couleurs pures et vives, peu éloignées de la teinte du pigment d'extraction: le blanc provient d'un mélange de craie et de gypse, le noir de la suie ou du charbon, le bleu du carbonate de cuivre, le vert de la malachite, le rouge et le jaune des ocres³. La polychromie n'est pas une recherche réaliste: elle est l'expression de conventions et du symbolisme religieux égyptien. Les corps des hommes et des femmes sont en rouge, les vêtements en lin blanc sont parfois décorés de liserés, les perruques des femmes sont bleues ou noires, les cônes à onguents sont verts.

Les stèles en pierre sont généralement travaillées dans un calcaire local. Particulièrement abondant, il répond parfaitement aux exigences d'un produit de grande consommation: tendre et relativement résistant, il permet un travail sérieux, rapide et précis. L'usage des pierres dures est rare: peu adapté à une décoration minutieuse, il exige le recours à un sculpteur spécialisé. La stèle Copenhague inv. AeIN 894 (cat. n°47) est en granite: le choix de ce matériau répond sans doute à une demande du commanditaire. Il est difficile de préciser le rang social du défunt, un certain Kem-Hapi, car aucun titre sacerdotal n'est mentionné.

Les stèles en calcaire sont travaillées selon la technique de la sculpture en creux. Les silhouettes des différents acteurs de la scène, du mobilier et des symboles sont évidées, les principaux détails sont incisés. Sur les stèles de qualité supérieure, les silhouettes reçoivent un traitement en léger relief (cat. n°71), les parures, les vêtements et la physionomie sont soignés (cat. n°72). En revanche, les silhouettes des monuments plus modestes sont sommairement travaillées, la surface intérieure est parfois à peine lissée (cat. n°66, 67). Pour les décors du tympan et les accessoires, les sculpteurs se sont parfois contentés d'une simple incision (cat. n°45, 46, 48).

Certaines stèles en pierre sont sculptées puis peintes: la polychromie revêt soit un caractère décoratif soit une fonction symbolique. Sur la stèle thébaine du Brooklyn Museum inv. 71.37.2 (cat. n°20) la polychromie renforce l'assimilation des trois acteurs de la scène avec les divinités osiriennes: la peau du père, teintée en noir est semblable à celle d'Osiris momifié (cat. n°3), tandis que la décoration verte qui

³ De Morant (H.), «Peintres et sculpteurs dans l'Égypte ancienne», *Archéologia* 79 (1975), p. 10-21.

l'entoure, évoque la renaissance, un des aspects du culte osiriaque. La décoration peinte devait jouer un rôle complémentaire lorsque les détails habituellement sculptés faisaient défaut: dans certains cas, les détails du disque solaire ailé, dont seule la silhouette avait été sculptée, étaient probablement peints (cat. n°37, 38, 41, 46, 52). D'autres stèles en calcaire ne reçoivent qu'une décoration peinte. Ce procédé semble se limiter à Memphis: la scène est traitée comme un dessin, où seuls figurent les contours et les détails, généralement en noir (cat. n°59, 65, 66) plus rarement en rouge⁴. Ces monuments ne rivalisent pas avec la richesse iconographique des stèles thébaines et étaient sans doute destinés à une population plus modeste.

1.2. La forme de la stèle.

La forme de la stèle funéraire indigène est imposée par une longue tradition⁵: elle est haute et cintrée. Les principales variations interviennent dans la forme du cintre qui peut être très bombé (cat. n°18) ou plus aplati (cat. n°59). La forme de la stèle et le système de décoration sont liés: la superposition des registres, la forme du cintre exigent une iconographie adaptée.

Les stèles en bois étaient parfois surmontées d'un oiseau-*Ba* sculpté et inséré au sommet du cintre (cat. n°13). Elles étaient fixées sur deux supports en forme d'escalier (cat. n°3, 5, 8, 13): il ne subsiste généralement que la trace de l'arrachement de ces supports sur la bordure inférieure décorée et sur la dernière ligne du texte (cat. n°2, 11, 19). Ce système permettait d'ériger une stèle sans avoir recours à un support indépendant. L'adossement contre une structure n'était pas indispensable. L'arrière et la tranche pouvaient être décorés (cat. n°5).

Les stèles en calcaire ne présentent pas de système particulier de fixation: ni tenon, ni base suffisamment importants pour servir de support. Toutefois, l'arrière et les côtés bruts indiquent qu'elles pouvaient être posées contre une paroi (cat. n° 71).

1.3. Les dimensions.

Les dimensions varient en fonction du type de matériau utilisé: les monuments thébains en bois sont légèrement plus petits. Les stèles sont rarement inférieures à trente centimètres de haut, généralement comprises entre trente et cinquante centimètres, quelques exemples en calcaire dépassent les soixante centimètres. La richesse et la qualité des décors peints des stèles en bois, au même titre que la précision du relief sur les stèles en pierre permettent de déterminer la richesse du commanditaire. Les monuments les plus importants, comme ceux de qualité supérieure appartenaient aux membres de l'élite indigène (cat. n°32, 49). Ces monuments révèlent l'existence de grandes familles qui monopolisaient sur plusieurs générations les principales fonctions sacerdotales et qui imposaient ainsi leur autorité à l'échelon local. La stèle du British Museum inv. 886 (cat. n°72) provenant de la nécropole de Memphis, atteint soixante-douze centimètres de haut: son propriétaire était Pa-sheri-en-ptah, le prêtre de Ptah qui couronna Ptolémée Aulète en 76 avant J-C. Les femmes qui appartenaient à ces familles étaient également commémorées par des monuments importants: les dimensions de la stèle de Tay-em-hotep dépassent celles de son époux, Pa-sheri-en-ptah (cat. n°71).

⁴ La stèle du British Museum inv. 393 n'apparaît pas dans ce corpus: il convient toutefois de la mentionner car la scène de vénération et d'offrandes était peinte en rouge.

⁵ Vandier (J.), *Manuel d'archéologie égyptienne*, 1, Paris, 1952, p. 477, 485-6, 731-2.

2. LA STRUCTURE DE LA STÈLE ÉGYPTIENNE.

La stèle égyptienne de l'époque ptolémaïque, comme celle de la Basse Époque, peut être décomposée en trois grands ensembles.

2.1. Le cintre.

Le cintre généralement séparé du registre principal par une ligne du ciel ou une ligne décorée (cat. n°2, 3, 4), développe une thématique solaire: un disque solaire ailé et deux uraei, coiffés des couronnes de Haute et Basse Égypte ou de disques solaires. Les éléments qui apparaissent en dessous peuvent donner des indications sur le lieu et l'époque de l'élaboration de la stèle. Les systèmes décoratifs et symboliques les plus riches apparaissent sur les stèles thébaines. Les uraei encadrent des inscriptions (cat. n°21, 22, 31), un scarabée (cat. n°4, 6, 7), des rangées de lignes et de gouttes, des rayons de soleil (cat. n°2, 11), des symboles (cat. n°3)... Ils sont souvent entourés des chacals Anubis et Oupouaout, allongés, tenant le sceptre *sekhem* et le fouet. On leur substitue parfois des barques solaires, traînées par des chacals (cat. n°39), avec les représentations du bélier et du scarabée (cat. n°44) et plus rarement, l'enfant Harpocrate assis sur un socle (cat. n°48). La décoration du cintre regroupe donc des éléments célestes relatifs au mythe solaire.

2.2. L'espace illustré.

L'espace illustré révèle des particularités géographiques et chronologiques. L'évolution de l'organisation des registres apparaît nettement sur les stèles thébaines. Le III^e siècle marque un enrichissement de l'iconographie, puisque l'on superpose généralement deux registres: au niveau supérieur une scène de vénération de la barque solaire, au niveau inférieur, une ou deux scènes de vénération et d'offrandes devant plusieurs dieux (cat. n°1, 8). Il est difficile de préciser si ce type d'organisation se maintient au cours du II^e siècle car peu de stèles semblent avoir été produites à cette période. Au I^{er} siècle, une nouvelle thématique est introduite: Anubis guide le défunt auprès d'Osiris (cat. n°15-19). Cette évolution chronologique de l'organisation des registres révèle une évolution de la situation sociale de la population thébaine. La richesse iconographique des stèles du III^e siècle reflète sans doute le statut privilégié du clergé thébain de cette époque. En revanche, la pénurie du II^e siècle doit sans doute être justifiée par la révolte qui frappa la Thébaïde de 206 à 186⁶.

La comparaison des stèles thébaines avec celles du reste de l'Égypte permet de noter leur richesse iconographique, le goût pour l'iconographie solaire, pour la multiplication des registres où s'opposent parfois deux scènes. Elle révèle également l'influence exercée par l'iconographie thébaine sur les sites de Haute Égypte. Les stèles d'Abydos et d'Achmim ne reproduisent pas parfaitement la structure générale des stèles thébaines. Cependant, des scènes de vénération de la barque solaire apparaissent dans des registres superposés ou organisés en scènes asymétriques (cat. n°30, 35, 41, 55). Une place importante est également accordée à Re-Harakhte, le dieu solaire, aux côtés d'Osiris et des divinités locales (cat. n°23, 28, 42, 45, 46). Re-Harakhte ne fait pas partie des divinités vénérées sur les stèles de Memphis.

2.3. Le texte.

Le texte est inscrit en lignes, plus rarement en colonnes (cat. n°21, 27, 44). Sur les stèles de Thèbes, le texte est peint en noir dans des bandes colorées, où alternent des fonds blancs et colorés (cat. n°7: blanc et rose). Les inscriptions sont généralement hiéroglyphiques. Les textes choisis développent une thématique funéraire: ce sont des hymnes et des prières indispensables à la survie du défunt. Le

⁶ Hüß (W.), *Ägypten in hellenistischen Zeit, 320-30 v. Chr.*, Munich, 2001, p. 283-286, 443-450.

Livre des Morts, déposé auprès de la momie, les complétait, dotant ainsi son propriétaire de toutes les formules nécessaires à sa progression dans le monde des morts. On y adjoignait parfois des informations biographiques. En général, seuls les noms et titres du défunt et de ses parents apparaissent. Certaines stèles détaillent la généalogie familiale (cat. n°30, 52): le prestige des ancêtres rejaillit ainsi sur le défunt et sa descendance.

Les stèles memphites portent plus d'attention aux informations biographiques: toutefois, rien indique que leurs destinataires appartiennent à une classe sociale plus importante que ceux du reste de l'Égypte. Les dates de naissance et de mort du destinataire de la stèle, parfois le temps qu'il vécut était mentionnés dans le texte hiéroglyphique ou dans des inscriptions démotiques peintes ou gravées sous les hiéroglyphes (cat. n°59, 64). Cette datation précise fait référence aux années de règne du pharaon au pouvoir (cat. n°63). La population de Memphis percevait sans doute le temps d'une manière différente de celle du reste de l'Égypte: cette précision chronologique était peut-être un moyen d'officialiser le décès.

Le clergé memphite avait tissé des liens avec la dynastie ptolémaïque: à partir de Ptolémée Epiphane, le Grand Prêtre de Ptah présidait le couronnement des pharaons lagides, dont les titres officiels prirent une nette connotation pharaonique⁷. Le clergé memphite participa activement au culte dynastique⁸: Hor-em-akhet (cat. n°61) exerçait la fonction de prêtre des Ptolémée Evergète, Philopator et Epiphane, Amasis (cat. n°62) celle de scribe du culte d'Arsinoé II et Hériou (cat. n°67) celle de prêtre d'Arsinoé. Cependant, rien ne permet d'affirmer que la mention des dates de naissance et de mort soit liée à un rapport plus étroit avec la population grecque⁹.

Le texte est présent dans toute la stèle: des inscriptions apparaissent dans les registres illustrés, précisant l'identité et les principaux titres des dieux et des défunts représentés. En l'absence de représentations personnalisées, seule une inscription permettait d'identifier le défunt, la commémoration de son nom étant une condition essentielle à sa survie dans le monde des morts. Le nom du défunt apparaissait donc à la fois dans le registre illustré et dans le texte après la prière adressée aux dieux.

Cette structure peut être modifiée. Les registres supplémentaires permettent d'accroître la fonction symbolique et magique du monument funéraire. La stèle de Turin inv. 1597 (cat. n°2) intègre entre le cintre et la scène de vénération et d'offrandes, la représentation de la déesse vautour aux ailes déployées, accordant ainsi à la défunte une protection divine supplémentaire. Sur la stèle de Turin inv. 1573 (cat. n°6), cinq cartouches, contenant les noms de divinités, protégés par des uraei et vénérés par le défunt sont placés au dessus du texte. Sur la stèle du Louvre inv. C 232 (cat. n° 30), deux scènes placées sous le texte, illustrent la vénération de deux générations d'ancêtres: à gauche le destinataire de la stèle et son épouse sont vénérés par leur fils, qui deviendra, avec son épouse, le bénéficiaire de l'offrande funéraire de son propre fils sur la scène de droite. Sur la stèle du Caire inv. CG 22136 (cat. n°58), le registre inférieur montre à gauche la défunte vénérant Osiris, et à droite, celle-ci assise, accompagnée par son oiseau Ba, recevant une libation versée par Isis, sous un sycomore. Il s'agit d'une évocation du culte funéraire.

⁷ Hölbl (G.), *A History of the Ptolemaic Empire*, Londres, 2001, p. 165-6.

⁸ Otto (E.), «Eine memphistische Priesterfamilie des 2. Jh. v. Chr.», *ZAS* 81 (1956), p. 118-9; Thompson (D.J.), *Memphis under the Ptolemies*, Londres, 1988, p. 125-137.

⁹ Dans la nécropole d'Alexandrie, certaines hydries de Hadra font mention du nom du défunt et de la date de son inhumation: un fonctionnaire royal avait la charge de sceller les urnes et de veiller à l'inscription de ces informations. Ce procédé était réservé à des enterrements officiels, la plupart des hydries restaient anonymes. Ballet (P.), *La vie quotidienne à Alexandrie*, Paris, 1999, p. 225-226.

3. LE REGISTRE ILLUSTRÉ: L'ICONOGRAPHIE FUNÉRAIRE ÉGYPTIENNE.

Les stèles funéraires égyptiennes de l'époque ptolémaïque sont généralement des monuments individuels. L'usage collectif, pour un couple ou un noyau familial, est exceptionnel (cat. n°49) et lié à la volonté d'exploiter au maximum le potentiel de la stèle: les scènes de vénération des ancêtres, qui apparaissent dans les registres annexes, jouent un rôle comparable. On ne peut attribuer ce cas isolé¹⁰ à une influence gréco-macédonienne: il est rare que les stèles alexandrines commémorent deux ou trois personnes (cat. n° 199, 201, 219).

Les défunts n'apparaissent que dans les registres situés dans les parties centrales et inférieures de la stèle, le tympan étant logiquement réservé aux divinités célestes. Le défunt peut prendre une forme humaine ou la forme symbolique de l'oiseau-*Ba* qui associe un corps d'oiseau avec une tête humaine. Son image est souvent associée à la forme humaine de l'individu dans des scènes de vénération et d'offrandes de la barque solaire et des dieux (cat. n°3, 8, 41). À partir de la fin de l'époque ptolémaïque, la momie incarne le défunt (cat. n°22). À la différence de la stèle alexandrine, une stèle égyptienne peut compter plusieurs représentations d'un même individu.

Les registres illustrés présentent quatre thèmes à connotation religieuse.

3.1. La vénération et l'offrande:

La vénération est l'acte de piété le plus fréquemment représenté. Elle est symbolisée par un simple geste: le défunt debout devant une rangée de dieux, ou accroupi devant la barque solaire, lève une ou deux mains vers eux. Un oiseau-*Ba* peut accompagner le défunt (cat. n°4) ou se substituer à lui (cat. n°11, 41) en reproduisant ce geste. La vénération est généralement associée à l'acte d'offrande.

L'offrande est symbolisée par une table à haut plateau généralement garnie de pains de différentes formes, de fleurs de lotus, de vases, plus rarement de viandes (cat. n°44) et de jarres de vin (cat. n°62). Les proportions de la table varient en fonction du lieu d'élaboration de la stèle: le plateau et le pied sont très épais sur les stèles d'Edfou (cat. n° 25, 26), mais très fins sur les stèles d'Abydos et d'Achmim (cat. n°39, 42, 44, 46, 54). Une même scène peut compter plusieurs tables (cat. n°43), parfois intercalées entre les dieux (cat. n°39). L'acte d'offrande, notamment sur les stèles memphites, est parfois associé à la libation et à la fumigation d'encens. Le vase à libation est soit posé sur la table (cat. n°65), soit saisi par le défunt (cat. n°68). Dans les deux cas, un filet d'eau en zigzag s'échappe du vase. L'offrande d'encens complète parfois ces scènes (cat. n°64, 61). L'encensoir est soit fixé sur un manche soit posé dans la main du défunt (cat. n°28). Sur certaines stèles, plusieurs personnes participent à la vénération et à l'offrande: le défunt est alors accompagné par un proche, fils ou conjoint, également décédé. Sur la stèle du Caire inv. 28/10/24/2 (cat. n°28), le défunt est suivi par son fils, que seule une taille légèrement inférieure distingue de son père. La stèle de Copenhague inv. Aeln 635 (cat. n°49) est destinée à quatre défunts mais seuls une femme et deux hommes sont représentés: la principale destinataire Ta-sheri-iset apparaît à la tête des défunts, suivie par son époux et par son fils. La quatrième défunte citée est la fille que Ta-sheri-iset a eu d'une autre union: elle ne figure pas parmi les adorateurs des dieux. Les défunts représentés incarnent donc un noyau familial, composé de la mère, du père et du fils.

¹⁰La stèle du British Museum inv. 1141, datée de la Basse Époque, est dédiée à un homme et son épouse. Elle fut conçue comme deux monuments funéraires distincts: le registre de droite est réservé à l'époux, celui de gauche à son épouse, les inscriptions sont séparées en deux colonnes.

3.2. Anubis guidant le défunt parmi les dieux.

Le thème d'Anubis guidant le défunt parmi les dieux apparaît sur quelques stèles funéraires de l'époque ptolémaïque. Il est attesté à Thèbes (cat. n°15-19) et à Memphis (cat. n°73). La stèle du British Museum inv. 184 (cat. n°73) présente une inscription datée, ce qui permet de situer le développement de ce type iconographique à la fin de l'époque ptolémaïque. Anubis tient un papyrus dans la main droite et saisit de l'autre, la main du défunt, qu'il guide vers Osiris trônant, sous la protection d'Isis et de Nephtys. Cette scène illustre un autre chapitre du *Livre des Morts*, le recueil qui était placé auprès de la momie. Elle s'inspire vraisemblablement d'une des vignettes qui illustraient les moments clés du périple du mort, notamment son arrivée parmi les dieux avant la pesée de son cœur devant le tribunal divin présidé par Osiris¹¹. La stèle funéraire de Copenhague AeIn 636 (cat. n°51) associe deux scènes sur un même registre, une scène traditionnelle de vénération et d'offrandes devant les principales divinités d'Achmim et une scène où Anubis conduit le défunt vers Osiris, Isis et Nephtys. Tout en montrant l'attachement à l'iconographie traditionnelle, cette stèle illustre l'évolution des croyances funéraires et une valorisation du statut du défunt accueilli par les dieux.

Le registre funéraire est fortement stéréotypé, conséquence d'une longue tradition d'emprunts et de compilations qui remontent à l'Ancien Empire: les scènes de vénération et d'offrandes, au même titre que celles où Anubis guide le défunt auprès des dieux, sont des images dérivées des différents chapitres du *Livre des Morts*. Les différences, essentiellement d'ordre qualitatif, affectent le traitement des effigies divines et humaines, le nombre de registres, la qualité des décors, le contenu et le soin accordé aux inscriptions. Les stèles de qualité inférieure répondent aux exigences d'une production sériée: les formes sont calibrées, le nombre des divinités représentées est plus limité, les détails sont moins nombreux, notamment dans la décoration du cintre (cat. n°25, 26, 29, 45, 56, 57).

3.3. Le culte des ancêtres.

Les thèmes relatifs au culte des ancêtres jouissent d'une plus grande liberté iconographique: ils s'adaptent aux demandes des commanditaires, expriment les aspirations des défunts. Le culte voué à la momie et au mort est directement lié à l'idée de survie dans l'au-delà et illustre l'étroite relation, empreinte de peur, de respect et de fascination entre morts et vivants¹². Sur la stèle du Louvre inv. C 232 (cat. n°30), le fils et le petit fils du défunt font acte de vénération et d'offrandes devant deux couples identifiés comme leurs parents respectifs. L'iconographie utilisée viserait-elle à les assimiler au couple divin? Le défunt siègerait comme Osiris, son épouse derrière lui, incarnerait Isis. Les attitudes des ancêtres reprennent celles du maître et de son épouse, une iconographie développée sur les banquets funéraires des stèles de l'Ancien Empire¹³. Sur la stèle de Leyde inv. VII 9 (cat. n°27), le fils et le petit-fils du défunt font acte de vénération et d'offrandes devant le tombeau de leur aïeul: le défunt apparaît sous la forme abstraite du tombeau. Sur les stèles du Caire inv. 22135 et de Berlin inv. 2118 (cat. n°58, 60), Isis verse une libation sur l'oiseau-*Ba* des défunts. La stèle du Brooklyn Museum inv. 71.37.2 (cat.

¹¹Les papyri du Louvre inv. N 3278 et du British Museum inv. 9901/3 offrent de bons parallèles à cette scène.

¹²Gahlin (L.), *Egypt. Gods, Myths and religion*, Londres, 2001, p. 231-235. Le papyrus Leiden I, 371 est une lettre destinée à la défunte Ankhêrê, par son époux: en dépit de sa fidélité et de sa bonté, celui-ci souffre de l'emprise néfaste de sa défunte compagne.

¹³Vandier (J.), *Manuel d'archéologie égyptienne*, 4, p. 74.

n°20) pourrait transposer la scène osirienne où le dieu trônant sous la protection de son épouse, Isis, recevait l'offrande de son fils Horus, au niveau familial avec la mère, le père et le fils. Enfin, sur la stèle d'Assouan inv. 1057 (cat. n°22), datée par l'inscription démotique de la fin de l'époque ptolémaïque, le défunt est incarné par sa momie: dans le registre supérieur, le défunt vénère plusieurs dieux tandis que le registre inférieur est décoré d'une scène d'embaumement. Anubis, penché au dessus de la momie, lui apporte les derniers soins, des pleureuses se lamentent et les quatre fils d'Horus assistent à la momification. Cette scène empruntée à la mythologie osirienne, apparaît également dans la décoration des tombes et se réfère au chapitre 151 du *Livre des Morts*.

Hommes et femmes apparaissent indifféremment dans ces différents types de scènes: à la différence des stèles alexandrines, il n'y a aucun type spécifiquement masculin ou féminin. En revanche, il semblerait que les membres d'une même famille recherchaient une certaine unité iconographique, une unité qui pouvait être renforcée par le recours aux services des mêmes ateliers. La stèle du British Museum inv. 147 (cat. n°71) de Tay-em-hotep, présente une unité iconographique avec celle de son époux, Pa-sheri-en-ptah (cat. n°72). Les deux stèles emploient la même technique de la silhouette où les corps apparaissent en léger relief, avec des détails finement incisés. Les défunts vénèrent les mêmes dieux: la présence d'Imhotep sur la stèle de Pa-sheri-en-ptah doit être mise en relation avec la promesse que le défunt a faite au dieu. Les textes relatent le même épisode: comment Imhotep permit au couple d'avoir des enfants. Shep-min et Hor, propriétaires des stèles du British Museum inv. 1155 et 1158 (cat. n°52, 53) étaient deux frères: bien que la structure et le style soient différents, ces deux stèles ont en commun les divinités vénérées. Elles révèlent l'existence d'une tradition culturelle familiale.

4. LA REPRÉSENTATION DES DÉFUNTS.

Les défunts peuvent prendre une forme humaine, ou celle de l'oiseau-*Ba*, qui incarne la forme spirituelle de l'individu. Lorsqu'il est l'acteur de la vénération et de l'offrande, le défunt est debout ou accroupi, tandis qu'il est assis quand il fait l'objet d'un culte: cette attitude de dignitaire, parfaitement illustrée par les reliefs funéraires des tombes plus anciennes, contribue à son identification avec Osiris trônant. L'attitude du défunt dépend de la relation qu'il entretient avec la divinité. Sa taille est en partie limitée par la hauteur du registre: sur la stèle du British Museum inv. 886 (cat. n°72), le défunt de très grande taille est agenouillé. Il peut être plus grand que les dieux qu'il honore, notamment lorsque les effigies divines sont debout ou accroupies dans une barque. Pour les Égyptiens, la petite taille d'une effigie divine n'était pas un obstacle à sa puissance: les amulettes protectrices, portées par les vivants ou déposées sur les momies, en sont un parfait exemple. Les effigies considérées comme les plus sacrées, siège des manifestations divines, étaient de petites statues à qui l'on prodiguait des soins quotidiens¹⁴. Les statues naophores et théophores qui présentent de petites effigies montrent parfaitement l'attachement, le respect et la fidélité de l'homme envers ces réceptacles de l'esprit divin.

4.1. Vêtements et parures

La représentation des défunts est stéréotypée. Les variations interviennent essentiellement dans la qualité du rendu des vêtements: la technique de la silhouette sur les stèles de qualité inférieure donne généralement lieu à un traitement superficiel du vêtement (cat. n°41, 55). D'autres stèles révèlent un grand soin: les détails sont

¹⁴Sauneron (S.), *Les prêtres de l'ancienne Égypte*², Paris, 1988, p. 80-110.

traités en fins traits incisés sur les stèles sculptées (cat. n°71) ou par des rehauts de couleurs sur les stèles peintes (cat. n°2). Ce sont essentiellement des vêtements de cérémonie, généralement en lin blanc. La polychromie des stèles provenant de Thèbes révèle différents empiècements de tissu, des plis, des bordures colorées, des franges et broderies (cat. n°2, 11, 14, 18).

Les stèles funéraires égyptiennes présentent trois types de vêtement féminin:

- la robe fourreau, longue et moulante, constitue la forme traditionnelle du vêtement indigène sous l'Ancien Empire. Cette forme élégante et simple du vêtement féminin reste fortement représentée dans la sculpture privée, dans les effigies divines et royales. Elle apparaît essentiellement sur les stèles funéraires de Memphis (cat. n°44, 63, 73).

- la robe fourreau est parfois associée à une longue pèlerine transparente qui couvre le corps et une partie des bras (cat. n°2, 48, 65). Certaines pèlerines ont une bordure frangée (cat. n°66), d'autres ont été hachurées pour les distinguer de la robe fourreau (cat. n°50). Cette forme est attestée dans l'ensemble de l'Égypte.

- la robe ample et drapée est surtout attestée en Haute Égypte, notamment à Thèbes, mais aussi à Edfou et Achmim. Ce type de vêtement devient sous le Nouvel Empire, le costume féminin usuel, pourvu de manches ou complété par un châle¹⁵. Cette forme composite du vêtement féminin apparaît également sur une statue de la fin de l'époque ptolémaïque (cat. n°178). Les manches sont larges, parfois bouffantes et plissées ou rehaussées par une bordure colorée (cat. n°15). Le tissu est drapé tout autour du corps, un pan plus court apparaît généralement sur l'arrière. L'avant de la robe était parfois orné d'une bordure frangée (cat. n°18).

Les femmes portent une perruque tripartite¹⁶: les cheveux sont divisés en trois masses, la plus importante tombant dans le dos, les deux autres sur la poitrine, de chaque côté du visage. Elle est parfois ondulée ou finement nattée (cat. n°2), éventuellement ornée d'un bandeau (cat. n°11, 20). Seule une représentation féminine présente une coiffure courte, crépue et frisée (cat. n°66): ce type de coiffure courte était peut-être porté par la statue d'Alexandrie inv. 1332 (cat. n°176), car aucune trace de perruque n'apparaît sur les épaules. Comme le vêtement, la perruque était le plus souvent portée pour des cérémonies. Les perruques en véritable cheveux, plus longues et richement décorées de perles et de bandeaux étaient réservées aux femmes aisées. Celles en fibres végétales revenaient aux femmes plus modestes. Sur la plupart des stèles thébaines, un cône à onguent orne le sommet de la tête des défuntes (cat. n°2, 10, 11, 41). Sa représentation dans un contexte funéraire se généralise à partir du Nouvel Empire, ce qui contribue à lui donner une valeur symbolique: il servait vraisemblablement à représenter une notion abstraite, peut-être les soins post-mortem¹⁷, nécessaires à la conservation des corps.

Les stèles funéraires égyptiennes présentent différents types de vêtements masculins. Le pagne long et drapé est l'élément de base: il conserve à l'époque hellénistique sa forme archaïque¹⁸. Il est soit drapé de droite à gauche (cat. n°45), soit de gauche à droite (cat. n°20), noué assez haut sur la taille (cat. n°26), lisse ou plissé, maintenu par une ceinture (cat. n°28) ou une large bretelle (cat. n°17). Les formes les plus simples sont choisies pour les défunts les plus modestes. En revanche, d'autres tenues, au drapé plus compliqué reflètent la position sociale privilégiée des défunts.

¹⁵Vandier (J.), *Manuel d'archéologie égyptienne*, 3, Paris, 1958, p. 499.

¹⁶Vandier (J.), *Manuel d'archéologie égyptienne*, 3, Paris, 1958, p. 104-5.

¹⁷Cherpion (N.), «Le «cône à onguents» gage de survie», *BIFAO* 94, 1994, p. 79-106.

¹⁸Sauneron (S.), *ibidem*, p. 46.

Le pagne est l'élément de base du vêtement masculin dans l'ensemble de l'Égypte. Cependant, il semblerait qu'il soit parfois associé à des vêtements couvrant le haut du corps. Cette tendance est plus nette sur les stèles funéraires de la nécropole de Memphis (cat. n°61, 62, 64, 67, 68): il s'agit généralement de tuniques plissées, aux manches mi-longues couvrant les bras jusqu'aux coudes, vraisemblablement portées sous le pagne long. Ces vêtements tendent à se rapprocher des costumes composites également présents dans la ronde bosse égyptienne (cat. n°85, 99). Les vêtements sont plus fins et plus légers en Haute Égypte. Le défunt de la stèle de Turin inv. 1569 (cat. n°18) porte une étroite tunique sans manches, un collier, une amulette en forme de pilier *djed*, un petit morceau du pagne drapé est replié et frangé au dessus de la ceinture. Le défunt de la stèle de Bologne inv. 1943 (cat. n°62) est vêtu d'un long pagne retenu par une ceinture sous la poitrine. Le haut du corps est enveloppé dans une tunique plissée. Il porte autour de son cou une amulette, tient sous son bras gauche une palette de scribe et un épi dans sa main gauche. Le défunt de la stèle du Louvre inv. 18923 (cat. n°19) semble avoir le buste enveloppé dans une tunique, celui de la stèle du Brooklyn Museum inv. 71.37.2 porte une tunique à manches courtes (cat. n°20) celui de la stèle de Leyde inv. VII. 23 (cat. n°36) est entièrement enveloppé dans un large manteau. Cette mode vestimentaire est liée à une tendance qui apparut dès le Nouvel Empire: l'usage imposait que l'on couvre la partie supérieure du corps. Elle témoigne peut-être de l'habitude des vieillards de porter des vêtements plus chauds¹⁹.

D'autres costumes reflètent les fonctions cultuelles du défunt²⁰. Le défunt de la stèle du British Museum inv. 8642 (cat. n°5) porte un pagne long rehaussé d'une bande colorée et une peau de panthère: ce vêtement cérémoniel est celui du prêtre *sem*. Le défunt de la stèle du British Museum inv. 886 (cat. n°72), est entièrement emmaillotté dans une longue tunique et une peau de panthère est jetée sur ses épaules. Son crâne est entièrement rasé: seule une boucle de l'enfance a été conservée. La boucle de l'enfance et la peau de panthère sont les attributs du Grand Prêtre de Memphis. La longue bande de tissu portée par le défunt de la stèle de Copenhague inv. AeIn 636 (cat. n°51) est sans doute liée à une de ses fonctions religieuses.

Tous les hommes semblent avoir le crâne rasé mais certains portent une sorte de bonnet parfaitement ajusté. Les prêtres se rasaient les cheveux pour souligner leur recherche de pureté. Cette pratique était partagée par les personnes en deuil. Sur la stèle du British Museum inv. 8468 (cat. n°5), le défunt est coiffé d'une perruque courte. L'usage du cône à onguents est surtout attesté à Thèbes (cat. n°18, 20). Hommes et femmes sont soit pieds nus (cat. n°44) soit chaussés de sandales (cat. n°16, 48). Les sandales sont le seul type de chaussure connu en Égypte. Seuls les plus pauvres en étaient dépourvus: ainsi, si certains défunts restent pieds nus, c'est pour marquer leur dévotion à la divinité et leur entrée dans un lieu sacré.

4.2. L'anatomie

Deux types d'anatomie s'opposent: elles n'ont pas de réelle valeur chronologique car les deux techniques semblent contemporaines. La forme idéalisée (cat. n°3) est comparable à celle diffusée dans la ronde bosse. Les corps sont sveltes et athlétiques, bien proportionnés. Quelques représentations féminines reprennent certaines composantes de la ronde bosse ptolémaïque: la poitrine est hémisphérique, les cuisses sont charnues. Ce type d'anatomie accentue la sensualité féminine (cat. n°2, 65). La forme disproportionnée souligne les déformations du corps: les bras sont longs et maigres, le corps est trapu, trop petit par rapport à la tête, le crâne est

¹⁹Erman (A.), Ranke (H.), *La civilisation égyptienne* Paris, 1994, p. 266, 269.

²⁰Sauneron (S.), *ibidem*, p. 46-7.

proéminent et allongé vers l'arrière, le profil est abrupt, la transition entre le front et le nez est brutale. Ces déformations ne sont pas liées à la maladresse du sculpteur: ces effets sont recherchés. L'accentuation des formes crâniennes, la disproportion entre les bras, le buste et la partie inférieure du corps permettait sans doute d'intensifier l'expressivité du défunt et d'amplifier le geste d'adoration (cat. n°25, 68).

Les effigies des défunts ne sont pas individualisées mais stéréotypées en fonction du sexe, sans distinction physique de l'âge: les personnes plus jeunes sont parfois plus petites, mais l'enfant n'est jamais distingué de l'adulte (cat. n°27, 28). À la différence des stèles alexandrines, aucune stèle égyptienne n'a été spécifiquement créée pour un enfant. Les stèles funéraires égyptiennes peuvent être soumises à un classement qualitatif: en général, les stèles de qualité supérieure forment la moitié de la production provenant d'une même nécropole. Ceci montre que les destinataires de ces monuments restent des personnes relativement aisées. Toutefois, les critères pris en compte dans ce classement qualitatif restent subjectifs: ils reposent sur la précision des détails, le soin accordé à la restitution de la physionomie et de l'anatomie, l'importance des titres du destinataire du monument. Les stèles de qualité supérieure restituent le costume rituel, qui détermine le rang social du défunt (cat. n°72). Le défunt de la stèle de Berlin inv. 2118 (cat. n°60) a une barbe taillée en pointe, des cheveux bouclés et porte une tunique non égyptienne. Il est représenté dans un environnement purement égyptien mais conserve ses caractéristiques ethniques, vraisemblablement sémites: le défunt montre ainsi sa double culture. La défunte de la stèle du Caire inv. CG 22179 (cat. n°66) a des cheveux courts et crépus, un front bombé, un nez trapu, des lèvres charnues. Son profil rappelle le faciès nubien. Néanmoins, l'usage d'un nom double ne permet pas de déterminer sa véritable origine ethnique.

Des variations iconographiques et techniques sont sensibles entre les monuments provenant des différentes nécropoles ptolémaïques. Les principales marquent la spécificité thébaine: cette métropole est la seule à avoir développé un artisanat de la stèle en bois peint. Les stèles peintes de Memphis sont en calcaire et les décors sont généralement monochromes. La peinture confère une plus grande souplesse d'exécution, autorise des formes recherchées, des systèmes décoratifs très développés qui contrastent avec la sobriété des stèles peintes et sculptées du reste de l'Égypte. L'usage de la peinture reflète le goût thébain pour les formes riches et colorées. Les différentes techniques, les variations dans l'organisation des registres permettent de déterminer les lieux de provenance et d'élaboration des stèles: la plupart des nécropoles devait disposer d'un atelier local répondant aux attentes culturelles et funéraires de la population qui y était inhumée. Certaines stèles représentent des divinités locales, dont le culte est caractéristique d'un nome: Min est honoré à Achmim, Oserapis à Memphis. La comparaison entre les stèles de Memphis et de la Haute Égypte, soumises à l'influence thébaine, révèle des contrastes iconographiques. Les stèles de Memphis affichent un goût pour les compositions sobres. En dépit de l'usage de décors peints, beaucoup d'espaces restent vides. La mode vestimentaire masculine diffère de celle du Sud: les défunts portent plus souvent des vêtements plissés couvrant la totalité du corps. Les inscriptions hiéroglyphiques font davantage référence aux principaux événements de la vie du défunt et les quelques lignes démotiques, en bas de la stèle, précisent les dates de naissance et de mort. Les inscriptions hiéroglyphiques révèlent parfois l'usage d'un nom double (cat. n°66, 68) ou la participation des membres éminents du clergé memphite au culte dynastique (cat. n°61, 62, 67): ce n'est pas le cas des stèles de

Haute Égypte. Les vêtements, la précision dans les datations, les noms doubles, les références au culte dynastique révèlent sans doute un contact plus étroit avec le monde gréco-macédonien.

Certains choix iconographiques illustrent une évolution chronologique. La principale, qui semble se généraliser à l'ensemble de l'Égypte, peut être datée de la fin de l'époque ptolémaïque et du début de l'époque romaine. Sans se substituer aux anciens, de nouveaux thèmes sont introduits dans le répertoire iconographique des stèles funéraires: sur certaines stèles Anubis apparaît comme le guide du défunt devant les dieux, sur d'autres, le défunt est embaumé par Anubis.

Enfin, la qualité d'une stèle et le contenu des inscriptions funéraires peuvent être considérés comme des indicateurs sociaux: le soin accordé aux détails, aux parures des dieux et du défunt, à la décoration des registres et aux inscriptions exprime la richesse du commanditaire de la stèle et de sa famille. La représentation du culte des ancêtres, généralement limitée aux stèles les plus importantes, peut être considérée comme un témoignage supplémentaire du rang de cette famille au niveau local (cat. n°27, 30). Les stèles des membres des familles les plus importantes témoignent de la mise en place d'une tradition iconographique (cat. n°71, 72). Ces monuments commémorent une population relativement restreinte: les défunts appartiennent à des familles plus ou moins influentes, étroitement liées à l'univers du temple et y exerçant des fonctions civiles ou religieuses: Osirour (cat. n°4) était supérieur des orfèvres du temple d'Amon et supérieur des ferronniers. La plupart des femmes jouissaient également d'une situation privilégiée: certaines étaient des musiciennes dans le temple local (cat. n°16, 63), d'autres des prêtresses (cat. n°66).

En dépit de ces variations géographiques, chronologiques et sociales, les stèles funéraires témoignent d'une étonnante unité d'iconographie et de style tout au long de la domination lagide. Les stèles ptolémaïques se placent dans la continuité de la tradition de la Basse Époque. Les croyances religieuses et funéraires révèlent la prééminence des mythologies solaires et osiriennes. L'unité iconographique est complétée par une unité de style: les variations sont d'ordre technique et qualitatif. Les tendances idéalisées ou plus caricaturales utilisées pour le modelé de l'anatomie des défunts, révèlent la coexistence de différentes traditions. Les formes disproportionnées ont surtout été diffusées dans le Sud de l'Égypte, tandis qu'à Memphis, les artisans ont préservé les formes idéalisées. L'influence saïte fut plus importante dans le Nord que dans le Sud, ce que semble étayer la plus forte proportion de représentations féminines en robe fourreau.

Le dynamisme de la religion égyptienne fut un vecteur d'unité, limitant les variations d'iconographie et de style entre les différents nomes, sans toutefois supprimer les traditions locales. Les divinités vénérées par les défunts et l'organisation des registres confirment l'influence de Thèbes en Haute Égypte. En revanche, Memphis suit une tradition iconographique singulière, qui révèle le dynamisme de l'héritage saïte et une plus grande ouverture sur le monde grec. La présence grecque à Memphis est plus forte et plus ancienne. Dès le V^e siècle, une communauté grecque désignée comme hellénomemphite²¹, installa à Memphis. La capitale pharaonique fut le lieu de couronnement des Ptolémées. Le clergé de Ptah entretint d'étroites relations avec le pouvoir royal²². Le peuplement grec en Thébaïde est plus tardif et essentiellement militaire: après la révolte égyptienne de 206-186, les

²¹Gallo (P.), Masson (O.), «La stèle "hellénomemphite" de l'ex-collection Nahman», *BIFAO* 93, 1993, p. 265-276.

²²Hölbl (G.), *op cit.*, p. 196, 258: Pa-sheri-en-ptah (cat. n°72), alors âgé de quatorze ans, fut désigné par Ptolémée XII Aulète en 76 comme le successeur du Grand prêtre de Ptah à Memphis. Il couronna ensuite le roi lagide dans l'ancienne capitale égyptienne.

Lagides y implantèrent des garnisons pour surveiller la population locale. Les rapports entre les Égyptiens et les Gréco-Macédoniens furent probablement conditionnés par les modalités d'occupation du territoire: les contacts avec une population étrangère sont facilités par une situation de coexistence et de cohabitation. Il est regrettable que le Fayoum n'ait pas fourni de monuments répondant aux critères de ce catalogue: il nous aurait sans doute permis de nuancer ou d'approfondir le cas de Memphis.

Chapitre 2.

LA RONDE BOSSE DE TRADITION ÉGYPTIENNE

Les stèles funéraires de style égyptien furent élevées pour des hommes et des femmes. Les rondes bosses privées furent essentiellement produites pour des hommes: ce catalogue compte cent effigies masculines pour seulement sept statues féminines.

1. ASPECTS TECHNIQUES DE LA RONDE BOSSE PRIVÉE DE TRADITION ÉGYPTIENNE.

1.1. Fonction et lieu de production.

Les provenances de la ronde bosse privée de tradition égyptienne restent souvent des données imprécises: ces lacunes sont liées soit au manque de précision des archéologues du XIX^e et du début du XX^e siècle, soit au mode d'acquisition des sculptures sur le marché de l'art (cat. n°118, 124). En outre, les aires des chantiers archéologiques, souvent définies à partir des grands foyers de culture égyptienne, ne permettent pas de tracer une carte complète des provenances des statues privées. Les rapports de fouilles qui localisent plus précisément le lieu d'érection montrent que les statues privées de la Basse Époque n'étaient pas élevées dans la tombe mais dans les temples (cat. n° 87, 88, 97). Ainsi, les fouilles de Tanis ont établi que des personnes importantes pouvaient élever leurs statues dans des cours intérieures de maisons privées construites dans l'enceinte du temple. Ce développement de l'habitat dans le domaine sacré ne fut toléré qu'à une époque tardive, signe d'une dégradation des valeurs religieuses égyptiennes¹. Il s'agissait d'un privilège que s'était octroyé l'élite indigène.

La cachette de Karnak² constitue une source importante dans la connaissance des monuments thébains de la Basse Époque. Elle fut découverte par Maspéro et Legrain lors de la campagne de 1904-1905. Des travaux avaient été entrepris dans le temple de Karnak sous les règnes d'Alexandre le Grand et de Ptolémée Sôter³. Les statues qui avaient été érigées sur le lieu des chantiers, ne devaient en aucun cas être endommagées. Une fosse de plusieurs mètres de profondeur fut alors creusée dans la cour du septième Pylône: les statues qui avaient été confiées aux dieux, y furent soigneusement entreposées. Les monuments de la cachette de Karnak furent élaborés entre la XXII^e Dynastie et le début de l'époque ptolémaïque. Les plus récents commémoraient sans doute les Égyptiens qui firent carrière au début de la dynastie lagide. Il n'existe pas d'étude approfondie sur les monuments de la cachette de Karnak. Les articles de Ramadan El-Sayed constituent une source importante pour leur connaissance.

¹ Montet (P.), «Inscriptions de Basse Époque trouvées à Tanis», *Kêmi* 8 (1946), p. 29-126: les statues de Panémérit (cat. n°87, 97) furent élevées dans la demeure qu'il fit construire sur le parvis du temple de Tanis.

² El-Sayed (R.), «A la recherche des statues inédites de la cachette de Karnak au Musée du Caire», *ASAE* 64 (1999), p. 137-143

³ Ptolémée Sôter entreprit la rénovation du temple de Thoutmosis et fit construire une chapelle de la barque sacrée dans le temple d'Amon.

Il est difficile de localiser précisément les lieux de production des statues. Chaque métropole de nome devait avoir à disposition des artisans, peintres et sculpteurs, regroupés dans un ou plusieurs ateliers. Certains artisans étaient au service des temples: il fallait sans cesse décorer et entretenir la demeure des dieux⁴. Bien que les Musées comptent dans leurs collections des monuments inachevés, des modèles, des travaux d'études, peu d'ateliers ont pu être identifiés. Néanmoins, le mode d'exécution de certains types iconographiques atteste l'existence d'ateliers locaux. Les statues drapées du Musée de Berlin inv. 11632 et 11633 (cat. n° 111, 112) proviennent du temple de Dimeh dans le Fayoum. Elles représentent deux hommes d'âge mûr, d'identités différentes, aux traits individualisés. L'incrustation des yeux a été employée pour donner vie aux deux visages. Le traitement du drapé révèle une parenté iconographique notamment dans le plissement du manteau sur la hanche droite. L'existence d'ateliers locaux apparaît également dans l'unité iconographique des différents monuments réalisés pour un même commanditaire: les statues de Hor (cat. n°89, 90), bien que réalisées à plusieurs années d'intervalles, suivent le même type iconographique. Un atelier pouvait avoir une durée de vie assez longue, la transmission des traditions iconographiques étant assurée de père en fils. Bien que les statues de Panémérit (cat. n° 87, 97) ne suivent pas un type parfaitement identique, elles se réfèrent à la même thématique religieuse. Le commanditaire d'une statue intervenait dans son élaboration, en choisissant le type iconographique qui reflétait le mieux sa personnalité. Hor, le propriétaire de la statue du Caire inv. CG 697 (cat. n°109), révèle dans l'inscription son attachement à Thot. Sa fidélité au dieu apparaît également dans le programme iconographique de la statue: la scène au sommet du pilier dorsal présente Hor vénérant le dieu Thot. Cette scène fut vraisemblablement souhaitée par le commanditaire.

Les différents types iconographiques pouvaient donc révéler des variantes locales, liées au savoir-faire de l'atelier et de ses artisans, ou aux exigences du commanditaire. Néanmoins, il existait une unité thématique et iconographique, déjà sensible dans la stèle funéraire, un respect scrupuleux du type fixé par les conventions et la tradition.

1.2. Les inscriptions.

L'écrit est une importante source de connaissance de la société égyptienne. Les inscriptions donnent des indications sur le lieu de provenance. Dans certains cas, les modalités d'érection dans le temple sont suggérées par la référence aux passants et aux prêtres qui devaient veiller à ce que la statue puisse bénéficier des offrandes faites aux dieux (cat. n°92, 108). Mais la principale fonction des inscriptions reste l'identification du propriétaire de la statue. Les quelques événements biographiques évoqués servaient à vanter les qualités morales du destinataire du monument⁵: le défunt mettait ainsi en valeur la rectitude de ses actes (cat. n°87, 88), sa fidélité au dieu et à pharaon (cat. n°99). Leur forme est stéréotypée car elles sont souvent calquées sur les grandes inscriptions biographiques ou cérémonielles des souverains.

Les inscriptions, généralement hiéroglyphiques, exceptionnellement démotiques (cat. n°95), étaient gravées sur le pilier dorsal ou sur les surfaces

⁴ Erman (A.), Ranke (H.), *La civilisation égyptienne*, Paris, 1997, p. 267-269, p. 375: bien que tous les artisans soient placés sous l'autorité du roi, le grand temple d'Amon de Thèbes disposait de peintres et de sculpteurs particuliers. Le deuxième prêtre d'Amon devait surveiller les artisans du temple et veiller aux travaux.

⁵ Chadeffaud (C.), *L'écrit dans l'Égypte ancienne*, Paris, 1993, p. 99-101.

latérales. Le type de la statue cube dont les surfaces sont plus uniformes, offre davantage d'espace à l'écrit (cat. n°74-77). Les vertus magiques de certaines statues impliquaient que l'on exploite au maximum leur surface (cat. n°78-80). L'eau versée, qui parcourait les inscriptions hiéroglyphiques, acquérait des vertus magiques et curatives⁶. Il était indispensable pour un Égyptien que sa statue porte son nom, sa filiation et ses titres, leur mention garantissant la survie de son esprit. Pourtant, des statues plus modestes (cat. n°95) et certaines statues drapées (cat. n°111-112) datées de la fin de l'époque ptolémaïque et du début de l'époque romaine sont anépigraphes. L'absence du nom sur le pilier dorsal peut suggérer un état d'inachèvement: or le poli de la surface et l'incrustation des yeux indiquent un certain degré de finition. Une négligence du sculpteur est impensable. Il est fort probable que le nom ait figuré sur une pièce annexe, sans doute un socle indépendant, aujourd'hui perdu⁷: ce procédé qui permettait de faire figurer l'inscription à l'avant de la statue, facilitait l'identification de son destinataire. Peut-on envisager, dans ce dernier cas, que des sculpteurs égyptiens aient été influencés par les modalités d'érection de la statue grecque de l'époque hellénistique? Le type grec le plus répandu était la statue honorifique en bronze érigée sur une base en pierre. Le nom du destinataire du monument n'était pas écrit sur la statue mais sur une base annexe, en pierre. Nous ne pouvons affirmer qu'il en était de même pour ces statues égyptiennes en pierre. Peut-on mettre en relation la disparition du nom sur la statue avec l'essor du portrait réaliste? Le nom disparaît des statues drapées. Or, celles-ci sont généralement associées à un portrait réaliste (cat. n°107, 109, 111, 112, 113). Le nom a-t-il pu être peint et être effacé? Les Grecs comme les Égyptiens utilisaient la peinture comme un rehaut dans la sculpture et les inscriptions. L'hypothèse de l'inscription peinte est envisageable: certaines stèles funéraires en calcaire provenant de Memphis ne présentent qu'une scène et une inscription peintes (cat. n°59, 65, 66, 69, 70).

Le lieu d'érection et le type iconographique ne permettent pas de déterminer la fonction de la statue privée de style égyptien. Le recours aux inscriptions est donc indispensable: la mention de «justifié» ou de «bienheureux» qui qualifie le destinataire de la statue, indique une fonction posthume, funéraire. L'inscription de la statue cube de Herseneb (cat. n°74) nous apprend qu'elle fut érigée par le fils pour faire vivre la mémoire du père. Ahmes (cat. n°91) demande aux prêtres et aux embaumeurs de faire offrande et de prier pour la sauvegarde de son Ba, de son corps et de sa momie. Pen-nout (cat. n°102) souhaite que tous ses actes favorables aux dieux contribuent à ce que son nom ne sois pas oublié. Hornefer (cat. n°92) vante ses qualités de prêtre, sa fidélité au dieu Khonsou. Il demande aux vivants de rendre hommage à sa statue. En dépit de leur fonction funéraire, ces statues étaient érigées dans des temples, où il était plus aisé d'obtenir la faveur des dieux, l'attention des prêtres et des passants que dans les nécropoles. Les statues élevées du vivant de leur destinataire, ont une fonction honorifique: les textes religieux sont alors associés à un inventaire détaillé des hauts faits du destinataire du monument, de ses qualités morales et intellectuelles. Iryry (cat. n°75) révèle qu'il a fait ériger sa statue pour commémorer ses travaux dans le temple d'Amon. Les statues de Hor (cat. n°89-90) font l'éloge de ce «gouverneur indigène» et permettent de retracer son évolution de carrière. La formulation particulièrement proche des textes, l'usage de types

⁶ Chadeffaud (C.), *L'écrit dans l'Égypte ancienne*, Paris, 1993, p. 122-124.

⁷ La statue magique (cat. n°78) montre que le socle pouvait être conçu comme un élément indépendant mais qu'il restait lié au reste de la statue par les dimensions, le matériau, la reproduction du nom du destinataire du monument.

iconographiques similaires montrent qu'une statue commémorative était appelée à devenir funéraire. Les statues funéraires et honorifiques servaient toutes deux de substituts à l'individu et les prêtres leur donnaient vie en les soumettant au même rituel magique.

1.3. Matériaux et techniques.

L'usage de pierres dures s'est généralisé dans la ronde bosse depuis la Basse Époque. Granite (cat. n°89), dolérite (cat. n°92), schiste (cat. n°87), basalte (cat. n°85), diorite (cat. n°96), grauwacke (cat. n°129), grès (cat. n°123) étaient choisies pour leurs couleurs, qui rendait inutile l'usage de la polychromie⁸. Un fin polissage leur donnait de la brillance. Les yeux incrustés qui contrastaient avec la couleur sombre de la pierre (cat. n°111, 112, 127), renforçaient l'expressivité de la statue. L'usage du calcaire était plus rare, car ce matériau est moins résistant. Cette pierre beaucoup plus tendre a néanmoins permis la réalisation de statues d'une grande finesse. Peinture et incrustations furent utilisées pour animer la surface calcaire (cat. n°168). L'extrême dureté de la pierre était un gage d'éternité pour la statue et pour la personne qu'elle incarnait, mais elle exigeait des méthodes de travail spécifiques, de l'extraction à la finition. Les Égyptiens furent les seuls à les maîtriser jusqu'à l'époque romaine⁹. Le pilier dorsal, caractéristique des statues de style égyptien, était un moyen efficace mais parfois insuffisant pour consolider les principaux points de faiblesse: la tête et les chevilles. Le grand nombre de têtes seules et de statues acéphales est lié à la disparition des perruques longues chez les hommes, qui soudait la tête aux épaules. Le cou, plus fin, devient un point de fragilité. Matériaux, techniques et style semblent donc étroitement liés: la dureté de la pierre impose des techniques spécifiques, des formes plus rigides, plus sobres, plus régulières, caractéristiques du style égyptien. Ces contraintes matérielles, associées à des motivations esthétiques et psychologiques, ont donc participé à la continuité du style égyptien jusqu'à la Basse Époque.

Les statues privées peuvent généralement être réparties en trois catégories. La première regroupe toutes les statues de taille infra-naturelle, d'échelle deux-tiers ou un-demi. Ces monuments, très nombreux, commémoraient une population hétérogène, qui, d'après les inscriptions, représentaient une classe sociale moyenne ou aisée. Les deux autres catégories regroupent les statues de taille humaine et supra-naturelle. La statue de taille supra-naturelle (cat. n°107) est un privilège royal et divin que s'octroyèrent quelques membres influents et fortunés de l'élite indigène. Beaucoup de statues étant incomplètes, il est impossible de donner une estimation précise de leurs dimensions. Les statues cubes varient entre trente-cinq et cinquante centimètres, les statues debout de taille infra-naturelle entre soixante-dix centimètres et un mètre cinquante, celles de grande taille atteignent deux mètres. Les statues féminines sont de taille infra-naturelle. Il est difficile de déterminer la taille totale d'une statue à partir d'un élément du corps, plusieurs statues complètes ayant révélé une disproportion entre la tête et le corps (cat. n°86, 113, 119).

⁸ L'usage d'une décoration peinte sur une statue en pierre dure est exceptionnelle. On utilisait alors la couleur blanche pour faire ressortir un attribut, une parure ou une inscription. Ce procédé apparaît sur une statue de scribe en granite gris exposée au Musée du Caire et datée de la V^e dynastie.

⁹ Erman (A.), Ranke (H.), *La civilisation égyptienne* Paris, 1997, p. 562-563.

2. LES DIFFÉRENTS TYPES DE LA RONDE BOSSE PRIVÉE DE TRADITION ÉGYPTIENNE.

Le registre de la ronde bosse privée de l'époque ptolémaïque est moins étendu que celui des époques antérieures. Aucune statue assise n'est attestée, les statues agenouillées sont rares. Les statues cubes datées de l'époque ptolémaïque, correspondent à une période de transition et leur diffusion semble limitée à Thèbes. La plupart des statues privées sont debout. Elles sont toutes individuelles: les groupes familiaux fréquents aux périodes plus anciennes, disparaissent des types iconographiques de l'époque ptolémaïque. Enfin, la représentation des femmes dans la ronde bosse privée est plus faible que dans la stèle funéraire. La statue privée semble prendre, à l'époque ptolémaïque, une valeur officielle. Il semblerait que les femmes pour qui furent élevés des monuments appartenaient au milieu sacerdotal (cat. n°179).

L'objectif de cette présentation des différents types iconographiques privés est de définir les caractéristiques du style égyptien de l'époque ptolémaïque et de le situer dans l'évolution générale de la Basse Époque. Les différentes traditions qui participèrent à la formation de l'art privé égyptien de l'époque ptolémaïque, les innovations et les interprétations nouvelles des types plus anciens retiendront également toute notre attention.

2.1. La statue cube (cat. n°74-77).

Il est difficile de distinguer les statues cubes du début de l'époque ptolémaïque de celles du IV^e siècle sur de simples critères iconographiques ou stylistiques. Ainsi, seuls le contenu et la forme des inscriptions permettent d'identifier les monuments élaborés à l'époque ptolémaïque. De plus, cette production semble se limiter à la région thébaine: ce type tombe vraisemblablement en désuétude dès le début de l'époque ptolémaïque. Les monuments présentés ne sont donc pas parfaitement représentatifs mais permettent de déterminer les principales composantes de ce type de production.

La statue cube apparaît au Moyen Empire et a une très forte diffusion à partir du Nouvel Empire et de la Basse Époque¹⁰. Elle représente un homme accroupi entièrement enveloppé dans une tunique qui dévoile les formes du corps par transparence, les bras croisés sur les genoux. L'époque ptolémaïque n'apporte pas de nouveauté dans cette attitude qui reste organisée selon un schéma géométrique. Il peut tenir dans ses mains divers objets, principalement la feuille de laitue (cat. n°74) et la croix ansée (cat. n°76, 77). Cet attribut divin, exceptionnel sur des statues privées, n'apparaît que sur des statues cubes. Il est sans doute lié au culte des ancêtres. Cet aspect du culte privé est également illustré par les stèles funéraires.

Les différentes variantes apportées à partir de l'époque ramesside sont conservées à l'époque ptolémaïque. Les surfaces planes, postérieures, latérales et antérieures, où la silhouette affleure, offrent de larges espaces pour des inscriptions, des représentations en relief en creux de scènes d'adoration (cat. n°75) ou des effigies divines en ronde bosse (cat. n°77). Les pieds sont généralement enveloppés dans la tunique. Une perruque longue et lisse soude la tête aux épaules. La tête aux traits idéalisés est droite, exceptionnellement inclinée. La statue cube constitue un savant mélange entre des formes simples et compactes, qui permettent une économie de matériel, et des espaces de créativité et de précision au niveau du visage et du modelé des surfaces.

¹⁰Vandier (J.), *Manuel d'archéologie égyptienne*, 3, Paris, 1958, p. 235, 453, 458-462.

2.2. Les statues théophores (cat. n°78-88).

Comme précédemment, le type du III^e siècle reste proche de celui du IV^e siècle. Cette production semble avoir connu une grande popularité tout au long de la période. La statue stélophore qui porte une stèle cintrée sur laquelle a été représentée une ou plusieurs divinités se distingue de la statue naophore où la divinité est conservée dans un naos, dont les portes restent parfois fermées.

Les statues théophores sont généralement debout dans la position hiératique de la marche (cat. n°86-88). Elles servent toutes de présentoir à une divinité: l'effigie divine, le naos ou la stèle sont tenus à deux mains par le destinataire de la statue. Osiris est le plus souvent représenté (cat. n°81, 84, 86). La forme de la statue théophore de même que le vêtement dépendent dans une large mesure du type choisi. Les types de vêtements dérivent de l'iconographie traditionnelle: on ne trouve pas de statues drapées parmi les statues théophores. Les tenues cérémonielles sont souvent représentées: les hommes portent le long pagne sacerdotal noué haut sur la poitrine (cat. n°86, 88). Le prêtre de la statue de la Walters Art Gallery inv. 22395 (cat. n°85) porte en dessous une tunique à manches longues et au col en V, tandis que celui de la statue du Caire inv. CG 688 (cat. n°82) a jeté sur ses épaules une peau de panthère. Certains ont noué autour de leur cou une amulette protectrice (cat. n°82, 83).

Comme les statues cubes, ces monuments utilisent divers moyens pour transmettre la personnalité du destinataire: le costume officiel indique le rang sacerdotal, les amulettes et effigies divines illustrent la dévotion à Osiris ou aux divinités locales. Une petite scène gravée au sommet du pilier dorsal de la statue de Tanis inv. D 88 (cat. n°87), présente le destinataire de la statue, vêtu d'un pagne long, en train de vénérer Amon, qui est aussi la principale divinité de la stèle: le destinataire affirme ainsi son attachement à ce dieu. La personnalité du destinataire de la statue apparaît également dans le portrait. La manière de traiter le visage donne des repères chronologiques: il semblerait que les monuments du début de l'époque ptolémaïque conservent des têtes idéalisées (cat. n°81-84), tandis que ceux plus tardifs utilisent des formes plus individualisées, aux traits durs et rigides (cat. n°85, 86). Faute de référence précise, il est difficile d'estimer le réalisme d'un portrait. Seuls quelques procédés d'individualisation sont identifiables. Le sculpteur insiste généralement sur une particularité physique, souvent inesthétique: un nez crochu (cat. n°139, 140), des lèvres fines et légèrement ondulées (cat. n°169, 170), la forme du front et du crâne (cat. n°137) constituent les principales caractéristiques physiques.

Certains monuments privés stélophores méritent une mention particulière: ce sont des statues présentant une stèle d'Horus sur les crocodiles, recouvertes des récits d'épisodes mythologiques et de formules magiques pour guérir les piqûres et morsures de reptiles (cat. n°78-80). Ces statues étaient généralement insérées dans un socle pourvu d'un bassin servant à recueillir l'eau versée sur la statue, qui avait ainsi acquis les vertus curatives des formules inscrites¹¹. Le destinataire de la statue offrait l'usage de formules magiques: le bénéficiaire devait en retour veiller à ce que le nom du bienfaiteur ne soit pas oublié. Ainsi en rendant son monument indispensable - ce genre de blessure étant particulièrement fréquent en Égypte - le propriétaire de la statue assurait la survie de son nom et la commémoration de toute sa famille, qui était généralement associée à la dédicace de ces monuments.

¹¹Jelinkova (E.), « Statuette magique n°238 bis de la Bibliothèque Nationale », *Revue d'Égyptologie* 7, 1950, p. 47-51, Traunecker (C.), « Une chapelle de magie guérisseuse sur le parvis du temple de Mout à Karnak », *JARCE* 20, 1983, p. 65-92.

Bien qu'elles révèlent une grande variété de formes et de nuances, ces statues théophores reposent sur des formes traditionnelles imposées par la relation avec la divinité. Néanmoins, certaines statues présentent les transformations propres à la sculpture privée de l'époque ptolémaïque: les formes réalistes sont progressivement intégrées aux types conventionnels.

2.3. Les statues en pagne court traditionnel (cat. n°89-97).

La statue en pagne de l'époque ptolémaïque suit le type établi au cours de l'Ancien Empire¹². Les statues sont debout dans la position hiératique de la marche, la jambe gauche avancée, les bras le long du corps. Les poings sont généralement fermés et tiennent un insigne. Le corps est fin et athlétique: des épaules larges, une poitrine bien dessinée, une taille étroite, un ventre plat avec un nombril creusé, des hanches droites, des jambes longues et musclées. Les statues de l'époque ptolémaïque reprennent l'attitude classique. La principale évolution concerne le rendu du torse, plus lourd avec une poitrine proéminente (cat. n°96, 97).

Le pagne court prend différentes formes: lisse (cat. n°91) ou finement plissé, simplement enroulé autour de la taille (cat. n°89, 90) ou croisé au milieu avec un pan central. Le pagne suit alors le modèle de la shendit (cat. n°91-96). Ce type, qui fut à l'origine un vêtement exclusivement royal, est également employé pour les statues plus modestes. Les statues du Caire JE 37075 et de Cleveland 48141 (cat. n°91, 96) portent également le nom et les principaux titres du destinataire inscrits sur la ceinture du pagne: il s'agit d'une usurpation d'un privilège royal¹³. À l'époque tardive, les personnes privées s'emparent de la symbolique royale: cette dégradation progressive du système de valeur traditionnel était déjà apparue dans l'érection de certaines statues (cat. n°87, 97) dans le domaine du temple.

Le pilier dorsal et les surfaces latérales à l'arrière des jambes étaient parfois utilisés pour des représentations en relief en creux du destinataire de la statue, des membres de sa famille et de divinités (cat. n°91, 92, 96). Les petites scènes de vénération et d'offrandes s'apparentent à celles des stèles funéraires: le propriétaire de la statue clamait ainsi son attachement à la divinité. Les membres de la famille du propriétaire esquissaient généralement un geste de vénération vers la statue: on soulignait ainsi la cohésion familiale. En outre, tous les proches parents représentés ou cités dans les inscriptions, bénéficiaient des bienfaits et offrandes qui étaient prodigués à la statue.

Ces statues restent fortement attachées à la tradition. Le pagne court, le principal vêtement de la garde robe masculine dès l'Ancien Empire, n'a pu conserver sa forme simple que dans les milieux inférieurs de la population, paysans et artisans. En revanche, les milieux plus aisés, plus sensibles à la mode, y ont apporté diverses modifications, que nous avons déjà évoquées lors de notre étude des stèles funéraires de style égyptien. Bien que l'art saïte ait permis de renouer avec des formes anciennes¹⁴, il est impensable que ce type soit resté fidèle aux usages vestimentaires des Égyptiens commémorés par ces monuments. Néanmoins, la résistance des conventions montre que ces statues restent imprégnées par une symbolique forte,

¹²Vandier (J.), *Manuel d'Archéologie égyptienne*, 3, Paris, 1958, p. 62.

¹³Ranke (H.), «The statue of a ptolemaic *Statagos* of the mendesian nome in the Cleveland Museum of Art», *JAOS* 73, 1953, p. 196.

¹⁴Donadoni (S.), *L'art égyptien*, Paris, 1993, p. 507-512, p. 548 les sculpteurs de l'époque saïte s'employèrent à restaurer des formes archaïques, tout en donnant aux formes austères, une élégance nouvelle.

dans la mesure où elles incarnent la forme idéalisée de celui dont elles portent le nom. Ainsi, la statue ne doit pas donner l'image exacte du physique de l'individu mais une image parfaite de l'homme commémoré. En outre, les stèles funéraires (cat. n° 18-20, 36, 62, 64, 67, 68) montrent que la mode de l'époque ptolémaïque imposait des vêtements plus amples, drapés, entourant tout le corps. Ainsi, l'usage du pagne court ou long porté seul ne reflète pas les habitudes quotidiennes mais le respect d'un type iconographique.

À l'époque ptolémaïque, l'association de la statue en pagne à une tête idéalisée reste exceptionnelle: la statue du Caire inv. JE 37075 (cat. n°91) a un crâne rasé, de forme ovoïde, de grandes oreilles décollées, un front court, des arcades sourcilières droites, des yeux en amande simplement dessinés, un nez droit, une fine bouche, légèrement souriante. Le visage est jeune, animé par des pommettes saillantes. Certaines des statues en pagne furent probablement associées à un portrait réaliste: la statue de Panémérit (cat. n°97) associe un corps idéalisé à un portrait réaliste d'un homme d'âge mûr. Ses traits sont rigides mais ses yeux asymétriques et ses sourcils froncés animent son visage. Le front est dégarni mais les traits du visage restent fermes et lisses. Il est probable que la présence grecque en Égypte ait joué en faveur de l'évolution vers des formes plus réalistes au cours des II^e et I^{er} siècles.

2.4. Les statues en long pagne sacerdotal (cat. n°81, 82, 85, 86, 88, 98, 99).

Le style et l'iconographie des statues en pagne sacerdotal et des statues en pagne court suivent la même évolution. Les hommes sont présentés debout, dans la position hiératique de la marche, les bras le long du corps ou ramenés sur le ventre, la main droite saisissant le poignet gauche (cat. n°98-99). Les statues théophores portent généralement un vêtement sacerdotal (cat. n°81, 82, 85, 86, 88). Le pagne sacerdotal est long, noué sous la poitrine. Le nœud est généralement sculpté de manière schématique. Il peut être associé à d'autres vêtements: la statue du Louvre inv. E 11127 (cat. n°98) a les épaules couvertes d'une fine étoffe, peut-être un châle, tandis que la statue du Caire inv. CG 691 (cat. n°99) semble offrir une variante de la statue drapée, puisqu'un pan drapé, à la bordure épaissie, est jeté sur l'épaule gauche. La tradition réaliste s'impose sur le type conventionnel: les hommes sont représentés dans la force de l'âge avec une calvitie naissante.

2.5. La statue drapée (cat. n°100-127).

Le type de la statue drapée, plus fidèle à la mode de l'époque ptolémaïque, connaît une forte diffusion. Il reprend la position hiératique de la marche de la statue en pagne. Le bras droit reste le long du corps, poing fermé, tandis que le gauche, replié sur le ventre, retient un pan du drapé. Quelques modifications peuvent être apportées à la position des bras: inversée (cat. n°122), ou les deux bras le long du corps (cat. n°100). La position du corps, hiératique et frontale, reste en grande partie imposée par le pilier dorsal. En revanche, le drapé traduit l'évolution de la mode vestimentaire de la Basse Époque. Comme pour certaines représentations masculines de la stèle funéraire¹⁵, il confirme la tendance à couvrir le haut du corps. Le vêtement est composite¹⁶: une tunique à manches courtes, au col arrondi, un long pagne plissé, dont le pli central est généralement épaissi et frangé, un manteau généralement drapé

¹⁵ notamment les stèles de style égyptien: cat. n°62, 64, 68.

¹⁶ Von Snijder (G.A.S.), «Mitteilungen aus dem Allard Pierson Museum», *Mnemosyne* 7, 1939: l'auteur essaye de restituer, sur les planches 14-15, le drapé ce vêtement.

sur l'épaule gauche avec une bordure inférieure frangée visible au dessus du genou droit, sur la hanche et le poignet gauche.

Le type de la statue drapée a été défini avec la rigueur égyptienne. Néanmoins, une évolution chronologique peut être établie à partir de l'anatomie, de l'effet donné au drapé et de l'association à un portrait réaliste. Les premiers monuments produits au cours du II^e siècle se caractérisent par des formes élancées et une anatomie idéalisée (cat. n°100-106). Les poitrines sont proéminentes et suivent le type caractéristique de l'époque ptolémaïque¹⁷ (cat. n°107-113). Le drapé gagne en souplesse. Le portrait réaliste est généralement associé à ce type de statue. Au I^{er} siècle, les monuments sont de qualité variable: certaines statues se distinguent par des corps plus trapus (cat. n°114-123), d'autres par un drapé de traitement schématisé et un portrait idéalisé (cat. n°124-127). Beaucoup de statues de taille inférieure montrent l'adoption de ce type iconographique par une population plus modeste (cat. n° 113, 118, 121).

Il est difficile de déterminer quelle fut la portée de l'influence grecque. L'anatomie et la position du corps suivent les conventions égyptiennes traditionnelles: l'attitude hiératique est imposée par le pilier dorsal, les bras sont collés au corps, les jambes reprennent l'attitude de la marche, l'anatomie se plie aux formes idéalisées de la ronde bosse masculine de l'époque ptolémaïque. Cette forme du manteau frangé ne fait pas partie de la garde robe gréco-macédonienne. Cependant, la manière dont le manteau est drapé, laissant un bras et une partie de la poitrine découverts, et le bras replié sur le torse pour retenir le tissu, peuvent évoquer le drapé de l'himation grec. Le travail des plis du manteau est souple mais régulier, imposé par les conventions égyptiennes. Pourtant certains drapés révèlent l'influence grecque: la statue de Harsinebhef (cat. n°107) présente sur le torse des effets de transparence et de draperie mouillée, tandis que le drapé de la statue du Caire inv. 8/2/21/8 (cat. n°122) présente un modelé détendu, aux plis souples et irréguliers, qui n'apparaît pas sur les autres statues. Les statues complètes révèlent que ce type était associé à une tête aux traits conventionnels (cat. n°123,127) ou réalistes (cat. n°107, 109). Ces statues sont conçues dans des matériaux, selon des méthodes et des modèles purement égyptiens. Néanmoins, il est assez difficile d'exclure toute influence gréco-macédonienne sur la diffusion de ce type. Les statues drapées de style grec associées à un portrait réaliste ont peut-être joué en faveur de sa popularité. Bien que le type iconographique reste égyptien, il est probable que sa conception ait été influencée par la mode vestimentaire grecque.

Il est difficile de déterminer les conditions d'élaboration de ce type. Les historiens de l'art s'interrogent davantage sur la paternité grecque ou égyptienne de cette innovation¹⁸ que sur les circonstances de sa mise en place. Il est difficile de déterminer ce qui a motivé la représentation de ces personnes dans ce vêtement drapé. Cette évolution ne peut être dissociée d'un renouveau du réalisme qui touche l'ensemble de la ronde bosse de tradition égyptienne. On accorde probablement la même importance à la restitution du vêtement quotidien qu'à celle du costume officiel et sacerdotal. Il est impossible de dater précisément l'apparition de ce type iconographique. Aucun parallèle n'est apporté par la ronde bosse royale de style égyptien. Celle-ci reprend généralement le type traditionnel de la statue de pharaon:

¹⁷ La représentation d'une poitrine proéminente pour les statues masculines n'est pas étrangère à l'art égyptien, notamment pendant la restauration qui suit l'expérience amarnienne et sous l'époque ramesside (Caire JE 33255).

¹⁸ notamment Bianchi, Bothmer et von Snijder.

le type de la statue drapée a été spécifiquement élaboré pour des personnes privées. Les statues datées par les inscriptions et par les titres des destinataires situent les premiers monuments dans la deuxième moitié du II^e siècle. Son apparition peut sans doute être mise en relation avec la modification du statut de la population égyptienne: suite à la bataille de Raphia puis aux événements de Thébaïde, une nouvelle élite indigène étroitement liée aux rois lagides est en essor¹⁹.

2.6. La sculpture féminine (cat. n°174-180).

La sculpture féminine est plus fortement ancrée dans la tradition que la ronde bosse masculine. Les femmes sont debout dans la position hiératique de la marche, les bras généralement le long du corps, vêtues d'une robe fourreau moulante. Elles sont coiffées de la perruque tripartite lisse ou tressée qui reste également d'usage sur les stèles funéraires. Peu de statues offrent de véritables innovations. La statue du Caire inv. 5/3/25/7 (cat. n°178) présente, sous l'épaisse perruque, une courte frange de cheveux naturels: comme précédemment il ne s'agit que de la restitution d'une mode développée sous l'Ancien Empire, au cours des IV^e et V^e Dynasties. Mais ici, le travail réaliste des mèches contraste avec celui plus rigide des statues de l'Ancien Empire. L'art ptolémaïque n'innove donc pas, mais adapte des modèles anciens au goût contemporain et aux nouvelles recherches iconographiques ptolémaïques. La statue de Bruxelles inv. E 5335 (cat. n°179) reproduit le type isiaque, également suivi par les reines lagides. La robe plissée et frangée est drapée sur les épaules et nouée entre les seins selon le modèle conventionnel. En revanche, les bijoux et l'inscription dorsale attestent l'usage privé de cette statue. La statue d'Alexandrie inv. 1332 (cat. n°176) ne présente aucune trace de perruque sur les épaules: celle-ci portait sans doute une coiffure courte. Une tête féminine de style égyptien qui servait de modèle aux sculpteurs, est conservée au Louvre²⁰: la coiffure est courte, bombée au dessus des oreilles. La chevelure est finement méchée et travaillée comme s'il s'agissait d'un bonnet de perles, disposées à différentes hauteurs. L'absence de perruque sur les épaules ne signifie pas qu'il y ait eu une influence grecque sur le rendu de la coiffure.

Le corps et le visage sont idéalisés, expression de la beauté et de la jeunesse, de l'idéal féminin. Les visages utilisent des traits fins conventionnels, propres au répertoire idéalisé indigène: un front étroit, qui disparaît sous la perruque, des oreilles grandes, hautes et décollées, des arcades sourcilières sans volume, des yeux en amande prolongés par une ligne cosmétique, un nez fin et droit, une bouche légèrement souriante. Les statues féminines du début de l'époque ptolémaïque ont de larges épaules, une petite poitrine, une taille étroite. Au cours du III^e siècle, les sculpteurs égyptiens adoptent pour le traitement de l'anatomie féminine, des formes plus sensuelles, qui mettent en valeur la silhouette féminine: des épaules étroites, des seins opulents hémisphériques, une taille étroite, un ventre rebondi, un nombril creusé, des hanches et des cuisses charnues (cat. n°174-176).

2.7. Le traitement des visages:

Le portrait idéalisé féminin et masculin de l'époque ptolémaïque se place dans la continuité des modèles élaborés depuis l'Ancien Empire. Au III^e siècle, la

¹⁹Van't Dack (E.), «Recherches sur l'administration du nome dans la Thébaïde au temps des Lagides», *Aegyptus* 29, 1949, p. 3-44; De Meulenaere (H.), «Les stratèges indigènes du nome tentyrite à la fin de l'époque ptolémaïque et au début de l'occupation romaine», *Rivista* 34, 1959, p. 1-25.

²⁰Tête de femme servant de modèle à un sculpteur: Louvre inv. E 11893, calcaire, H. 10 cm, 300-200 av. J-C.

volonté de créer un lien iconographique avec les grandes dynasties égyptiennes justifie probablement la résistance de ces types idéalisés²¹, notamment dans la ronde bosse féminine. Les visages idéalisés, masculins et féminins, se caractérisent par des oreilles décollées, apparentes, placées devant la perruque ou très en arrière du crâne lorsque celui-ci est rasé, travaillées sans réel souci anatomique, un front étroit écrasé par la perruque, des arcades sourcilières sans volume, des yeux en amande aux paupières dessinées et prolongées par un trait cosmétique chez les femmes, un nez fin et droit, une petite bouche aux lèvres droites, légèrement souriantes, un menton court et des pommettes saillantes. Les femmes portent généralement une perruque tripartite, les hommes sont coiffés d'une perruque longue (cat. n°74-79) ou ont les cheveux rasés (cat. n°81). Dans ce dernier cas, le crâne prend parfois une forme ovoïdale très prononcée: il est haut et proéminent vers l'arrière, généralement lisse, travaillé sans relation avec la structure osseuse (cat. n°91). Ce type iconographique est également attesté dans les stèles funéraires peintes et sculptées provenant du Sud de l'Égypte.

Dès le début de l'époque ptolémaïque, parallèlement à la tendance idéalisée, certaines effigies masculines développent des signes d'individualisation. Les têtes représentent des hommes âgés, à l'expression austère²². Le crâne rasé peut être mis en relation avec la fonction sacerdotale exercée par ces hommes. Ces têtes conservent des traits stéréotypés plus ou moins nombreux. Leur exécution évolue au cours de l'époque ptolémaïque. Au début du III^e siècle, les têtes sont lisses et restent fortement idéalisées. Le crâne est haut et proéminent, rasé, creusé sur les tempes, les oreilles sont placées très en arrière (cat. n°128-131). Au cours de la première moitié du III^e siècle, un système de rides et de cernes sous les yeux apparaît (cat. n°132-134). Quelques rides, généralement parallèles barrent le front, tandis que d'autres, plus courtes et verticales à la racine du nez, sont créées par le froncement des sourcils. Des rides plus profondes creusent les joues entre les narines et la commissure des lèvres et intensifient ainsi l'expression rude et sévère de la partie inférieure du visage. Les rides sont généralement organisées de manière symétrique. Elles sont regroupées au niveau des éléments les plus expressifs du visage: sur le front, au coin des yeux et à la commissure des lèvres. À partir de la deuxième moitié du III^e siècle, le visage gagne en plasticité: le modelé de la chair est en relation avec la structure osseuse (cat. n°135-141). Les joues creusées au dessous de la mâchoire contrastent avec les pommettes saillantes. L'accentuation des traits de la vieillesse caractérise les têtes sacerdotales du II^e siècle: les rides sont plus creusées, les joues plus émaciées (cat. n°142-144). Les têtes sont enlaidies et caricaturales.

Les formes propres au type sacerdotal sont associées à des traits plus individualisés. En effet, le type iconographique sacerdotal impose l'emploi de traits stéréotypés: un crâne rasé, une structure osseuse marquée, des rides et des signes de vieillissement. L'individualisation détermine la forme générale du visage, allongée (cat. n°135) ou plus arrondie (cat. n°140) et certaines caractéristiques physiques: des paupières lourdes (cat. n°113), un nez plus épais ou crochu (cat. n°139), des oreilles fortement décollées (cat. n°140), des pattes d'oie au coin des yeux (cat. n°137, 138)... Bien qu'une individualisation soit sensible, le type sacerdotal repose sur de

²¹Le type idéalisé est conservé sur l'ensemble des statues cubes, la majorité des statues en pagne long ou traditionnel, des statues datées du III^e siècle ainsi que quelques statues drapées (cat. n°123, 126, 127).

²²Il est difficile de préciser si les têtes-portraits de prêtre étaient associées à un type statuaire spécifique, notamment celui de la statue théophore, car peu de monuments sont complets (cat. n° 85).

nombreuses conventions qui révèlent certaines valeurs idéologiques propres au monde religieux: un idéal de droiture, d'austérité, de respect de la tradition. Ces têtes qui ne trouvent aucun équivalent parmi les portraits alexandrins montrent que l'évolution vers le réalisme se fait indépendamment des modèles grecs. La production grecque n'exerce pas d'influence directe sur le style égyptien. Seul le contexte environnemental, imprégné de culture grecque, a pu influencer l'évolution de l'art égyptien.

Parallèlement au portrait sacerdotal, se développent, à partir de la deuxième moitié du II^e siècle, des têtes-portraits individualisées, d'hommes jeunes ou plus âgés. Ces têtes utilisent les techniques égyptiennes et le répertoire iconographique traditionnel. Elles sont conçues en pierres dures, avec des traits réguliers, parfois symétriques. Bien que le pilier dorsal soit conservé, imposant une attitude frontale, hiératique, le cou s'affine et devient un point de fragilité: il est rare que ces têtes puissent être associées à un corps. Les traits stéréotypés sont nombreux: un œil en amande dessiné (cat. n°167, 172), des lèvres droites (cat. n°145), des pommettes saillantes, une limite très nette entre la chevelure et le front étroit (cat. n°147), des mèches de cheveux incisées (cat. n°170). À la différence des têtes idéalisées, les crânes sont plus courts et abandonnent la forme ovoïdale: les oreilles sont donc moins en retrait par rapport au visage. Le pilier dorsal remonte moins haut dans la nuque ce qui permet d'accorder davantage de soin à la chevelure (cat. n°167, 168). Le visage s'allonge et le front gagne en hauteur. Les yeux, le nez et la bouche, de petite taille, contrastent avec les larges surfaces occupées par les joues et le front. Les têtes d'homme d'âge mûr rompent avec l'habitude égyptienne de représenter des hommes rasés: barbes et moustaches apparaissent, sculptées en faible relief ou simplement incisées (cat. n°161-166).

Différents types iconographiques s'opposent. Le type du jeune homme se caractérise par des cheveux courts et bouclés, organisés en auréoles concentriques à partir du sommet du crâne (cat. n°145, 168), les boucles sont plus irrégulières au dessus du front (cat. n°172). La surface des cheveux laissée brute contraste avec le poli des visages lisses et fins. Les traits sont souples et réguliers, souvent stéréotypés. Le type de l'homme d'âge mûr se caractérise par une chevelure très irrégulière, généralement bouclée, épaissie au dessus du front mais parfois très dégarnie sur les tempes (cat. n°149-160). Les visages des hommes plus âgés portent les mêmes marques du temps que les têtes de type sacerdotal: le front barré de rides, des sourcils froncés, de profondes rides entre les narines et la bouche (cat. n°154), des pattes d'oie au coin de l'œil (cat. n°152), des joues creusées, mettant en évidence la structure osseuse (cat. n°150, 156, 158, 160). Certains portent une fine barbe (cat. n°164, 169), une moustache (cat. n°149, 163), ou de courtes pattes (cat. n°170), généralement sculptées en faible relief ou gravées sur une surface préalablement polie (cat. n°98). Les sculpteurs égyptiens préféraient sans doute cette technique, qui impliquait un travail superficiel du visage, au modelé en volume de la barbe. Bien que le traitement révèle une exécution égyptienne, l'origine ethnique de ces hommes est difficile à préciser: les Égyptiens étaient généralement représentés imberbes ou portaient exceptionnellement une fine moustache.

L'exécution d'une tête-portrait repose sur deux principes: le respect des conventions et la restitution de traits réalistes. Le type iconographique est ainsi personnalisé. Le jeune homme de la tête du British Museum inv. AE 55253 (cat. n°172) a une arcade sourcilière forte, un nez à l'arête ondulée, des lèvres pleines, ourlées, un visage fin, des pommettes saillantes, des joues creusées, une chevelure

frisée, crépue. D'après R.S. Bianchi, ce faciès nubien marqué ne doit pas être mis en relation avec un type ethnique. Il illustrerait l'évolution d'un type iconographique égyptien à la fin de l'époque ptolémaïque: celle-ci serait également sensible dans la stèle funéraire (cat. n°36, 66). En dépit de l'usage d'une pierre dure et d'une exécution propre au style égyptien, le type iconographique choisi ne permet pas de déterminer l'origine égyptienne ou gréco-macédonienne de l'homme représenté. Le parallèle iconographique entre les têtes de Baltimore inv. 22326 et de Washington inv. 37.13 (cat. n°167, 168) et la représentation de jeunes hommes grecs pose le problème de l'influence de l'iconographie grecque.

La physionomie de la tête d'Alexandrie inv. 3151 (cat. n°147) témoigne de la relation ambiguë entre le style et l'iconographie. L'exécution égyptienne est sensible dans la chevelure esquissée à la pointe, qui délimite un étroit front, dans les grandes oreilles, dans la bouche droite et dans les rides profondes. En revanche, le visage allongé, la mâchoire carrée, le nez fort et épais font sans doute référence au portrait grec. Le bandeau composé de deux boutons de lotus noués sur le haut du crâne ne permet pas de résoudre cette énigme. Cet élément peut prendre différentes formes: il entoure entièrement (cat. n°145) ou partiellement le crâne (cat. n°148), sa surface peut être recouverte de fleurs de lotus, parfois travaillées séparément dans des pièces métalliques (cat. n°168). Il peut également se limiter à un bouton de lotus posé au sommet du crâne (cat. 165). Le port d'une couronne marque la dévotion à un dieu, l'appartenance à un corps sacerdotal. Cet attribut est généralement associé à des têtes d'hommes jeunes ou d'âge mur, imberbes ou barbus, en aucun cas à l'image traditionnelle des prêtres égyptiens, au crâne rasé. En outre, la couronne de fleurs ou de boutons de lotus diffère de celles traditionnellement portées par les Grecs. Elle indique l'appartenance à un corps sacerdotal spécifique à l'Égypte, probablement celui de Sarapis. Ceci expliquerait le choix d'une plante qui a une grande valeur dans la symbolique religieuse égyptienne. Il est difficile de déterminer l'origine ethnique des hommes qui portaient cet attribut. Sarapis fut honoré à Alexandrie sous une forme grecque, dans la chôra sous le nom égyptien d'Oserapis. En dépit de traits hellénisés, ces têtes étaient probablement des portraits d'Égyptiens qui participèrent au culte de Sarapis.

À l'époque ptolémaïque, en dépit de la présence grecque et de l'hellénisation de l'élite indigène, il ne semble pas que l'ancien système de valeur soit fondamentalement remis en question. Pourtant, la ronde bosse a subi de nombreuses transformations iconographiques: elles n'interfèrent pas directement dans l'exécution et le style. La statue drapée et les têtes-portraits qui distinguent les différents âges de la vie sont de nouveaux types iconographiques élaborés dans une recherche réaliste. Le style ne subit pas de transformations fondamentales. Bien que la statue drapée soit un nouveau type iconographique, elle reste conçue selon des conventions de tradition égyptienne: la position dans l'attitude de la marche est liée à la tradition hiératique, le pilier dorsal reste un élément important dans la structure de la statue, le drapé repose sur un agencement régulier des plis. Le style égyptien se caractérise par le respect des conventions traditionnelles. Celles-ci conditionnent de la même manière les têtes-portraits sur pierre dure: les traits sont précis, les sculpteurs recherchent des compositions expressives et jouent sur le contraste entre la chevelure en désordre apparent et la surface du visage finement polie. Le réalisme n'est pas étranger au style égyptien: cette tendance qui reçut un accueil plus ou moins favorable aux époques antérieures, connaît un véritable succès à l'époque ptolémaïque. L'essor du

réalisme à l'époque ptolémaïque résulte sans doute d'un contexte socio-historique spécifique et de facteurs psychologiques difficiles à analyser. Il suscite également de nombreuses interrogations: les monuments conçus dans la tradition réaliste égyptienne s'écartent des types iconographiques traditionnels et ne permettent pas d'identifier les différents types ethniques. Il est de plus en plus difficile de distinguer un Gréco-macédonien d'un Égyptien ou de déterminer si l'individu représenté est un Égyptien hellénisé. Il est donc nécessaire de préciser dans quelle mesure les modèles grecs ont pu affecter l'iconographie de la ronde bosse de tradition égyptienne et de déterminer si les têtes-portraits sur pierre dure peuvent être considérées comme la manifestation de l'existence d'un style mixte gréco-égyptien ou comme l'orientation réaliste du portrait de tradition égyptienne.

LA RONDE BOSSE ET LA STÈLE FUNÉRAIRE DE TRADITION ÉGYPTIENNE

Iconographie traditionnelle et innovations à l'époque ptolémaïque.

Les types iconographiques traditionnels

La majorité des stèles funéraires et des rondes bosses privées de tradition égyptienne produites à l'époque ptolémaïque, principalement au III^e siècle et dans la première moitié du II^e siècle, se rattachent au répertoire iconographique traditionnel. Ce premier tableau présente les principaux types iconographiques employés dans la ronde bosse privée et dans la représentation des défunts dans la stèle funéraire.

La statue cube (cat. n°74-77) représente un homme accroupi, les bras croisés sur les genoux, tenant divers objets dans les mains. Le corps et parfois les pieds sont enveloppés dans une longue tunique qui dissimule en partie la silhouette. La tête est idéalisée, coiffée d'une longue perruque. La surface est généralement utilisée pour des inscriptions, des reliefs, des scènes gravées. ①

Le type de la statue cube n'apparaît qu'une fois dans le répertoire iconographique de la stèle funéraire (cat. n°32). ② Les défunts sont généralement représentés à genoux ou accroupis devant la barque solaire, dans une attitude de vénération (cat. n°4-8). ③ Les femmes et les hommes peuvent être ainsi représentés. Le type de la statue cube est exclusivement masculin.

Les statues en pagne:

- Les statues en pagne court (cat. n°89-97)④: l'homme est debout dans la position hiératique de la marche, les bras le long du corps, poings fermés. Le pagne court est lisse ou plissé, recopiant parfois la shendit royale.

- Les statues en pagne long⑤ portent un long vêtement noué sous la poitrine (cat. n°98-99). Les épaules sont nues ou couvertes par un autre vêtement. Le pagne long est souvent porté par des statues théophores (cat. n°81, 82, 85, 86, 88).

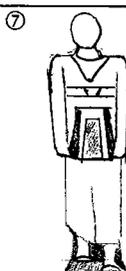
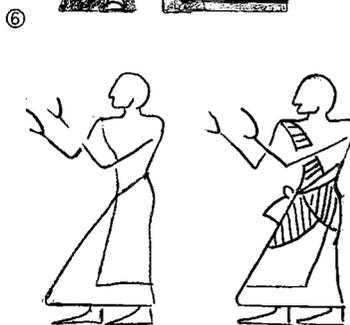
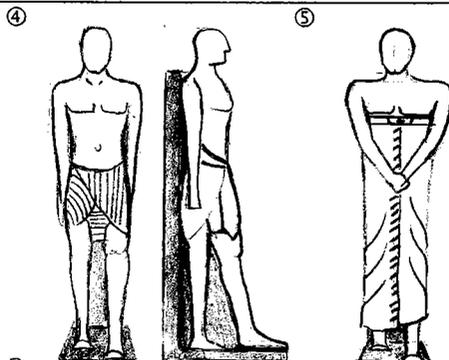
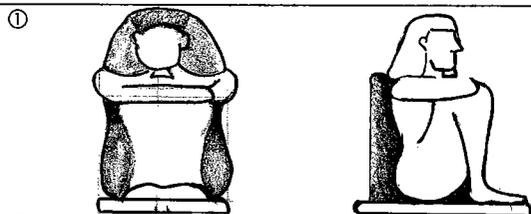
Dans la stèle funéraire, les défunts ne portent que des pagnes longs plissés, drapés, décorés de galons colorés, parfois retenus par une bretelle (cat. n°6, 8, 20). Les stèles funéraires montrent le goût des défunts pour la parure (colliers, bracelets, amulettes). ⑥

- L'anatomie: dans la ronde bosse, le corps est athlétique, idéalisé. La poitrine proéminente est un trait caractéristique de la ronde bosse masculine de l'époque ptolémaïque. Les statues sont soit associées à une tête idéalisée avec une perruque longue ou des cheveux rasés, soit à une tête réaliste.

Dans la stèle funéraire, les défunts sont représentés dans des formes idéalisées, fines et élancées, ou plus caricaturales (corps trapus, bras trop longs, têtes trop grosses).

Les statues théophores (cat. n°81-88)⑦ reprennent les types iconographiques traditionnels de la statue en pagne et de la statue cube. Elles peuvent être debout dans la position hiératique de la marche, accroupies ou agenouillées. Elles se distinguent des précédentes par l'effigie divine portée par le destinataire de la statue. Le type des statues magiques peut se rattacher à ce groupe: le propriétaire est debout, accroupi ou agenouillé et présente devant lui une stèle avec Horus combattant les crocodiles (cat. n°78-80).

Les stèles funéraires ne présentent aucun défunt portant une effigie divine. L'attachement aux dieux est illustré par l'attitude des défunts. Certaines stèles montrent l'implication de leurs destinataires dans le monde sacerdotal: ceux-ci sont présentés dans leur vêtement de cérémonie. ⑧ La tenue du prêtre *sem* se caractérise par une peau de panthère (cat. n°3), celle du grand prêtre de Memphis par une peau de panthère, une boucle de l'enfance et un collier (cat. n°62, 72).

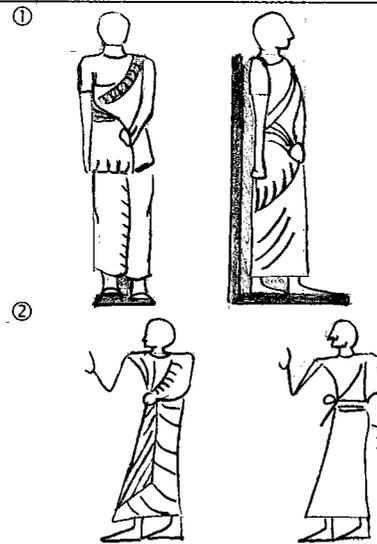


Les nouveaux types iconographiques.

De nouveaux types iconographiques se diffusent dans la ronde bosse privée à partir du II^e siècle. La statue drapée illustre l'orientation réaliste de la ronde bosse privée égyptienne.

La statue drapée (cat. n°100-127). Ce type iconographique reprend les composantes traditionnelles de la ronde bosse de style égyptien: le pilier dorsal, l'attitude hiératique de la marche, le traitement de la physionomie affleurant sous le vêtement. Les principales innovations affectent le vêtement et la position des bras. Le bras droit reste le long du corps, le gauche, replié sur le ventre, saisit un pan du drapé. Le vêtement se compose de plusieurs pièces de tissu: une tunique à manches courtes et au col arrondi, un long pagne avec un long pli central parfois frangé, un manteau drapé sur l'épaule gauche. Ce type est souvent associé à une tête réaliste. ①

Sur les stèles funéraires, aucune représentation de défunt ne restitue parfaitement le type de la statue drapée. En revanche, certains défunt portent des vêtements drapés couvrant l'ensemble du corps (cat. n°32, 36, 64, 67). D'autres conservent le type du pagne long et emmaillotent le haut du corps ainsi que les épaules dans un tissu plissé (cat. n°18, 20, 61, 62). ②



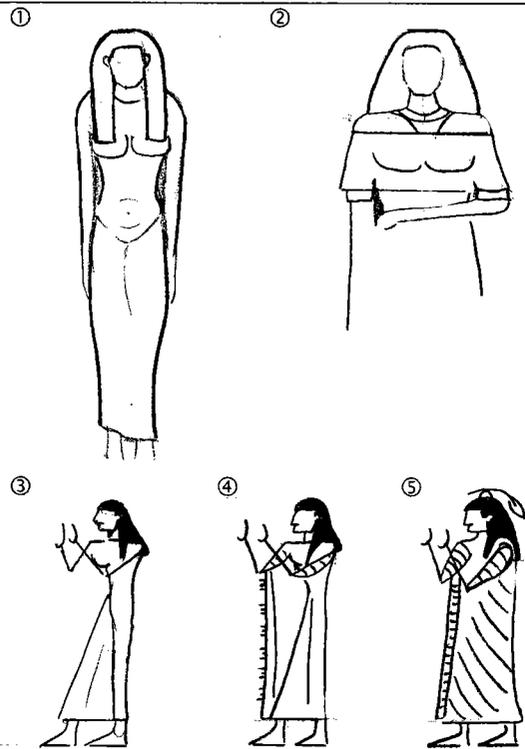
Les statues féminines.

Les représentations féminines dans la ronde bosse privée et la stèle funéraire égyptiennes illustrent principalement l'attachement à la tradition et aux formes idéalisées. Certaines recherches réalistes s'esquissent au cours de la période sans remettre en cause l'idéal féminin.

La ronde bosse féminine traditionnelle repose les mêmes principes esthétiques que la ronde bosse masculine. Les femmes sont présentées dans l'attitude hiératique de la marche, les bras le long du corps, un pilier dorsal atteignant la perruque. Le vêtement de base est la robe fourreau, qui moule le corps idéalisé et le dévoile par transparence. L'anatomie de l'époque ptolémaïque est plus sensuelle et plus charnue qu'aux époques antérieures, principalement au niveau des cuisses et de la taille. Les seins sont petits, hémisphériques. Le visage est fin et idéalisé, la tête est coiffée d'une perruque tripartite (cat. n°174-177). ①

À partir de la fin de l'époque ptolémaïque, se développe une forme plus réaliste du vêtement. L'usage exigeait sans doute que l'on superpose plusieurs vêtements (cat. n°178). L'anatomie reste idéalisée (cat. n°178,179).②

La stèle funéraire montre que le type traditionnel de la robe fourreau reste l'élément de base de la garde robe féminine (cat. n°44, 73)③ mais qu'elle est désormais associée à différents types de vêtements: elle peut être portée avec une pèlerine (cat. n°2, 41, 65, 66)④. Les larges robes portées par les défunt sur les stèles thébaines sont peut-être des vêtements de cérémonie (cat. n°7, 10, 11...)⑤. Parmi les robes indiquant une fonction sacerdotale, il convient de mentionner la robe isiaque. Ce vêtement, également porté par les reines, apparaît dans la ronde bosse (cat. n°179) et dans la stèle funéraire (cat. n°71).



Les types iconographiques appliqués au traitement des visages.

L'évolution des types iconographiques des statues privées se fait dans le respect des conventions égyptiennes. La conception des têtes repose sur les mêmes critères: les formes idéalisées et conventionnelles sont combinées à des éléments plus réalistes. Ce tableau présente les différentes orientations iconographiques observées dans la ronde bosse privée et dans les représentations des défunt sur les stèles funéraires. Nous distinguerons le type idéalisé, le type sacerdotal et le type réaliste.

Le type idéalisé est employé tout au long de la période ptolémaïque dans les représentations des défunts sur les stèles funéraires ①. Les défunts étant de petite taille, les peintres et sculpteurs se limitent en général à quelques traits caractéristiques: un œil en amande, légèrement prolongé chez les femmes, un nez de profil, une grande oreille, une bouche fine et droite. Le crâne des hommes est parfois très allongé, généralement rasé ou couvert par une sorte de bonnet (cat. n°8,18). Les femmes portent une lourde perruque tripartite, parfois légèrement ondulée et couronnée par un cône à onguent (cat. n°2). Peu de représentations dérogent à ce modèle (cat. n°5: un homme avec une perruque courte, cat. n°66: une femme aux cheveux courts).

Le type idéalisé est quasiment abandonné pour la ronde bosse masculine ②: les rares occurrences doivent être datées du début de l'époque ptolémaïque. Les têtes idéalisées se caractérisent par des oreilles hautes, grandes, un front étroit, des arcades sourcilières droites manquant de volume, des yeux en amande, un nez fin et droit, une bouche fine et souriante, des pommettes saillantes, un menton court, prolongé par une barbe postiche sur les statues cubes. Le visage est arrondi. Les têtes sont coiffées d'une perruque (cat. n°74-79) ou laissées nues, le crâne rasé est lisse, arrondi et proéminent (cat. n°81, 91).

La ronde bosse féminine repose sur les mêmes conventions iconographiques que les représentations féminines sur les stèles funéraires ③. Les traits sont fins et idéalisés, ils soulignent la jeunesse de la femme représentée. Les têtes féminines ne révèlent pas de véritable recherche réaliste. La statue du cat. n°176 ne présentent aucune trace de perruque: elle portait peut-être une coiffure courte comparable à celle de la défunte de la stèle du cat. n°66.

Le type sacerdotal évolue au cours de l'époque ptolémaïque.

④ Les formes sont idéalisées, pleines et arrondies. Le front est haut et proéminent. Les joues sont charnues, les pommettes saillantes. Les formes du visage restent conventionnelles (cat. n°128-132).

⑤ Les sculpteurs introduisent des formes plus réalistes, qui visent à restituer un des traits caractéristiques de la physionomie du destinataire de la statue (cat. n°139, 140: un nez crochu). Les têtes s'apparentent davantage à des portraits. Bien que ces hommes apparaissent vieillissants, ce type iconographique joue sur la finesse et la souplesse des traits et leur confère ainsi une certaine dignité. La structure osseuse est travaillée en relation avec la chair, animée par un système de rides. Les joues sont plus creusées. Des cernes apparaissent sous les yeux. (cat. n°135-140)

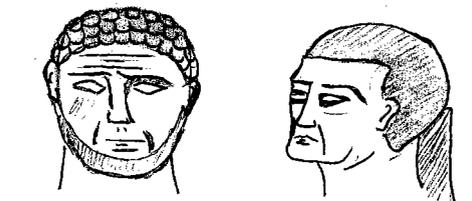
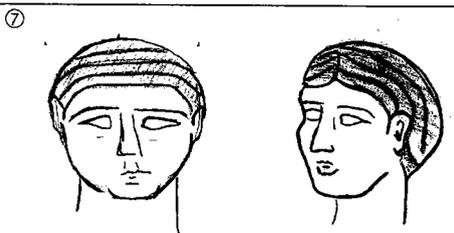
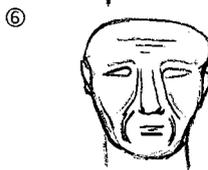
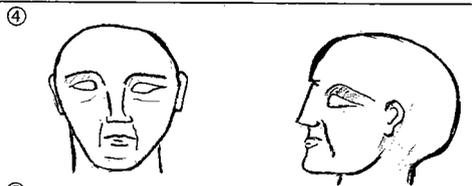
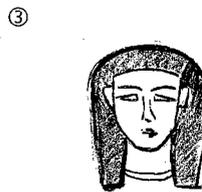
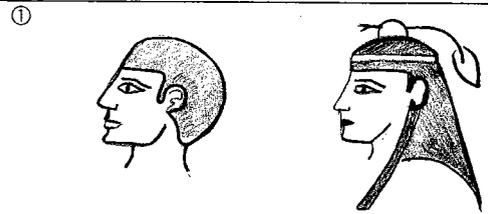
⑥ Les traits de la vieillesse sont accentués, les têtes sont enlaidies. Les rides sont creusées, les joues émaciées. Les têtes prennent une forme caricaturale (cat. n°141-144).

Le type réaliste. Les têtes-portraits de style égyptien peuvent être réparties en deux groupes: les hommes jeunes et les hommes d'âge mûr.

Les têtes d'hommes jeunes ⑦ restent influencées par le type idéalisé traditionnel: le visage est rond, lisse, poli, les chairs sont souples, parfois travaillées en relation avec la structure osseuse. La chevelure est dense et schématique. La nette séparation entre le cuir chevelu et le visage rappelle celle de la perruque posée sur le front étroit. (cat. n°167-169, 172).

Les têtes d'hommes d'âge mûr ⑧ bénéficient de la technique et de l'expérience réaliste du portrait sacerdotal. Le visage est plus allongé, le crâne est moins proéminent. Les espaces vides, joues et front, occupent une grande surface. La peau est travaillée en relation avec la structure osseuse. Les rides sont creusées, les joues sont parfois flasques, les yeux sont alourdis par des cernes. Le cuir chevelu est réaliste: front et tempes dégarnis (cat. n°150, 151, 157). Les boucles sont organisées en boucles concentriques (cat. n°155), ou suivent un schéma plus irrégulier. La barbe et la moustache sont généralement gravées sur des joues polies, plus rarement travaillées en relief. (cat. n°163-166).

La physionomie est plus réaliste: paupières en volume et non dessinées, globe oculaire plus arrondi, forme en amande de l'œil moins accentuée, cernes et orbites creusés. Le nez reste assez conventionnel, entouré de plusieurs rides d'expression. La bouche est fine, faiblement ondulée. Les lèvres sont serrées.



Chapitre 3.

LA STÈLE FUNÉRAIRE DE TRADITION ALEXANDRINE.

1. LA STÈLE FUNÉRAIRE ALEXANDRINE: PROVENANCE, STRUCTURE, TECHNIQUES.

1.1. Les nécropoles alexandrines.

Bien que des monuments funéraires avec une inscription grecque soient attestés dans l'ensemble de l'Égypte¹, peu de nécropoles ptolémaïques ont livré des stèles de tradition grecque avec une scène peinte ou un relief. Les nécropoles alexandrines constituent le principal lieu de découverte de ce type de monuments². Seules quelques stèles provenant de la chôra répondent aux critères du catalogue en donnant une représentation du défunt (cat. n°198, 219, 270). Il est donc difficile de comparer les productions alexandrines aux monuments érigés dans les nécropoles grecques du reste de l'Égypte.

Depuis l'Antiquité, de nombreux voyageurs furent fascinés par les nécropoles et s'employèrent à les décrire. Mais il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour qu'elles soulèvent un véritable intérêt archéologique. L'étude des nécropoles alexandrines doit beaucoup aux fouilles d'urgence menées par Giuseppe Botti, Evaristo Breccia et Achille Adriani pendant la première moitié du XX^e siècle ainsi qu'à celles confiées au Centre d'Études Alexandrines depuis 1992. Le renouvellement du parc immobilier alexandrin et la croissance exponentielle de la métropole ont accéléré les programmes de fouille d'urgence. Néanmoins, ils n'ont révélé qu'une infime partie de cet imposant complexe, qui n'a cessé de s'accroître et d'être remployé au cours des siècles. L'implantation de la ville moderne sur la cité et la nécropole antiques ne permet pas d'organiser un programme de fouilles à grande échelle. La documentation archéologique ne couvre que quelques secteurs de la nécropole, mais permet de comprendre sa dynamique, sa durée de vie et de déterminer quel type de population y était inhumé.

Les nécropoles orientales de Hadra, Chatby, Ibrahimieh, la tombe des soldats furent utilisées au cours de la période hellénistique, tandis que les nécropoles occidentales connurent un développement plus tardif³. Strabon qui visita l'Égypte en 25 après J-C., ne désigne sous le terme de *Necropolis*, que la nécropole occidentale, ce qui suggérerait que la nécropole orientale fut abandonnée à partir de la fin de l'époque ptolémaïque. Ces nécropoles nous livrent les principales sources de notre corpus. L'étude des nécropoles de Ras-el-Tin, d'Anfouchy, de Pharos et des environs d'Alexandrie porte essentiellement sur l'organisation architecturale des hypogées: ces monuments ne semblent avoir livrés aucune stèle funéraire à naïscos, peinte ou à relief, de style alexandrin.

La nécropole de Hadra⁴ présente différents types de sépultures: les tombes à fosse peuvent être surmontées d'un tertre ou d'un monument en pierre, les tombes plus importantes disposent d'un puits ou d'escaliers donnant accès à des chambres avec un ou plusieurs loculi, parfois précédées de vestibules. Les loculi y sont

¹ *Guide de l'épigraphiste*³, 2001, n°395 à 419.

² Un artisanat de la stèle sculptée est également attesté à Naucratis (cat. n°198, 270).

³ Venit (M.S.), *Monumental tombs of Ancient Alexandria*, New York, 2002, p. 22-36, 68-95, 98-118.

⁴ Adriani (A.), *Annuaire du Musée Gréco-romain*, 1940-50, Alexandrie 1952, p. 1-27.

généralement fermés par des dalles fausses-portes. Les sépultures plus petites sont conçues pour les urnes cinéraires. La nécropole fut aménagée en fonction des besoins sans plan d'organisation. Sa durée de vie semble s'être limitée au III^e siècle avant J.-C. Les urnes cinéraires qui y furent découvertes, eurent une courte période d'utilisation: les urnes portant une date de mort donnent un *terminus ante quem* au début du II^e siècle avant J.-C.⁵ Les stèles peintes et sculptées abordent différents thèmes iconographiques et commémorent des hommes et des femmes de rang social plus ou moins aisé, essentiellement des Grecs et des Macédoniens. Les autres groupes ethniques sont rarement représentés (cat. n°244).

La nécropole de Chatby⁶ présente différents types de structures funéraires: ce sont surtout les monuments individuels qui retiendront notre attention. Comme à Hadra, le cimetière en plein air présente des tertres en terre et des cippes en calcaire, ornés de moulures et d'une stèle peinte en forme de naos. Les tombes à fosse accompagnées d'un monument à degré atteignirent parfois trois mètres de haut. La stèle était sans doute l'élément le plus fragile de l'ensemble, et placée à une telle hauteur, elle était susceptible de subir de lourdes dégradations. Bien que quelques tombes postérieures à l'ère chrétienne y aient été découvertes, le mobilier de cette nécropole, proche de celui de Hadra, autorise une datation au III^e siècle avant J.-C. Comme précédemment, Chatby dispose de ressources iconographiques riches et variées, relatives à différentes catégories de la population alexandrine. De nombreuses stèles y ont été consacrées à des enfants (cat. n°273-277, 282, 284, 285).

D'autres quartiers alexandrins ont développé un mode d'inhumation collective. Les nécropoles de l'Ibrahimieh, à l'Est d'Alexandrie, et de Gabbari⁷, à l'Ouest, comptent plusieurs hypogées de plan extensif. L'aménagement de ces structures, dont l'extension reflète la croissance démographique alexandrine, implique des procédés de commémoration et d'installation différents de ceux des tombes individuelles et de plan simple. L'accès se faisait par un escalier creusé dans la roche, qui donnait sur une cour intérieure à ciel ouvert, pourvue d'un autel et d'un bassin d'eau pour assurer le culte funéraire. Cette cour ouvrait sur une ou plusieurs chambres réparties selon un plan à péristyle ou à *oikos*. Les parois étaient aménagées de un à cinq étages de loculi. Ces derniers étaient obturés par une dalle de fermeture scellée, en forme de stèle fausse porte ou de naïscos, portant le nom et l'ethnique du défunt. Des niches permettaient de déposer des lampes à huile pour l'éclairage ou servaient de présentoir à de petites stèles.

La tombe des soldats⁸ est un hypogée élevé en bord de mer, à l'Est d'Alexandrie. Cet hypogée se composait d'une chambre rectangulaire avec une voûte en berceau. Les loculi contenaient des hydries de Hadra avec les cendres des défunts. Les niches étaient bouchées par des dalles en forme de stèle. Cet hypogée fait partie des plus anciens monuments d'Alexandrie. Sans doute élevé pour des soldats et leur

⁵ La chronologie des Hydries de Hadra a été établie par Enklaar: leur apparition se situe vers 260 avant J.-C et leur production s'interrompt vers le II^e siècle. Enklaar (A.), «Preliminary report on the pottery found at Hadra Station in 1987», p. 15-24, in Empereur (J.-Y.) éd., *Commerce et artisanat dans l'Alexandrie hellénistique et romaine*, BCH suppl. 33, 1989.

⁶ Breccia (E.), *La necropoli di Sciatbi*, Le Caire, 1912, p. 1-2.

⁷ Empereur (J.-Y.), *Alexandrie, Redécouverte*, Paris, 1998, p. 175-211; Empereur (J.-Y.), Nenna (M.-D.) «La nécropole de Gabbari» p. 47-50, in Charron (A.), *La mort n'est pas une fin, Pratiques funéraires en Egypte d'Alexandre à Cléopâtre*, Arles, 2002; Empereur (J.-Y.), Nenna (M.-D.), *Necropolis 2*, Le Caire, 2003.

⁸ Brown (B.R.), *Ptolemaic Paintings and Mosaics*, Cambridge, 1957, p. 14-22.

famille, il révèle une grande variété iconographique, du soldat galate nu (cat. n° 255) à la scène de *dexiosis* (cat. n° 189).

Seules subsistent les structures enterrées. Les nécropoles voisines de Plinthine et d'El-Alamein⁹, qui n'ont pas eu à subir les effets pervers de l'urbanisation, fournissent quelques indications sur les monuments de surface: cours, murettes, salles avec banquettes, portiques à colonnes doriques contribuaient à transformer la cité des morts en lieu de passage et de festivité pour les vivants.

1.2. Matériaux et techniques.

La majorité des stèles funéraires a été façonnée en calcaire. L'emploi du marbre¹⁰ est rare et limité aux stèles dont la scène est en relief (cat. n° 219, 222, 238, 289). L'Égypte ne possède aucune carrière de marbre. Ce matériau indispensable à l'art monumental grec était donc importé d'Attique¹¹. En dépit d'une qualité inférieure au lychnites, le marbre pentélique, financièrement plus abordable, fut utilisé à Alexandrie. L'importation du marbre pentélique ne peut être dissociée des bonnes relations entretenues avec Athènes, ni de l'accueil de nombreux artisans athéniens après les lois somptuaires de Démétrios de Phalère. Ces artisans installèrent leurs ateliers à Alexandrie et diffusèrent leur savoir faire. Le marbre fut de préférence utilisé pour la ronde bosse: une stèle funéraire en marbre reste un luxe. La technique d'adjonction de stuc sur les portraits royaux ptolémaïques¹² montre que son usage était rationalisé, économisé.

La stèle d'Alexandrie inv. 3893 n'est pas incluse au corpus. Ce monument de marbre fut probablement élaboré à Athènes et importé à Alexandrie par les premières générations d'Alexandrins¹³. En effet, le style de ce monument ne présente pas les caractéristiques des autres stèles alexandrines. La scène en haut relief donne une vue en profondeur des corps présentés de trois-quarts. Les deux femmes occupent tout l'espace de la stèle et ne laissent que peu d'espaces vides. Sur les stèles de style alexandrin, les personnages sont plus petits, généralement sculptés en faible ou moyen relief, le cadre de la scène présente davantage d'espaces vides. La stèle d'Alexandrie inv. 3893 révèle la portée limitée des modèles attiques sur le style alexandrin.

L'emploi du calcaire fut généralisé dès le III^e siècle à l'ensemble des stèles peintes et sculptées de style alexandrin. L'extraction locale de ce matériau plus tendre que le marbre, a sans doute favorisé sa forte diffusion. Les carrières alexandrines donnèrent des calcaires de qualités différentes: l'un au grain fin, d'une grande résistance est adapté aux travaux précis et soignés (cat. n°237), l'autre, de qualité inférieure, se caractérise par un grain épais et une structure irrégulière et poreuse (cat. n°197). Le climat plus sec de l'Égypte fut sans doute apprécié car il permettait une meilleure conservation de la polychromie. Les stèles peintes illustrent l'influence des

⁹ Venit (M.S.), *Monumental tombs of Ancient Alexandria*, New York, 2002, p. 169-171.

¹⁰ Dans le monde grec, les stèles funéraires étaient généralement sculptées dans du marbre, provenant généralement de carrières locales. Cf. le corpus des stèles d'Asie Mineure: Pfühl (E.), Möbius (H.), *Die Ostgriechischen Grabstelen*, Mayence, 1977-1979.

¹¹ Deraeve (J.), Duvosquel (J.M.), *Marbres hellénistiques, de la carrière au chef d'œuvre*, 1987, notamment p. 20-33, 34-45, 76-89.

¹² Kyrieleis (H.), *Bildnisse der Ptolemäer*, Berlin, 1975 (Archäologische Forschung 2), p. 84 (tête d'Arsinoé II de Mariemont), p. 85-86 (tête d'Arsinoé II de Bonn inv. B 248), p. 119 (Tête de Cléopâtre d'Alexandrie inv. 3908), p. 46-47 (tête de Ptolémée Philopator du Louvre inv. Ma 3168).

¹³ Parlasca (K.), «Hellenistische Grabreliefs aus Ägypten», *MDIAK* 31.2, 1975, p. 303, pl. 93.

artisans du Nord de la Grèce, notamment macédoniens. En effet, les stèles peintes diffusent certains types iconographiques qui n'apparaissent pas sur les stèles à relief. Il s'agit principalement de thèmes militaires: le cavalier macédonien lancé au grand galop sur sa monture est un thème qui n'apparaît que sur les stèles peintes (cat. n°264-267). La stèle funéraire alexandrine concilie donc différentes traditions iconographiques. L'iconographie, le nom et l'ethnique des défunts montrent que la stèle peinte trouva probablement sa clientèle parmi les classes plus modestes de la population alexandrine, notamment les mercenaires et soldats originaires de la périphérie du monde grec. Néanmoins, les stèles peintes de qualité supérieure trouvaient aussi une clientèle parmi des populations plus aisées (cat. n° 183, 188, 210).

La nature des matériaux a donné lieu à la mise au point de techniques particulières. Le relief des stèles sculptées est de profondeur inférieure à celle des stèles attiques. Les stèles sculptées alexandrines du III^e siècle suivent un type iconographique attique, mais les méthodes de travail sont typiquement alexandrines: le relief est peu élevé, les petits personnages ne débordent pas du cadre de la stèle et sont insérés dans le cadre architectural du naos (cat. n° 236, 280, 284). Les acteurs et les serviteurs sont moins nombreux (cat. n° 202, 221, 288), les enfants sont généralement jeunes. On privilégie des formes simples, rarement des types statuaires (cat. n° 207, 236). Les formes sont sommairement travaillées car le calcaire de médiocre qualité, fragile et poreux, ne permettait pas un travail de précision. Il était donc nécessaire de recouvrir les formes d'une couche de stuc afin d'y modeler les détails. Une couche de peinture servait à dissimuler les raccords. La peinture n'a été conservée que dans les parties les moins exposées, la commissure des lèvres, les plis des vêtements, les boucles de cheveux (cat. n° 202, 235, 281). La stèle d'Alexandrie inv. 119 (cat. n° 243) constitue un cas atypique: rectangulaire, elle a été travaillée selon la technique de la sculpture en creux. Les formes intérieures sont travaillées en léger relief. Les stèles de Kom Abou Bellou¹⁴ datées de l'époque romaine, utilisent également cette technique. L'usage du relief en creux pour reproduire une iconographie de type grec semble indiquer une élaboration plus tardive, peut-être à partir de la fin de l'époque ptolémaïque. L'usage du relief en creux ne permet pas d'affirmer que cette stèle est l'œuvre d'un sculpteur égyptien. Le sculpteur maîtrisait parfaitement l'iconographie grecque et sut faire ressortir la douleur de la femme en train de défaillir: cette stèle ne fut sans doute pas l'œuvre d'un sculpteur égyptien. La rigueur des conventions égyptiennes aurait sans doute privé la scène de son dynamisme et de son expressivité.

La surface des stèles peintes est enduite de stuc. Un dessin préparatoire de couleur noire permet de situer les différents personnages de la scène, de créer les principales zones d'ombre qui apparaîtront par transparence au travers de la peinture (cat. n° 225, 252). Suivent trois couches de peinture: une légère pour colorer le fond, une plus épaisse pour marquer les jeux de polychromie et des touches plus sombres pour renforcer le contraste entre ombres et lumières¹⁵ (cat. n°184). Les stèles peintes ont généralement conservé les couches inférieures et le dessin préparatoire, moins exposés. La multiplication des couches de peinture était le meilleur moyen pour que la stèle puisse résister à une exposition prolongée à l'humidité des hypogées, au soleil, au vent marin.

¹⁴ Aly (Z.), «Some funerary stelae from Kom Abou Bellou», *BSA* 36, p. 55-88, «More funerary stelae from Kom Abou Bellou», *BSA* 40, 1953, p. 101-150.

¹⁵ Rouveret (A.), *Histoire et imaginaire de la peinture ancienne*, 1989 (BEFAR 274), p. 249-250.

La polychromie est indissociable de la sculpture grecque. À Alexandrie, elle permet d'atténuer les défauts de la pierre. Certaines stèles créent un fond en trompe l'œil (cat. n° 185, 227), un espace entre le jardin et une pièce intérieure. La palette du peintre alexandrin est variée. Les couleurs sont vives: les cheveux sont peints en rouge, brun ou noir, les lèvres, paupières et prunelles des yeux en rouge, les vêtements sont multicolores, parfois ornés de bandes colorées (cat. n° 245, 272). Les couleurs sont parfois imposées par le type iconographique: les chlamydes sont bleues ou rouges (cat. n° 234, 259), la peau des hommes, brun-rouge, est généralement plus foncée que celle des femmes, blanche ou jaune (cat. n° 189, 288). Cette différence entre les teintes de peau révèle le respect des conventions de la polychromie grecque et ne peut être attribuée au mode de vie des hommes et des femmes. Les couleurs vives ne répondent pas nécessairement à une recherche réaliste: elles contribuaient à ce que des stèles exposées à une certaine hauteur soient visibles et attirent l'attention du passant (cat. n° 227, 257, 286). Elles révèlent les goûts de l'époque hellénistique.

1.3. Dimensions et structure de la stèle.

Les dimensions sont difficiles à établir car beaucoup de stèles sont incomplètes. Il n'y a pas de gabarit fixe: les hauteurs et largeurs varient énormément. Il convient toutefois de noter que les monuments de petite taille - entre quarante et cinquante centimètres de haut - et de moyenne taille - de cinquante à soixante-dix centimètres de haut - sont les plus nombreux. Les variations de dimensions entre les stèles peintes et sculptées sont infimes. Les principales variations sont liées au lieu d'exposition: les stèles insérées dans des niches étaient plus petites que celles installées sur des structures extérieures: la stèle d'Alexandrie 87 (cat. n° 236) a conservé son tenon et la stèle du Caire 9257 (cat. n° 237) est encore présentée sur la base d'origine. Les stèles servant de dalle de fermeture de loculus avaient une forme plus compacte et des dimensions calquées sur celles du loculus (cat. n° 188, 193, 254, 272, 280). Elles varient entre cinquante centimètres et un mètre de haut, fronton et tenon inclus. Elles excédaient rarement un mètre. Les dimensions du cadre sont régulières, entre trente et quarante centimètres de haut. Dans le cas de stèles élevées comme monuments indépendants, où les dimensions n'étaient pas imposées par la structure du loculus, la hauteur, la largeur et la profondeur peuvent être considérées comme un indice social. Les stèles alexandrines étaient en moyenne de taille inférieure aux stèles d'Asie Mineure. Les contraintes techniques liées à la qualité du matériau, le mode d'inhumation en loculi ont été un obstacle à la production de stèles funéraires de grande taille. Néanmoins, le goût des Alexandrins pour le luxe et le colossal apparaît dans la décoration des tombes à fosse de Chatby et Hadra, dans l'organisation et l'aménagement des hypogées familiaux.

La structure des stèles à naiscos alexandrines est simple¹⁶. Elle se compose de trois éléments: un fronton triangulaire, un espace central, où est représentée une scène peinte ou à relief, une base. Les variations interviennent essentiellement dans la forme, les dimensions et la décoration de ces trois éléments. Le fronton est décoré de trois acrotères, deux latéraux et un central, sa bordure est parfois finement travaillée. Des oves et fers de lance ou des guirlandes et des bucranes (cat. n°210) sont peints en rouge et bleu sur la corniche. Une architrave sert de transition entre le fronton et l'espace réservé à la scène peinte ou à relief. Le fronton et les acrotères étaient

¹⁶Cette étude n'intègre pas les stèles fausses-portes comportant un décor en trompe-l'œil. Les deux exemplaires du Louvre présentés en addenda (cat. n°307-308) montrent que les stèles funéraires alexandrines étaient des productions sériées, qui suivaient des modèles iconographiques prédéfinis.

généralement peints en rouge et bleu. L'architrave porte une inscription peinte ou gravée. Dans certains cas, la surface reste lisse. La stèle a l'aspect d'une dalle: seuls un fronton ou une corniche sont sculptés en relief (cat. n° 211, 229, 231, 266, 267). La base est de hauteur variable, parfois taillée en forme de tenon (cat. n° 189). Le socle est rarement conservé (cat. n° 237). Les stèles sont conçues comme une structure architecturale. À partir de la deuxième moitié du III^e siècle, se développe le type de stèle à naïscos (cat. n° 202). Le cadre se creuse et l'architecture est plus marquée: les piliers latéraux sont couronnés d'un chapiteau. Certaines s'apparentent à de véritables façades de temple avec fronton, acrotères, architrave, corniche, chapiteaux corinthiens et colonnes cannelées (cat. n°284).

Deux types de structure se distinguent. Lorsque la stèle est très allongée, environ un cinquième de la hauteur est consacré au fronton, deux à trois cinquième à la partie illustrée, le reste à la base et à l'éventuel tenon (cat. n° 191, 214, 231). D'autres stèles réservent un plus large espace au registre illustré: la base et le fronton sont plus étroits (cat. n° 182, 185). Le lieu d'exposition de la stèle peut entraîner quelques modifications de sa structure. Une dalle de fermeture de *loculus* conserve une forme rectangulaire: le fronton et les acrotères sont sculptés en relief sur la dalle de fond (cat. n° 189, 193, 233).

Les monuments de qualité moyenne, comportant une scène peinte ou une scène en bas relief, sont quasiment de même épaisseur. Il semblerait que le même modèle pouvait servir aux stèles destinées à être peintes comme à celles destinées à être sculptées: la distinction n'interviendrait que lors du creusement du cadre. Celui-ci serait simplement évidé et lissé par des scènes peintes, travaillé en faible relief pour les scènes à relief. Cette hypothèse ne peut être approfondie car nous ne disposons pas d'inachevés susceptibles d'illustrer les étapes de l'élaboration d'une stèle funéraire.

La structure de la stèle à naïscos alexandrine ne subit que peu de variations au cours de la période: les peintres et sculpteurs se limitent à un registre illustré, aucun élément décoratif n'est ajouté au cadre de la stèle, ni palmes, ni rosaces, ni couronnes végétales¹⁷. Le style des monuments funéraires alexandrins se caractérise donc par une étonnante sobriété, qui s'oppose aux formes recherchées des stèles à relief d'Asie Mineure. La scène peinte ou sculptée présente essentiellement des acteurs humains: l'univers symbolique et funéraire créé sur les stèles funéraires d'Asie Mineure¹⁸ est absent des stèles alexandrines.

1.4. Les inscriptions

Toutes les stèles portaient le nom de celui ou de celle qu'elles commémoraient. La longueur et le contenu de l'inscription déterminaient l'emplacement du texte. Lorsqu'elle se limite au nom du mort, à son patronyme, à son ethnique et à l'expression du salut, elle est généralement inscrite sur l'architrave. Les lettres sont peintes en rouge ou en noir. Les caractères gravés étaient souvent peints: la gravure et la peinture, deux techniques complémentaires, garantissaient la lisibilité et la conservation de l'inscription. Bien que la stèle du Louvre Ma 3635 (cat.

¹⁷La stèle d'Alexandrie inv. 81 (cat. n°202) constitue un cas exceptionnel: un cercle ou bouclier est sculpté dans le fronton, et deux formes animales (?) sont en faible relief sur la base.

¹⁸Les stèles d'Asie Mineure comblent l'espace autour des acteurs par de nombreux objets: piliers hermaïques, couronnes mortuaires, bucranes, guirlandes, serpents, rosaces, palmes, lauriers, boucliers, accessoires du monde féminins (coffrets, éventails, vases, cornes d'abondance posés sur des étagères)...

n°244) présente une scène peinte, l'inscription a été gravée. L'hypothèse du remploi ne peut être envisagée car l'ethnique de l'inscription correspond au type galate représenté dans la scène peinte. Ce procédé permit de conserver intégralement le nom du défunt.

Lorsque le texte prend la forme d'un épigramme funéraire ou fait référence à plusieurs défunts (cat. n°219), celui-ci est généralement gravé sur la base de la stèle (cat. n°198). Les inscriptions peuvent également apparaître dans le cadre creusé ou sur le socle où la stèle a été insérée (cat. n°237). Les stèles présentées ne comportent aucune épitaphe peinte. Les épitaphes évoquent un épisode de la vie du défunt ou utilisent des formules stéréotypées, notamment pour les enfants (cat. n°284). Le défunt de la stèle de la collection Huy-Haubert (cat. n°270), mort à l'âge de vingt-sept ans, déplore le fait qu'il n'ait pu vivre suffisamment longtemps pour prendre soin de ses parents. L'importance de la famille apparaît également dans l'inscription d'une stèle du Musée d'Alexandrie inventoriée 20874: elle est dédiée à Diazelmis un mercenaire stationné à Terenouthis. Le défunt souhaite que ses enfants et petits-enfants prennent soin de lui. De nombreuses inscriptions funéraires, qui révélaient les craintes et les aspirations des défunts, furent probablement perdues.

Les aspects techniques des stèles funéraires alexandrines révèlent différentes traditions et les contraintes techniques qui ont présidé l'élaboration du style alexandrin. Les différentes influences témoignent du cosmopolitisme alexandrin et de l'évolution vers un style homogène.

2. LE RÉPERTOIRE ICONOGRAPHIQUE DE LA STÈLE ALEXANDRINE.

Le répertoire iconographique des stèles funéraires alexandrines est différent de celui des stèles égyptiennes: c'est le reflet d'une approche différente de la mort. L'univers religieux n'y occupe qu'une faible place (cat. n°269-271). En revanche, les idées de séparation et de solitude sont souvent abordées: les scènes de *dexiosis* saisissent l'instant de l'adieu (cat. n°181-209), les défunts sont souvent représentés seuls, parfois accompagnés de serviteurs, au repos ou en pleine action (cat. n°203-239, 244-268). Les stèles alexandrines restituent leur propre image de la société en soulignant les relations privilégiées, fraternelles, amicales ou familiales.

Chaque stèle peut être définie par un type iconographique. En dépit de quelques exceptions, qui montrent qu'elles ne s'adressent pas à une population socialement et économiquement homogène, les stèles peintes et sculptées partagent un répertoire relativement proche: peinture et sculpture étaient deux artisanats complémentaires. Le type du soldat apparaît essentiellement sur les stèles peintes, tandis que les stèles sculptées sont les seules à développer une thématique religieuse et funéraire. La comparaison avec les stèles d'Athènes et d'Asie Mineure permet de déterminer quels sont les caractères propres à l'iconographie et au style alexandrins et quelles traditions jouèrent un rôle déterminant dans leur élaboration.

2.1. La scène de *dexiosis* (cat. n°181-209).

La *dexiosis* est l'un des types iconographiques le plus souvent choisi pour commémorer les hommes et les femmes. Ce type de tradition grecque est simple et souple: il ne nécessite aucun cadre particulier et deux personnages, masculins ou féminins, adultes ou enfants, suffisent à animer la scène. Il est souvent utilisé pour réunir un homme et une femme (cat. n°182-189), à qui les sculpteurs prêtent généralement un répertoire iconographique sensiblement différent. Parents, amis, enfants, personnes assises ou debout sont réunies par un geste stéréotypé: le

serrement de la main droite. Ce mouvement conventionnel, souvent digne et rigide, permet de structurer la scène: les bras sont parfois allongés pour que la poignée de main apparaissent au centre du cadre (cat. n°188, 206). Des jeux de polychromie permettent de souligner ce mouvement (cat. n°189).

Des acteurs secondaires¹⁹, principalement des serviteurs (cat. n°181) et des enfants (cat. n°197, 199), participent également à la scène. La *dexiosis* de la stèle d'Alexandrie inv. 21494 (cat. n°288) est insérée dans une scène de banquet. L'identité des acteurs est souvent imprécise. En l'absence d'inscription et en présence de deux personnages du même sexe, il est impossible de déterminer l'identité du défunt. Cependant, il semblerait que les défunts soient généralement assis: Helixo, la défunte de la stèle d'Alexandrie inv. 19439 (cat. n°188), assise et apprêtée par sa servante, serre la main d'un homme debout, dont l'identité est inconnue. Les inscriptions ne nomment que les destinataires de la stèle: on ignore donc si les autres acteurs sont décédés.

Les fonds peints, souvent uniformes ou sommaires, sont généralement effacés. On ignore donc quel était le cadre de la scène. Les mieux conservés restituent l'univers familial de la maison, aux vives peintures murales (cat. n°189). La stèle d'Alexandrie inv. 19439 (cat. n°188) recrée en trompe-l'œil une vue de l'intérieur vers l'extérieur, avec des colonnes, un entrecolonnement, un sol et un plafond. L'espace intérieur est généralement conventionnel et indéfini. Le moment évoqué, comme le cadre de ces scènes, est souvent imprécis. Ces scènes sont des créations iconographiques qui permettent aux morts de faire leurs adieux aux vivants.

La *dexiosis* est le principal type iconographique des stèles funéraires alexandrines. Celles-ci n'introduisent pas d'innovation significative par rapport aux autres productions du monde grec. L'usage d'éléments d'iconographie macédonienne, notamment le type de l'homme vêtu de la chlamyde (cat. n°181, 197), constitue leur principale évolution.

2.2. Les scènes réunissant parents et enfants (cat. n° 210-222).

Les scènes réunissant parents et enfants apparaissent parfois dans le contexte de la *dexiosis*: les parents se serrent la main, tandis que l'enfant a le rôle d'un lointain spectateur (cat. n°197, 199). Sur la stèle du Brooklyn Museum inv. 16106 (cat. n°219) la mère, Myro, et sa fille, Artémidora, sont mortes toutes les deux. Lorsque seul le père ou la mère est présent, la scène se focalise sur la relation parent-enfant (cat. n°210, 211, 222). Les gestes sont plus tendres, moins solennels: certains se tiennent la main, d'autres jouent. À la différence des stèles d'Athènes et d'Asie Mineure, les enfants sont toujours jeunes: il n'y a ni adultes, ni adolescents. La cellule familiale est réduite aux acteurs nécessaires pour exprimer l'attention, l'intérêt voués aux enfants. Des mères assises prennent leurs nouveaux nés sur leurs genoux (cat. n°215). D'autres s'occupent des plus âgés, veillent à leur éducation (cat. n°216, 217). Ces stèles rappellent que le soin des jeunes enfants, jusqu'à l'âge de sept ans restait confié aux femmes. Le gynécée est un lieu de vie, rythmé par les jeux de l'enfance. Un nourrisson peut également apparaître aux pieds de son père (cat. n°211, 222): bien que celui-ci s'intéresse en premier lieu à son aîné, ces scènes sont étonnantes car les enfants en bas âge vivent d'ordinaire avec les femmes, dans le gynécée (cat. n°214-218). La stèle du Metropolitan Museum 04.17.4 (cat. n°212)

¹⁹ les stèles d'Asie Mineure introduisent plus fréquemment ces acteurs secondaires: trois à quatre adultes sont parfois alignés côte à côte.

montre un père saisissant les mains de ses deux filles: ce monument, élevé pour un Galate, constitue un cas unique et ne permet pas d'affirmer que la femme connue une émancipation dans l'ensemble des familles grecques d'Égypte. Néanmoins, ces stèles permettent de saisir une évolution des rapports au sein de la cellule familiale: la barrière du gynécée est moins étanche en Égypte que dans le reste du monde grec. Le contact avec la société égyptienne a sans doute favorisé une revalorisation du statut de la femme grecque.

2.3. Personnes seules et serviteurs (cat. n°223- 239).

Le défunt est parfois seul, isolé de ses proches et de ses amis. Il est assis ou debout, inactif, le regard absent, dans une attitude contemplative (cat. n°236). Un divertissement brise parfois cette oisiveté: une défunte brûle de l'encens (cat. n°223), une autre se regarde dans un miroir, tandis qu'une petite servante, un peu à l'écart, attend ses ordres (cat. n°227). Un homme joue de la cithare (cat. n°238), tandis que la jeune Niko, plongée dans une attitude pensive, se fait apporter son instrument de musique par une servante (cat. n°237). La pratique oisive et privée de la musique révèle un niveau social élevé, des goûts raffinés. À l'époque hellénistique, la musique est un art pour les professionnels, un loisir pour les Hellènes issus d'un milieu intellectuel aisé. La couronne de Théophilos (cat. n°238) montre que ses talents de musicien avaient été reconnus aux jeux. Ainsi représentés, les défunts rappelaient leurs qualités et se plaçaient sous la protection des Muses dont la renommée était étroitement liée à l'abondante activité intellectuelle de la métropole lagide.

Les serviteurs, qui accompagnent les défunts, sont de petite taille. Leur activité domestique ne permet pas de les confondre avec des enfants: la servante de la stèle Alexandrie inv. 84 (cat. n°236) apporte un coffret à sa maîtresse, restituant ainsi un type attique, la servante de la stèle Alexandrie inv. 87 (cat. n°236) évente une jeune femme, le serviteur de la stèle du Metropolitan Museum inv. 04.17.6 (cat. n°234) apporte un verre à boire à son maître. Comme l'exigent les conventions de l'art grec, les serviteurs de statut inférieur sont de plus petite taille que leurs maîtres. Ces acteurs secondaires sont utilisés pour souligner le rang social du défunt, pour veiller au bien-être de leurs maîtres, dans le monde des vivants comme dans celui des morts. Les serviteurs font également parti du monde domestique grec. Leurs représentations sur les stèles alexandrines suivent des conventions communes à l'ensemble du monde grec: ils sont de petite taille et en retrait par rapport au maître. Mais à la différence des stèles d'Asie Mineure, les serviteurs ne sont que rarement contemplatifs et représentés dans une attitude qui reproduit un type statuaire (cat. n°207, 226, 227). Les serviteurs alexandrins sont moins nombreux mais utiles, associés à des fonctions spécifiques, écuyers, valets d'armes, servantes ou échansons.

Les accessoires et les objets symboliques des stèles alexandrines sont peu nombreux par rapport à ceux des stèles d'Asie Mineure: la valeur symbolique des différents objets qui apparaissent sur le relief de la stèle de Ménophila de Sardes²⁰, couronne, corne d'abondance, papyrus, fleur de lys, est révélée par l'épigramme. Ils reflétaient les qualités morales de la défunte. Sur les stèles alexandrines, la représentation d'accessoires, instruments de musique (cat. n°237), coffret à bijoux (cat. n°235), brûle-encens (cat. n°223) participe à la mise en scène du registre illustré et évoque essentiellement l'univers quotidien du destinataire du monument.

²⁰Pfuhl (E.), Möbius (H.), *Die Östgriechischen Grabreliefs*, Mayence, 1977-1979, T1, p. 54 n°418.

2.4. Les scènes féminines (cat. n°240-243).

Certains types iconographiques sont réservés à la commémoration des femmes. Ils se focalisent sur l'une des premières causes de la mortalité féminine: la mort en couches. Plusieurs stèles montrent des femmes souffrantes (cat. n°243), mourantes, à demi-allongées sur leur *klinè*, assistées par deux jeunes femmes ou servantes (cat. n°240, 241). La douleur est exprimée avec intensité par les gestes tendus vers la mourante, par l'état d'abandon de cette dernière, la robe dégrafée, la tête rejetée en arrière. La vie et la mort cohabitent dans le gynécée.

Les représentations typiquement féminines se limitent donc au domaine privé. On peut déplorer qu'aucune iconographie spécifique, comparable à celle des prêtresses de Déméter de Smyrne²¹, n'ait été prêtée aux prêtresses alexandrines.

2.5. Les scènes masculines (cat. n°244-271).

Les hommes disposent également d'une iconographie qui leur est propre. Alors que le monde féminin se limite au gynécée, leurs domaines d'activités s'étendent au domaine public, militaire et religieux. Les stèles funéraires alexandrines montrent que la principale cause de mortalité masculine est l'activité militaire. Les Grecs, les Macédoniens et les groupes ethniques originaires de la périphérie du monde grec qui intégrèrent les classes moyennes d'Égypte étaient généralement des mercenaires au service des Ptolémées²². Certains reçurent une terre, une clérouchie, et installèrent leur famille sur le sol égyptien. L'iconographie funéraire distingue différents groupes ethniques.

Le soldat galate (cat. n°244-251) est nu, à demi drapé dans une longue chlamyde bleue, coiffé d'un casque (cat. n°244). Il est appuyé sur un long bouclier ovale et tient une lance contre lui (cat. n°245-249). Le guerrier Galate Ketositos (cat. n°252) tend le bras vers un petit garçon, sans doute un serviteur, qui lui présente un objet difficile à définir, un casque ou une coupe. La nudité partiellement voilée du soldat galate lui confère un aspect primitif, qui le distingue de l'Hellène civilisé: l'iconographie a conservé cette pratique guerrière, mentionnée par les Anciens, mais que l'hellénisation progressive a contribué à faire disparaître. Ainsi, le Galate de la stèle du Metropolitan Museum inv. 04.17.6 (cat. n°254) apparaît dans un contexte hellénisé: il est entièrement drapé dans un manteau et un échanson lui tend une coupe. La forte représentation de l'iconographie galate est liée à la découverte de la tombe des mercenaires dans la nécropole de l'Ibrahimieh: elle ne reflète pas leur proportion réelle dans la société de l'Égypte lagide.

Le cavalier macédonien se lance au galop sur un cheval fougueux. Il est vêtu d'une tunique, d'une cuirasse à lambrequins et sa courte chlamyde flotte dans son dos. Il est coiffé d'une *causia* ou d'un casque (cat. n°265-267). Une épée est fixée à la taille (cat. n°266). Ces cavaliers étaient souvent accompagnés d'écuyers qui couraient derrière le cheval et tendaient la main pour saisir la queue. La stèle du Metropolitan Museum inv. 04.17.3 (cat. n°268) montre un cavalier au sol, en train de dompter sa fougueuse monture. Le défunt n'est pas macédonien mais thessalien: le type iconographique macédonien fut probablement adapté à l'origine ethnique du défunt. Les scènes, influencées par la peinture funéraire macédonienne, montrent un réel dynamisme²³.

²¹Pfuhl (E.), Möbius (H.), *ibidem*, p. 65.

²²Launey (M.), *Recherches sur les armées hellénistiques* 2, 1987 (BEFAR 169), notamment p. 65-66, 78, 81-83.

²³Les scènes de cavaliers sculptées sur les stèles d'Asie Mineure manquent de dynamisme: les peintres

Le type du soldat grec s'applique à une population grecque ou hellénisée de différentes origines ethniques: Thessalie (cat. n°251), Bithynie (cat. n°263), Théra (cat. n°233), Thrace (cat. n°255), Épire (cat. n°260). Comme le cavalier macédonien, il porte une tunique surmontée d'une cuirasse à lambrequins et d'une courte chlamyde. Il est armé d'une lance, qu'il brandit sur la stèle d'Alexandrie inv. 22109 (cat. n°260) et d'un court bouclier rond, parfois confié à un serviteur (cat. n°251). Les hommes en chlamyde apparaissent plus rarement sur les stèles funéraires d'Asie Mineure, ce qui indiquerait que la présence macédonienne y était plus faible qu'en Égypte. En revanche, la population grecque constituait sans doute un groupe ethnique plus important, lié à la fondation de cités antérieure à la conquête macédonienne. Ce type du soldat intervient également dans les scènes de *dexiosis* (cat. n°181), et familiales (cat. n°197).

Enfin, la stèle d'Alexandrie 24147 (cat. n°262) est un des rares monuments alexandrins représentant un archer, le carquois sur l'épaule, en train de serrer la main d'un enfant. Bien qu'isolé, ce témoignage permet de compléter l'image des différents corps des armées lagides. Marcel Launey²⁴ a analysé le recrutement des soldats des armées hellénistiques à partir des listes d'unités militaires, des ethniques des stèles funéraires et des graffites relevés dans les lieux de garnison. Les Lagides tirèrent profit des qualités guerrières des peuples du Nord de la Grèce et de Grèce continentale. Les fantassins étaient généralement recrutés parmi les mercenaires grecs et galates familiarisés avec le rude combat au corps à corps, la cavalerie comptait dans ses rangs des Thessaliens et des Macédoniens, dont le savoir-faire n'était plus remis en question depuis les conquêtes d'Alexandre le Grand. Les charges des troupes et de la cavalerie étaient couvertes par un corps d'archers.

Peu de stèles alexandrines font référence au domaine religieux et funéraire²⁵: les Alexandrins préféraient sans doute offrir une vision du monde proche de celui des vivants, libérée de la crainte de la mort et des dieux. La stèle de la collection von Bissing (cat. n°271) présente un homme assez âgé, sans doute le défunt, versant une libation sur un autel circulaire. La composition est plus sobre que sur les stèles d'Asie Mineure, où l'acte se fait souvent en présence de plusieurs personnages, hommes ou femmes, libres ou serviteurs. Le contexte est difficile à préciser: la représentation d'un serpent auprès de l'autel ou de la tombe sur les stèles d'Asie Mineure fait explicitement référence au domaine funéraire²⁶. Ici, il est impossible de déterminer s'il s'agit d'un acte cultuel privé ou officiel pour la cité et les dieux. En l'absence d'éléments indiquant clairement un contexte funéraire ou religieux, aucune interprétation ne peut être proposée.

Les vives craintes des défunts face à la mort apparaissent dans les stèles où l'Hermès au caducée vient chercher le défunt (cat. n°269-270). Le dieu joue un rôle de guide vers l'Hadès, avant la traversée de l'Achéron avec Charon. Alors que sur les stèles funéraires d'Asie Mineure, l'univers chthonien est évoqué par différents symboles, Hermès constitue, sur les stèles alexandrines, la seule référence explicite

alexandrins ont sans doute revu le type grec traditionnel en lui donnant toute la souplesse de leur art.

²⁴Launey (M.), *ibidem*, mercenaires galates: p.497-499 et 511-516, Thraces: p. 366-398, Macédoniens: p. 231-234 et 352- 360.

²⁵Cette tendance s'inverse à l'époque romaine: des Grecs sont représentés sur des stèles de tradition égyptienne, Abdalla (A.), *Graeco-roman funerary stelae from Upper Egypt*, Liverpool University Press, 1992.

²⁶Pfühl (E.), Möbius (H.), *ibidem*, p. 54.

au monde funéraire. Le défunt de la stèle de la collection Bissing (cat. n°269), est accompagné d'un petit serviteur qui saisit deux lances. Sa présence place la scène à mi-chemin entre le monde des vivants et le départ pour l'univers des morts. L'univers créé par les stèles funéraires est une construction iconographique qui s'inspire de la vie quotidienne et qui l'insère dans un contexte funéraire.

2.6. Les enfants (cat. n°272-285).

Un grand nombre de stèles fut élevé pour des enfants: elles révèlent la forte mortalité infantile et l'attachement que les parents vouaient à leur descendance, qu'elle soit féminine ou masculine. Les stèles ne mettent jamais en scène des adultes: les thèmes de la relation parent-enfant et de l'amour filial ne sont pas abordés. Une thématique et une iconographie spécifiques ont été élaborées²⁷. Que les stèles soient destinées à des filles ou à des garçons, le schéma reste immuable: l'enfant debout ou assis (cat. n°285), appâte un animal, généralement un chien, plus rarement une oie (cat. n°277), en lui tendant une friandise. Il peut tenir un oiseau contre sa taille. Ces animaux, chiens et oiseaux, sont liés à l'univers domestique et familial: ce sont les compagnons des jeux de l'enfance. La stèle d'Alexandrie inv. 19044 (cat. n°284) reproduit le «type d'Alxénor» nu, un type également diffusé par les stèles d'Asie Mineure.

Sur les stèles alexandrines, le type de l'enfant et de l'animal prend des formes plus statiques. L'animal ne bondit plus nécessairement sur ses pattes arrières, les enfants sont représentés dans une attitude moins dynamique, les tissus sont plus rigides. La stèle d'Alexandrie inv. 10231 (cat. n°273) offre sa propre interprétation du type: une fillette agenouillée lève les bras vers son grand frère pour attraper l'objet qu'il lui tend. La fillette se substitue alors à l'animal. Sur la stèle d'Alexandrie inv. 19109 (cat. n°274), la peinture sur la partie inférieure de la stèle est effacée de sorte que l'acteur principal, un jeune garçon, semble représenté jusqu'à mi-cuisse, un volatile sous chaque bras. Il ne s'agit en aucun cas d'une représentation tronquée du défunt.

2.7. Le banquet funéraire²⁸ (cat. n°286-291).

Le banquet funéraire est un type relativement peu représenté dans l'Égypte ptolémaïque. Ce thème est moins répandu qu'en Asie Mineure: il faut attendre l'époque romaine pour qu'il se généralise sous une forme simplifiée²⁹. La stèle peinte de style alexandrin permet de définir les composantes du banquet alexandrin. Sur les stèles peintes d'Alexandrie inv. 22110 et du Louvre inv. MNC 831 (cat. n°286-287), la scène se focalise sur le personnage central: le défunt est allongé sur une *klinè*, le coude replié sur quelques coussins, le buste à demi relevé, le bras droit posé sur le côté, la jambe gauche repliée sous la droite. Une table à trois pieds zoomorphes est posée devant le lit. Les stèles d'Asie Mineure multiplient les acteurs secondaires. L'épouse du défunt est parfois représentée, assise sur le lit, un jeune échanton sert son maître, une tête de cheval est glissée dans un cadre au fond de la scène, un groupe d'orants se dirige vers le mort. Les stèles alexandrines se caractérisent par un

²⁷Pfuhl (E.), Möbius (H.), *ibidem*, p.66-67. «Type d'Alxénor»: p. 67.

²⁸Dentzer (J.M.), *Le motif du banquet couché dans le Proche Orient et dans le monde Grec du VI^e au IV^e siècle*, Rome, Paris, 1982 (BEFAR 246).

²⁹Aly (Z.), «Some funerary stelae from Kom Abou Bellou», *BSA* 36, p. 55-88, «More funerary stelae from Kom Abou Bellou», *BSA* 40, 1953, p. 101-150: plusieurs stèles funéraires de Kom Abou Belou montrent le défunt allongé sur un lit.

nombre restreint d'acteurs secondaires, par un décor dépourvu de toutes références chthoniennes et par la forme étroite du champ réservé au relief ou à la scène peinte. Les stèles alexandrines associent parfois le banquet à une scène d'adieu: sur la stèle d'Alexandrie inv. 21494 (cat. n°288) l'épouse est assise sur la *klinè* et serre la main d'une autre femme debout devant elle. Le banqueteur de la stèle Tübingen inv. 5200 (cat. n°291) fait ses adieux à ses fils. La conception alexandrine de cette dernière stèle est attestée par la présence d'une divinité égyptienne zoomorphe: le faucon Horus coiffé de la double couronne pharaonique³⁰.

Les scènes de banquet posent le problème de l'héroïsation du défunt. J-M. Dentzer s'est intéressé à l'origine et à la signification du banquet couché dans une étude consacrée au monde grec et au Proche Orient de l'époque archaïque à l'époque hellénistique. Le banquet était lié au rang social du mort et au rituel funéraire. Il prend à l'époque hellénistique une nouvelle signification sans doute liée au nouveau statut du mort. Celui-ci est héroïsé et fait l'objet d'un culte privé. Cette évolution est perceptible dans l'organisation d'ensemble de la tombe et dans les différentes pratiques funéraires. Dans les nécropoles alexandrines, le lit funéraire a une fonction symbolique³¹: il rappelle la *prothésis* et l'héroïsation du mort, il marque le statut social du défunt. Dans les hypogées, un lit funéraire de pierre au décor gravé et peint était installé dans la chambre funéraire principale et occupait une place privilégiée dans l'aménagement initial des tombes. Les décors des plafonds alexandrins imitent pour la plupart des textiles. Ces motifs sont généralement représentés au dessus des lits funéraires et évoquent vraisemblablement les dais et les baldaquins funéraires attestés en Macédoine et dans l'Égypte pharaonique. Le dépôt d'une couronne végétale sur l'épaule ou le col de l'urne cinéraire participe de la même manière au culte funéraire et à l'assimilation du mort à un dieu. Les épitaphes s'adressent au mort comme à un héros. À partir de l'époque romaine, les défunts sont représentés dans un naiscos qui reproduisent des façades de temple de type grec ou égyptien. Les stèles funéraires de style alexandrin s'inscrivent donc dans une tendance propre au monde hellénistique et aux nécropoles alexandrines: elles montrent l'héroïsation du mort et son assimilation progressive à un dieu.

2.8. Les stèles funéraires peintes alexandrines et les autres productions du monde grec.

Les stèles de style alexandrin sont issues de la synthèse entre les apports grecs et macédoniens. Certaines composantes des stèles alexandrines sont comparables à celles des autres productions du monde grec de l'époque hellénistique. Les lois somptuaires de Démétrios de Phalère (317-307), qui interdisaient l'érection de stèles funéraires présentant une scène en relief, eurent pour conséquence l'afflux d'artistes athéniens dans le monde méditerranéen. Ceux-ci diffusèrent ainsi leurs techniques et leur répertoire iconographique. Les techniques picturales macédoniennes³² furent mises au point par des artistes renommés, pour la décoration des tombes de la famille royale et de l'aristocratie macédonienne, du milieu du IV^e siècle au premier quart du III^e siècle. Les matériaux, le graphisme, le mouvement, l'inventivité du décor étaient de qualité supérieure à ceux employés dans les stèles funéraires peintes, qui s'apparentaient à des productions artisanales, de série. Les décors y prennent une

³⁰ Pour l'insertion d'éléments égyptiens dans les stèles alexandrines voir chapitre 5.

³¹ Empereur (J-Y.), Nenna (M-D.), *Necropolis 2*, Le Caire, 2003, notamment p. 558, 561, 602-606, 609, 612.

³² Barbet (A.) (dir.), *La peinture funéraire antique, IV^e avant- IV^e après J-C*, Paris, 2001, p. 43-50.

forme plus condensée et révèlent une moindre virtuosité. Toutefois, la parenté iconographique et technique traduit une adaptation des procédés de peinture sur fresque au format de la stèle funéraire. La densification des échanges, les mouvements de population et peut-être l'usage de modèles, favorisèrent la transmission des traditions attiques et macédoniennes dans l'ensemble du monde hellénistique. Les influences grecques et macédoniennes qui caractérisent différents types de productions dans le monde hellénistique, se traduisent dans l'intégration de la scène peinte dans un cadre architectural, dans les répertoires iconographiques et dans les techniques de peinture.

Les stèles de Démétrias et les scènes peintes de la tombe à la balançoire de Cyrène offrent des points de comparaison intéressants pour l'étude des stèles peintes alexandrines. Les stèles de Démétrias forment un corpus important. Les techniques picturales reposent sur la superposition de plusieurs couches de couleur: le trait noir révèle un dessin préliminaire, différentes touches de couleur soulignent le modelé des ombres et lumières, des effets de superposition donnent du relief aux personnages. Le fond est fourni par la pierre, du marbre et non du calcaire. Un intérêt particulier est accordé au travail des chairs, au jeu des ombres et lumières. Le cadre architectural n'a pas une simple fonction décorative: il participe à la mise en scène des personnages. Les types iconographiques révèlent une grande inventivité: les motifs de l'art funéraire attique sont repris de manière moins stéréotypée qu'à Alexandrie. Les métopes de la tombe à la balançoire de Cyrène illustrent l'insertion dans un cadre architectural de motifs funéraires peints. Les six scènes évoquent différents aspects du quotidien de la défunte ainsi que sa mort. Elles reprennent diverses thématiques relatives au monde féminin et funéraire propres au monde grec.

La tombe à la balançoire de Cyrène³³, la structure des stèles funéraires de Démétrias³⁴, comme celle des stèles peintes de Verghina, d'Athènes, soulèvent le problème de l'intégration d'une scène peinte dans un cadre architectural. Les six fresques de la tombe à la balançoire de Cyrène sont intégrées à une frise de métopes. Les stèles de Démétrias présentent des éléments architecturaux peints pour délimiter l'espace dans lequel les figures sont représentées. Sur les stèles alexandrines, le cadre architectural intervient également dans l'organisation de l'espace. Celui-ci prend la forme dans les stèles à naïscos, d'une façade de temple, composée d'un fronton, d'acrotères et de piliers parfois surmontés de chapiteaux (cat. n°236, 237, 280, 284). Le travail en relief de la stèle se substitue au rendu en trompe-l'œil. Les décors architecturaux sont rarement peints: une colonnade et des cloisons délimitent parfois deux espaces (cat. n°188). Le fond est généralement uniforme, parfois bicolore (cat. n°213). Les peintres alexandrins n'accordent que peu d'attention au cadre extérieur de la scène, celui-ci étant fourni par la structure de la stèle.

Le répertoire iconographique des stèles funéraires peintes révèle l'influence des modèles athéniens: les *dexiosis* et les scènes familiales, propres au répertoire grec, bénéficièrent toutefois de l'esprit innovant des peintres locaux. Sur les stèles de Démétrias, les personnages sont traités de manière plus réaliste. Certaines représentations s'apparentent à l'art du portrait. En revanche, les productions alexandrines ne se détachent que difficilement des conventions attiques, les représentations féminines restent conventionnelles, les types ethniques sont stéréotypés. Dès le IV^e siècle, sur les stèles attiques, le thème aristocratique du

³³Rouveret (A.), *Peintures grecques antiques*, Paris, 2004, p. 93-126.

³⁴Graeve (V. von), «Zum Zeugniswert der bemalten Grabstelen von Demetrias für die griechische Malerei» in Helly (B.) (éd.), *La Thessalie, Actes de la table-ronde*, Lyon, 1975, p. 111-157.

banquet est diffusé à une clientèle plus modeste: le répertoire iconographique des stèles funéraires alexandrines suit une évolution comparable. Toutefois, l'univers du mort reste peu représenté. Peu d'objets peuvent être associés à la vie quotidienne: les coffrets, les quenouilles et rubans des femmes n'interviennent qu'exceptionnellement le répertoire iconographique alexandrin³⁵. La clientèle alexandrine des stèles funéraires peintes n'est pas élitiste: peu de scènes rappellent les préoccupations et la culture aristocratiques³⁶. Les armes des soldats grecs, macédoniens et galates témoignent de leur modeste statut et des conditions de leur mort. Seules quelques stèles alexandrines, qui présentent des scènes de banquet ou un Hermès servant de guide au défunt, révèlent le souci d'héroïsation du mort. L'influence macédonienne est plus marquée dans le décor des hypogées, sans doute conçus pour des Alexandrins plus aisés: la frise des cavaliers du tombeau n°1 de Moutafa Pacha s'apparente au décor de la tombe de Philippe II à Verghina.

Enfin, l'influence des peintres macédoniens se traduit dans la diffusion des techniques picturales. La technique de la peinture *a tempera* au pinceau est utilisée par les artisans de Démétrias et d'Alexandrie, celle du dessin préliminaire et des trois couches de peinture par ceux de Démétrias, d'Alexandrie et de Verghina. Toutefois, les stèles peintes alexandrines, notamment celles du tombeau des mercenaires, montrent que le procédé ne fut pas toujours suivi rigoureusement: un enduit de plâtre pouvait être appliqué sur le calcaire, les artisans omirent le dessin sous-jacent, en appliquant les différentes couches de couleur directement sur le fond, le jeu entre l'ombre et la lumière perdait alors en intensité, le tracé manquait de finesse. La polychromie vive réalisée grâce au mélange de pigments variés, donnait à l'ensemble un aspect clinquant.

Les stèles funéraires alexandrines ne rattachent donc aux traditions grecques et macédoniennes qui se diffusèrent dans le monde méditerranéen dès le début de l'époque hellénistique. Toutefois, la majorité des stèles funéraires alexandrines se distinguent des autres productions du monde grec par leur qualité inférieure tant au niveau technique qu'au niveau pictural. Ce sont des monuments conçus pour des populations modestes, issues pour la plupart des classes moyennes et liées aux milieux militaires. Les peintres alexandrins qui œuvrèrent dans les hypogées des membres de l'aristocratie alexandrine firent preuve d'une plus grande virtuosité.

3. LES TYPES ICONOGRAPHIQUES ATTRIBUÉS AUX DÉFUNTS.

Les différents types iconographiques employés pour la représentation des défunts nous permettent d'esquisser une image de la société alexandrine à l'époque ptolémaïque. Le type grec prédomine dans les images féminines. En revanche, le cosmopolitisme alexandrin apparaît dans l'iconographie masculine. À la différence des stèles égyptiennes, où la représentation des défunts suit des types iconographiques idéalisés et conventionnels, rarement nuancés par un élément évoquant la personnalité du défunt, les stèles alexandrines développent des types plus variés, dont les thèmes sont inspirés par le quotidien des Alexandrins. Conformément aux traditions grecques, les représentations des défunts et de leurs proches ne sont

³⁵Les accessoires féminins font parti du répertoire des peintres macédoniens. Cf. tombes à cistes d'Aineia, tombe à la balançoire de Cyrène.

³⁶Les préoccupations et la culture aristocratique sont fréquemment évoquées dans les monuments macédoniens. Cf. tombe de Philippe II à Verghina: chasse dans un bois sacré. Tombe du jugement à Lefkadia: le mort est conduit par Hermès pour son jugement, évocation des batailles mythiques et héroïques.

pas tronquées. Le raccourcissement du corps à un buste ne se diffuse dans le monde grec qu'à partir du I^{er} siècle avant J-C. Sur la stèle d'Alexandrie inv. 19109 (cat. n°274), la disparition de la partie inférieure du corps du jeune garçon est liée à l'effacement de la peinture sur la partie inférieure de la stèle qui a été brisée à cet endroit.

Les représentations féminines illustrent le type idéalisé de la femme grecque: elle est jeune, son attitude est digne et réservée, ses mouvements sont doux et contrôlés lorsqu'elle apparaît avec ses enfants et ses proches. Elle est vêtue d'un chiton, drapée dans un himation, qui recouvre la tête des femmes mariées, les cheveux sont remontés en chignon. Les seules scènes qui témoignent de l'état d'abandon et de souffrance de la femme sont celles d'accouchement ou évoquant la maladie: la robe est dégrafée, les cheveux sont détachés, la femme se cambre de douleur et est retenue par d'autres femmes.

Les représentations masculines donnent une image de l'homme à différentes étapes de sa vie: le jeune homme (cat. n°208), athlétique et héroïsé, l'homme d'âge mûr (cat. n°209), père de famille, responsable et aimé, citoyen respecté au service de sa cité, soldat engagé au service des Lagides. Ces représentations ne sont pas individualisées: elles suivent des types iconographiques définis en fonction de critères sociaux ou familiaux. Le type du soldat apparaît sur de nombreuses stèles: l'armée lagide a probablement contribué à un important brassage humain. La représentation de guerriers fait davantage référence à une catégorie sociale et aux circonstances de la mort qu'à une activité professionnelle. La comparaison avec les stèles d'Asie Mineure montre que l'évocation du métier du défunt est rare à l'époque hellénistique³⁷. La stèle d'Alexandrie inv. 92 (cat. n°208) présente un jeune homme nu assis sur un tronc de colonne. Aucune inscription ne nous permet de déterminer s'il s'agit d'un athlète au repos ou d'un tailleur de pierre.

Les enfants apparaissent dans des scènes familiales: ils sont alors très jeunes, nourrissons nus ou emmaillotés, rampant sur le sol ou tenus sur les genoux de leur mère, enfants en bas âge jouant sous l'œil protecteur des adultes. Ils ne sont alors que les acteurs secondaires qui permettent d'évoquer la circonstance de la mort, la perte humaine occasionnée par la mort d'un parent jeune, les qualités maternelles ou paternelles. Les stèles spécifiquement conçues pour les jeunes défunts développent le thème des jeux de l'enfance. Les fillettes portent le chiton et une tunique courte resserrée par une ceinture, les garçons une tunique courte, rarement l'himation. À l'exception des nourrissons, les enfants sont rarement représentés nus (cat. n°284).

Il n'y a pas de différences importantes entre les types iconographiques des stèles peintes et à relief. Pourtant, certains thèmes n'apparaissent que dans la stèle funéraire peinte, notamment les représentations des différents types de soldats, tandis que les thèmes religieux et les emprunts faits à l'iconographie égyptienne interviennent essentiellement dans les stèles sculptées. Ces différences montrent que les stèles peintes et à relief appartenaient à l'origine à deux traditions distinctes et servaient à commémorer deux groupes sociaux sensiblement différents. Stefan Schmidt³⁸ a envisagé la question du point de vue de la stèle sculptée. Pendant les premières années suivant la fondation d'Alexandrie, certains groupes ethniques ont importé leur propre mode de commémoration funéraire: les Athéniens développèrent

³⁷Pfuhl (E.), Möbius (H.), *ibidem*, p. 53.

³⁸Schmidt (S.), «Tradition, Assimilation, Grabreliefs im Griechisch-Römische Museum von Alexandria», *Kanobos* 1, Leipzig 1999, p. 1-25.

une tradition de stèles sculptées, représentant essentiellement des femmes et des enfants, tandis que les Macédoniens importèrent l'usage de la stèle peinte et l'iconographie de l'homme drapé d'une chlamyde. Les traditions furent ensuite adaptées aux conditions particulières du site: le manque de marbre eut pour conséquence l'usage d'un calcaire local. La médiocre qualité du matériau impliquait l'emploi de techniques particulières, caractéristiques de l'artisanat alexandrin. Le style alexandrin se constitue au III^e siècle, lorsque les peintres macédoniens et les sculpteurs grecs entrèrent véritablement en contact. Stefan Schmidt note que la stèle à relief intègre des modèles et types iconographiques empruntés à la peinture, notamment l'homme à la chlamyde, et que l'évolution de la relation entre le cadre architectural de la stèle et la scène sculptée se définit par un aplatissement du relief et un creusement du cadre. Son étude centrée sur la stèle sculptée omet plusieurs points essentiels: la diffusion des types iconographiques attiques dans la stèle peinte, notamment les représentations d'enfants, un type de tradition grecque. L'essor de la stèle funéraire peinte révèle également sa meilleure adaptation aux conditions d'inhumation en hypogée. En outre, la stèle funéraire peinte était sans doute d'un coût inférieur à la stèle à relief, car elle requérait un temps de travail moins long. L'association de types iconographiques grecs à la représentation d'un homme d'une autre origine ethnique marque l'hellénisation de la population non grecque (cat. n°234, 252).

Il est difficile de suivre l'évolution des stèles peintes et sculptées aux II^e et I^{er} siècles. La généralisation de l'inhumation dans des loculi clos par des dalles de fermeture implique le déclin des systèmes de commémoration individuelle. La population alexandrine fut en essor constant³⁹. Or la surface disponible pour enterrer les morts augmenta moins que leur nombre. Il fut donc nécessaire de mettre en place un nouveau mode d'inhumation pour économiser l'espace: les inhumations individuelles furent remplacées par des hypogées collectifs. À Gabbari, les hypogées étaient construits autour d'une chambre sépulcrale principale servant à l'inhumation d'un membre éminent de la famille. Ceux-ci subirent ensuite des aménagements successifs, transformations, agrandissements, percement de nouveaux loculi. Les hypogées s'enchevêtrèrent progressivement et bouleversèrent parfois l'aménagement des tombes individuelles, plus anciennes, creusées en surface. Les aménagements collectifs, le système des loculi, permettaient de regrouper plusieurs individus sans qu'il y ait nécessairement un lien familial. La stèle peinte trouve une continuité dans l'iconographie et le style des dalles de fermeture de loculus. Enfin, à partir du I^{er} siècle, les stèles funéraires sculptées intègrent des éléments indigènes (cat. n°291). Une évolution comparable s'observe dans la décoration pariétale peinte et à relief des hypogées contemporains: cette évolution touche différentes disciplines de l'artisanat alexandrin. Le style alexandrin se définit donc par la rencontre de différentes tendances, dans un premier temps issues des traditions grecques et macédoniennes, puis égyptiennes et par l'élaboration de techniques spécifiques répondant aux particularités matérielles du site.

³⁹Ballet (P.), *La vie quotidienne à Alexandrie, 331-30 av. J.-C.*, Paris, 1999, p. 35. Diodore estimait en 59 av. J.-C. la population d'hommes libres à 300.000 personnes. Fraser (P.M.), *Ptolemaic Alexandria*, Oxford, 1972, p. 45-46: la création de nouveaux dèmes permet de suivre l'accroissement de la population alexandrine, notamment lorsque ceux-ci font référence aux titres culturels des rois lagides.

Chapitre 4. LA RONDE BOSSE DE TRADITION ALEXANDRINE

1. LA DÉFINITION DU CORPUS.

L'identification de la ronde bosse alexandrine, sculptée en pierre et destinée à un usage privé, pose de nombreux problèmes: comment la distinguer des monuments élaborés pour les dieux et les rois, lorsque ces effigies sont incomplètes ou dépourvues d'attributs significatifs? Les nombreuses têtes seules publiées par l'expédition Ernst von Sieglin¹ illustrent cette difficulté majeure. Cette publication ne donne pas d'informations suffisantes pour déterminer le lieu précis de ces découvertes et ne permet pas d'établir des critères permettant de distinguer les effigies royales et divines, des représentations privées. Seule la comparaison entre les dimensions des têtes seules et des statues acéphales pourrait orienter cette recherche. Les statues acéphales, dont la structure ou la thématique attestent un usage funéraire², présentent des dimensions avoisinant un mètre: complètes, la plupart de ces statues ne dépassaient pas un mètre vingt. L'échelle choisie variait donc entre les deux-tiers et les trois-quarts de la taille réelle. Etant donné que la hauteur de la tête correspond au cinquième du corps, la tête atteint quinze à vingt centimètres de haut. Or, la plupart des têtes de la collection Ernst Von Sieglin ne dépasse pas dix centimètres: elles appartenaient sans doute à de petites effigies décoratives. Aucun raccord entre ces têtes et les corps acéphales n'a été tenté.

À Alexandrie, une grande place était accordée à l'image des Muses: elles étaient l'expression de la richesse intellectuelle et artistique de la cité. Cette métropole des arts et de la connaissance attirait les savants et philosophes de toute la Méditerranée, la Bibliothèque et le Mouseion incarnaient l'un des principaux pôles d'attraction et d'effervescence pour la pensée hellénistique. Une distinction peut être établie entre le type féminin et celui de la Muse: elle repose essentiellement sur le degré de sophistication du drapé et du mouvement³. Les statues de Muses se caractérisent par des formes très recherchées, dont la finalité est essentiellement esthétique. La statue de Muse d'Alexandrie inv. 23922 présente les déhanchés excessifs, tandis que la statue d'Alexandrie inv. 3883 se caractérise par un buste animé d'une forte rotation, par des étoffes transparentes qui donnent des effets de draperie mouillée. Les plis creusés dans le chiton créent de profondes zones d'ombre. Les formes et les types iconographiques utilisés dans la ronde bosse privée sont plus sobres, moins recherchés.

Le catalogue ne compte que peu de rondes bosses privées de tradition alexandrine élaborées en pierre⁴. La très faible représentation masculine parmi ces monuments est surprenante (cat. n°304). Cet effectif réduit est lié aux caractéristiques

¹ Watzinger (C.), *Malerei und Plastik*, in *Expedition Ernest von Sieglin*, Band II, Teil 1B, Leipzig, 1927.

² Notamment les statues de jeune fille (cat. n°300), de femme accoudée contre une colonne (cat. n°301), de jeune garçon accompagné d'un Osiris (cat. n°303).

³ Les statues féminines exposées au Musée gréco-romain d'Alexandrie inv. 23372, 3883 et 23922 sont vraisemblablement des statues de Muse.

⁴ L'usage d'élever une statue privée en marbre se généralise vraisemblablement à l'époque romaine.

de la sculpture grecque. Dans le monde grec classique et hellénistique, les hommes ayant œuvré pour le bien de la Cité et de ses citoyens se voyaient décerner un certain nombre d'honneurs, officialisés par un décret. Celui-ci était conservé aux archives de la cité et pouvait dans certains cas être retranscrit sur pierre. Les honneurs étaient nombreux et variés, proportionnels au mérite du bienfaiteur. Parmi ces derniers, figurait l'érection d'une statue à l'image et au nom du bienfaiteur de la cité. Les statues étaient coulées en bronze. Ce métal précieux étant souvent remployé, il ne subsiste plus que les bases en pierre sur lesquelles étaient érigées les statues de bronze. La dédicace permettait d'identifier le destinataire du monument. Le corpus des inscriptions grecques d'Alexandrie établi par E. Bernand⁵ montre que des statues de bronze furent dédiées à des personnes privées. Sur soixante-dix-neuf inscriptions recensées à Alexandrie et datées de l'époque ptolémaïque - dédicaces royales et privées, textes de fondation, listes de noms et textes fragmentaires - seules cinq inscriptions sont une dédicace de statue pour une personne privée, celle-ci pouvant être faite par le roi, la cité ou une association. Le nombre de statues privées alexandrines paraît dérisoire par rapport aux productions de Rhodes, Athènes, Olympie ou Delphes. Pline l'Ancien⁶ annonce pour Rhodes soixante-treize mille statues: ce chiffre certes excessif évoque la prospérité de la cité à l'époque hellénistique. À Délos, les bases des statues des bienfaiteurs de l'île furent alignées le long du portique d'Antiochos. Les faibles effectifs alexandrins peuvent être liés aux conditions de conservation et de découverte: la continuité de l'habitat alexandrin depuis la fondation de la ville a sans doute favorisé le remploi du bronze et du marbre⁷. Les faibles effectifs alexandrins révèlent peut-être le modeste rôle des bienfaiteurs privés dans le bien-être de la cité. Quelques évergètes privés agirent dans le cadre d'associations religieuses⁸, œuvrèrent pour le bon fonctionnement de la cité⁹. Les personnes honorées occupaient des postes importants dans la bureaucratie lagide et appartenaient à l'entourage royal¹⁰. L'activité des bronziers et des marbriers alexandrins fut surtout consacrée à la glorification de l'image royale: les Lagides apparaissent comme les principaux bienfaiteurs de la cité.

Le lieu de découverte de ces monuments est rarement indiqué. Certaines statues de ce corpus proviennent des nécropoles: elles ont été conçues pour un usage funéraire (cat. n°297, 300, 302). Dans le monde grec, les statues honorifiques d'initiative publique étaient généralement élevées dans des lieux publics. Or la structure d'une ville égyptienne diffère fondamentalement de celle de la ville grecque¹¹: il n'y a ni places, ni forum, ni agora. Les villes égyptiennes sont une succession de quartiers et de rues. Les places sont à proximité des temples. Les Grecs eurent sans doute des difficultés pour s'adapter à ce cadre urbain très différent de celui de la ville grecque. Ceci contribue certainement à expliquer la faible présence

⁵ Bernand (E.), *Inscriptions grecques d'Alexandrie ptolémaïque*, Le Caire, 2002, dédicaces n° 15, 27, 41 et 42.

⁶ Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XXXIV, 36.

⁷ Bernand (E.), *op cit.* : n°10, remploi de la base de statue d'Arsinoé II Philadelphie dans le soubassement d'une colonne Dioclétienne.

⁸ Bernand (E.), *op cit.* : n°41, le fils d'Asclépiades, dioécète, dans l'association d'Aphrodite Lamres.

⁹ Bernand (E.), *op cit.* : n°42, Lykérion fils de Nouménios, dioécète, président d'honneur de l'assemblée des Anciens, exégète, gouverneur de la cité, gymnasiarque.

¹⁰ Bernand (E.), *op cit.* : n°27, Tryphaïna, nourrice de Ptolémée II, épouse d'Ammonios «parent du roi», n°15: médecin royal.

¹¹ Soulié (D.), *Villes et citadins au temps des Pharaons*, Paris, 2002, p. 92, 93, 96.

de Grecs dans la chôra, hors des communautés grecques et des garnisons organisées sous l'autorité lagide. La chôra ne semble pas avoir produit un nombre considérable de monuments privés de style grec (cat. n°305) ce qui indiquerait que peu de sculpteurs étaient capables de le maîtriser. À Tell-Timai furent découverts plusieurs fragments de marbre, têtes, mains et pieds appartenant à une dizaine statues acrolithes de style alexandrin, à l'effigie d'Alexandre le Grand, de souverains lagides et des principales divinités dynastiques. L'étude de Katja Lembke¹² a montré que les rondes bosses de style alexandrin n'étaient pas nécessairement produites sur le lieu de leur découverte, notamment lorsqu'il s'agissait de monuments en marbre. Les statues pouvaient être élaborées à Alexandrie et être ensuite envoyées dans les communautés gréco-macédoniennes de la chôra: ceci permettait de diffuser la culture alexandrine tout en remédiant à la pénurie de sculpteurs maîtrisant le style alexandrin.

La ronde bosse privée de l'époque ptolémaïque est donc sous-représentée: ce corpus ne regroupe que quatorze statues susceptibles d'être conçues pour un usage privé.

2. LES COMPOSANTES DE RONDE BOSSE PRIVÉE ALEXANDRINE.

Les sculpteurs alexandrins puisèrent leur inspiration dans le répertoire grec traditionnel. La statue d'Alexandrie inv. 3587 (cat. n°298) révèle une exécution sobre et soignée. Inspirée par le type de l'Athéna d'Arezzo, cette statue est peut-être un monument privé de grande qualité, destiné à une dame aisée, appartenant à l'élite alexandrine. Le fin traitement des plis autorise des jeux de transparence au niveau de la poitrine et des cuisses, tandis que le chiton tombe en de lourds plis sur les jambes. En dépit de sa qualité, le drapé reste sobre et distingué. Légèrement cambrée, cette statue suit une pondération simple et mesurée. Les statues d'Alexandrie inv. 25623 et 25624 (cat. n°295, 296) révèlent l'existence d'une tradition iconographique, développée au sein de certains ateliers. Ces deux effigies féminines suivent rigoureusement le même type iconographique: une femme entièrement drapée dans un épais manteau d'où s'échappe son bras droit pour saisir un objet dont l'extrémité était posée sur le sol. Bien que de qualité différente, l'exécution de ces deux statues repose sur des techniques similaires: l'arrière est presque plat, les plis du manteau sont larges mais tendus, on retrouve les mêmes points de fixation sur le côté droit des deux statues. Ces statues furent conçues selon le même modèle, vraisemblablement dans le même atelier mais par deux artisans différents. Les statues d'Alexandrie inv. 3875 et 3882 (cat. n°293, 294) montrent l'étendue de la créativité des sculpteurs alexandrins. Ces monuments de grande qualité étaient certainement destinés à une population aisée. La femme de la statue d'Alexandrie inv. 3875 (cat. n°293) relève délicatement la bordure de son chiton: ce mouvement original implique un travail des plis du chiton plus souple et plus inventif. Ce traitement diffère de celui des types habituels, où le chiton tombe en lourds plis sur les pieds. La recherche iconographique met en relation le mouvement et le travail des tissus tout en soulignant la respectabilité de la femme représentée.

Différents types iconographiques de la ronde bosse privée prennent une connotation funéraire: ils peuvent être comparés au répertoire iconographique des stèles funéraires. Plusieurs statues sont conçues comme un ensemble architectural. La statue d'Alexandrie inv. 21990 (cat. n°302), dont l'usage funéraire est indiqué par

¹²Lembke (K.), « Eine Ptolemäergalerie aus Thmuis/ Tell Timai », *JDAI* 115 (2000), p. 113- 146.

l'inscription, est en fait un haut relief inséré dans une niche. L'iconographie est particulièrement soignée: la parure et le vêtement, les cheveux détachés révèlent la jeunesse de la défunte. Les statues d'Alexandrie inv. R 426 et 20931 (cat. n°301, 303) sont accompagnées d'un bas relief sculpté sur un tronçon de colonne ou un court pilier: à l'instar des stèles funéraires alexandrines de la fin de l'époque ptolémaïque, ces reliefs indiquent la progression des croyances indigènes dans les pratiques funéraires grecques. Comme précédemment, le type de drapé et l'attitude restent simples (cat. n°297). Parmi les types funéraires, certains répertoires iconographiques sont plus spécifiques à l'enfance: la statue calcaire d'Alexandrie inv. 20454 (cat. n°300) représente une jeune fille posant le pied sur un lapin et saisissant un oiseau. La thématique du jeu avec les animaux familiers est très répandue dans les stèles funéraires conçues pour les enfants.

Un autre aspect important de l'évolution de la sculpture à l'époque hellénistique est le développement du portrait réaliste. Il est difficile de préciser de quelle manière fut traité le portrait des effigies privées alexandrines car, à l'exception de la ronde bosse royale, peu de têtes présentent les caractéristiques d'un portrait. Les types statuaires montrent le poids de la tradition grecque et des conventions. La tête d'un homme d'âge mûr du Louvre inv. 25963 (cat. n°304) se situe dans la tradition des portraits réalistes dont l'expression est austère: les traits fins, secs et tendu donnent à ce portrait une expression dynamique. Le buste de prêtresse du Musée d'Alexandrie inv. CSA 136.1 MA 95. HS (cat. n°292) se rattache également à la tradition du portrait réaliste. Cependant, sa conception révèle le jeu habile entre le réalisme et le type iconographique de la vieille femme. Le visage est sévère, les traits sont durs et vieillissés, la poitrine est amaigrie, mais l'attitude reste dynamique: le mouvement du cou est intensifié par la tension des chairs et les tendons saillants. Ce buste ne peut être considéré comme caractéristique de l'ensemble de la période. Il fut vraisemblablement conçu pour être exposé dans une niche du Césaréum d'Alexandrie, un temple érigé à l'extrême fin du règne de Cléopâtre VII¹³. Ce buste de conception tardive est susceptible d'avoir subi une influence extérieure, probablement romaine.

Bien que de tradition grecque, les types iconographiques alexandrins employés pour les effigies privées révèlent un style qui leur est propre. Le style privé alexandrin se caractérise par les dimensions des effigies, les matériaux utilisés et les techniques. La taille des statues équivaut généralement aux deux tiers de la taille réelle. Complètes, les statues n'excédaient pas un mètre vingt. Les statues de taille humaine restent exceptionnelles (cat. n°293, 294). Les statues privées de taille supra-naturelle n'ont été produites que dans le style égyptien: la création de statues privées monumentales sculptées en pierre ne fait apparemment pas partie des usages alexandrins. Les monuments privés alexandrins d'usage funéraire sont conçus soit en calcaire (cat. n°292, 300) soit en marbre (cat. n°293-299, 301-303). Ce matériau étant rare en Égypte, les sculpteurs l'ont utilisé avec parcimonie. Ils n'élaborèrent que des statues de taille assez modeste et eurent recours à des techniques spécifiques. Comme pour les portraits royaux, les sculpteurs utilisent des pièces rapportées: les bras qui se détachent du torse, sont généralement conçus à part et fixés par un système de tenon et de mortaise (cat. n°293, 294, 297).

L'étude des drapés et des attitudes des statues privées montre que les sculpteurs recherchent essentiellement des constructions stables et équilibrées. La

¹³Hölbl (G.), *Geschichte des Ptolemäerreiches*, Darmstadt, 1994, p. 268.

pondération est simple: la jambe d'appui est droite et la pointe du pied apparaît sous le chiton, tandis que la jambe libre, fléchie, est légèrement repoussée sur l'arrière et le côté. Il n'y a ni déhanchés excessifs ni rotation du torse, tout au plus une légère cambrure des reins (cat. n°293, 300). Les attitudes restent pourtant dynamiques (cat. n°292). Les drapés sont soignés, sans sophistication excessive. Même si la silhouette reste sensible, le traitement de l'arrière de la statue est généralement plus sommaire. Sur les statues d'Alexandrie inv. 25623 et 25624 (cat. n°295-296), le manteau jeté dans le dos est plat, seuls les principaux plis du drapé ont été sculptés. Ce traitement du revers des statues donne des indications sur les modalités de leur exposition: elles étaient sans doute adossées contre des parois, éventuellement exposées dans des niches (cat. n°292).

3. LE STYLE PRIVÉ ALEXANDRIN: UN STYLE QUI ASSOCIE DES COMPOSANTES DE TRADITION GRECQUE À DES TRAITS ORIGINAUX.

À l'époque hellénistique, les artistes voyagent et diffusent ainsi différents modèles et différentes traditions, permettent les échanges entre les ateliers. L'évolution des traditions artistiques du monde grec à l'époque hellénistique, sous l'effet de ces échanges, n'est ni linéaire ni continue. Il est dès lors difficile de définir des écoles locales et d'établir des datations sur les critères de l'iconographie et du style. Toutefois, un ensemble d'innovation caractérise les productions de l'époque hellénistique. Une attention particulière est accordée à la suggestion de la force et du mouvement: les sculpteurs rivalisent avec les effets donnés par la peinture et le relief. Les monuments de composition plus complexe, sont conçus pour être vus sous différents angles. L'intérêt porté aux sujets réalistes participe à l'essor du portrait en pied. Il convient de déterminer dans quelle mesure les composantes de l'art privé alexandrin sont semblables à celles des autres productions du monde grec. Une comparaison peut être établie avec l'art privé de Délos, qui compte une dizaine de monuments privés élaborés en pierre et datés de l'époque hellénistique.

Le faible effectif de statues privées masculines en pierre est lié au mode de commémoration et au matériau choisi. Or, à Délos, plusieurs statues portraits masculines ont été élaborées en pierre¹⁴. Ces statues sont de dimensions variables et suivent différents modèles iconographiques: la statue magistrale d'Ophélius qui combine une tête portrait réaliste avec un corps nu, dans une attitude héroïque, se distingue de la statue plus modeste de Dioskourides (Délos inv. A 7763), qui forme un couple avec la statue de son épouse. L'usage d'élever une statue en pierre pour un homme fut peut-être moins répandu à Alexandrie. Celui-ci ne semble se développer qu'à partir de la fin de l'époque ptolémaïque, probablement sous l'impulsion romaine.

En outre, bien qu'ils puissent subir quelques modifications pour répondre à la nature de la demande, il semblerait que les thèmes iconographiques et les modèles employés dans la ronde bosse alexandrine soient propres au monde grec. La thématique du jeu de l'enfant avec l'animal familier apparaît sur les monuments déliens et alexandrins. La petite fille de Délos inv. A 78 tient un oiseau contre sa taille tandis qu'une jeune alexandrine pose le pied sur un lapin et sert une oie contre sa hanche (cat. n°300). De la même manière, les représentations féminines se rattachent à la tradition grecque pour l'iconographie et la technique. Les sculpteurs déliens et alexandrins utilisent une pondération simple. Seuls les bras jouissent d'une

¹⁴Marcadé (J.), *Au Musée de Délos*, Paris, 1970: notamment la statue d'Ophélius, Délos inv. A 4136, A4142 et A 7763.

réelle liberté de mouvement sur les statues alexandrines. Sur les statues déliennes de Cléopâtre et de Diodora¹⁵, deux statues privées conçues dans la deuxième moitié du II^e siècle, les bras restent plaqués contre le corps et enveloppés dans le manteau. Le balancement du buste plus accentué sur les statues déliennes, compense vraisemblablement le faible mouvement des bras et dynamise l'attitude de la statue. Les sculpteurs déliens et alexandrins tentèrent de créer une relation entre le corps et le vêtement mais utilisèrent deux procédés différents: les Déliens jouèrent sur les effets de transparence et de draperie mouillée créés par le manteau tendu, pour dévoiler les vêtements sous-jacents et le mouvement des bras. Les Alexandrins laissèrent les femmes saisir leurs drapés (cat. n°293, 294). Les statues de Cléopâtre et Diodora se caractérisent par un chiton aux plis profonds et denses, s'étalant sur les pieds et le sol. L'attitude est rythmée par le déhanchement et la rotation du torse, soulignée par la tension des vêtements. Le style alexandrin apparaît plus sobre que le style délien: les plis du chiton sont moins denses et moins profonds (cat. n°293, 301), les drapés sont moins recherchés, l'attitude est plus réservée. Les sculpteurs n'emploient que rarement des effets de transparence et de draperie mouillée. Toutefois, le drapé alexandrin témoigne d'une évolution relativement proche de celle du monde grec: à partir du II^e siècle, les plis du chiton se multiplient, s'épaississent et se creusent. Le chiton se rallonge progressivement: à l'époque romaine, il s'étale sur les pieds et le sol.

Les sculpteurs alexandrins, comme leurs homologues grecs, expérimentèrent différentes méthodes pour animer les statues. Cependant, les statues alexandrines restent attachées aux modèles classiques (cat. n°298) et les attitudes gardent une certaine retenue: les déhanchement légers des statues privées ne rivalisent pas avec la cambrure des Muses. Seule la tête de la femme âgée (cat. n°292) est animée d'un mouvement violent et crée une réelle tension musculaire.

L'art du portrait se diffuse à Alexandrie et dans l'ensemble du monde grec. La tête de vieille femme (cat. n°292) et celle de l'homme d'âge mûr (cat. n°304) montrent que les sculpteurs restituèrent fidèlement la physionomie humaine, s'attachant aux traits les plus singuliers de chaque individu. Le traitement de la vieillesse et de l'enlaidissement qu'elle occasionne, suscita un intérêt particulier: l'empâtement du visage, les rides, les zones flasques, les joues émaciées, les cheveux dégarnis, le creusement des orbites sont parfois restitués avec une intensité accrue qui s'apparente au vérisme romain. Sur les portraits d'homme en pied de Délos inv. A 4136 et A 4142, le portrait réaliste, doté d'une grande expressivité, contrastait avec l'attitude conventionnelle du corps et avec la sobriété du vêtement. Il est difficile de déterminer comment le portrait était mis en valeur par rapport au reste du corps car nous ne disposons que de statues acéphales et de têtes seules.

L'art alexandrin suit donc les orientations propres à l'art grec de l'époque hellénistique. Cependant, il les traduit dans un style qui lui est propre, marqué par une recherche de réalisme et de sobriété. Le style alexandrin se distingue également des autres productions du monde grec par sa capacité à intégrer dans le répertoire grec traditionnel des éléments d'iconographie indigène. Ce caractère propre à l'art alexandrin est lié à la volonté des souverains lagides d'introduire le monde égyptien dans leur capitale¹⁶. En effet, Alexandrie n'est pas ni totalement coupée du reste de

¹⁵Notamment Marcadé (J.), *op. cit.*, p. 131-134: statue de Cléopâtre, Délos inv. A. 7799, élevée dans l'espace privé de la maison, à côté de l'effigie de son époux Dioskurides; p. 135, 280, 289: statue de Diodora, Délos *in situ*, à l'origine exposée dans une niche sur le dromos du Sérapéion C.

¹⁶Ballet (P.), *La vie quotidienne à Alexandrie, 331-30 av. J.-C.*, Paris, 1999, p 158-159.

l'Égypte, ni exclusivement tournée vers le monde grec. Les populations Gréco-macédoniennes furent progressivement séduites par certains aspects de la religion égyptienne¹⁷. Ainsi, à partir du I^{er} siècle avant J-C, les monuments funéraires commencent à intégrer des formes dérivées de l'iconographie égyptienne: un Osiris a été représenté à gauche de la jambe d'appui du jeune garçon de la statue Alexandrie inv. 20931 (cat. n°303). Un élément comparable était peut-être sculpté en relief sur le pilier à droite de la statue d'Alexandrie inv. R 426 (cat. n°301). La progression des croyances égyptiennes dans la population gréco-macédonienne est sans doute plus sensible dans les productions grecques de la chôra. La statue de Lyon inv. E 501-1746 (cat. n°305) est celle d'un homme, vêtu à la grecque tenant contre lui un crocodile, la forme animale du dieu Sobek. Cette statue montre que les Grecs qui adhéraient à certaines croyances ou aux rites indigènes restaient attachés à leur culture.

Il est difficile de d'établir une chronologie de la ronde bosse privée alexandrine qui ne reposerait que sur les critères du style et de l'iconographie: la comparaison avec les autres productions du monde grec montre que le style alexandrin se conforme aux orientations de l'art hellénistique. Cependant, ce dernier a également développé des traits spécifiques. Certains critères de datation ne permettent d'établir qu'une chronologie indicative. Seul un nombre limité de statues peut être daté grâce à l'épigraphie: la signature du sculpteur sur la statue d'Alexandrie inv. 3882 (cat. n°294) a permis de dater ce monument du II^e siècle avant J-C. Le lieu de découverte des statues funéraires est un critère de datation aléatoire: certaines nécropoles furent exploitées sur plusieurs siècles, certains monuments ont pu être réemployés. Enfin, l'insertion d'éléments égyptiens dans des monuments de tradition alexandrine n'est pas un repère chronologique fiable: il est difficile de déterminer précisément à partir de quelle époque l'influence des croyances indigènes commencèrent à s'exprimer dans l'art grec, la portée de cette influence pouvant varier selon la nature du monument. La datation des monuments privés alexandrins ne peut être établie que par la combinaison de plusieurs critères, qui seraient définis par comparaison avec l'évolution de l'art grec à l'époque hellénistique, qui prendraient en considération les caractéristiques propres au site, principalement l'intensification, à partir du II^e siècle, des échanges iconographiques entre les répertoires grecs et égyptiens.

¹⁷Notamment les cultes de Sarapis, une forme hellénisée du dieu égyptien de Memphis Oserapis, d'Isis et d'Harpocrate.

LES MONUMENTS DE TRADITION ALEXANDRINE.

Catégories sociales et types iconographiques.

Les personnes libres:

La stèle funéraire fait intervenir différents acteurs: les défunts, leurs proches et leurs serviteurs, membres à part entière de l'univers domestique et militaire grec. Ce tableau distingue l'iconographie prêtée aux défunts et aux personnes libres de celle généralement attribuée aux serviteurs. Peintres et sculpteurs accordent également une attention particulière aux représentations d'enfants décédés prématurément.

Le nombre de rondes bosses privées sculptées en pierre à l'époque ptolémaïque est insuffisant pour que nous puissions y consacrer une étude spécifique.

La femme de type grec:

- Une image conventionnelle: toutes les femmes portent le chiton, l'himation ①. Seul le pan du manteau remonté sur la tête, permet de distinguer la femme mariée, voilée② (cat. n°182, 188, 196-198), de la jeune femme (cat. n°193, 201-205). La physiognomie reste conventionnelle: les femmes ont des traits fins et stéréotypés, l'anatomie féminine est généralement dissimulée sous les épais vêtements (de petits seins, une silhouette peu dessinée). Les coiffures donnent parfois lieu à une touche d'originalité: les cheveux sont généralement relevés en chignon (coiffure melon). Ils pendent plus rarement sur les épaules. Ils sont parfois retenus par un bandeau (cat. n°203). L'attitude de la femme grecque reste généralement calme et réservée. Cependant, dans certaines scènes (*dexiosis*: cat. n°196, accouchement: cat. n°240-243), la douleur et l'affliction sont habilement restituées par le mouvement et l'expressivité du visage.

- les rondes bosses élevées pour des femmes confirment la prédominance du type iconographique grec traditionnel (cat. n°293-302): on retrouve l'attitude réservée et les formes conventionnelles du vêtement grec: seuls la position des bras et le traitement des drapés subissent quelques variations. Cependant, le portrait d'une prêtresse alexandrine montre que la ronde bosse offrait une plus large part au réalisme et au portrait que le relief et la peinture funéraires (cat. n°292).

**Les différents types ethniques masculins:**

Seuls le relief et la peinture funéraires nous donnent une image de la population masculine d'Alexandrie. À la différence de l'iconographie féminine, essentiellement inspirée par le répertoire grec, l'iconographie masculine tient compte des différents types ethniques.

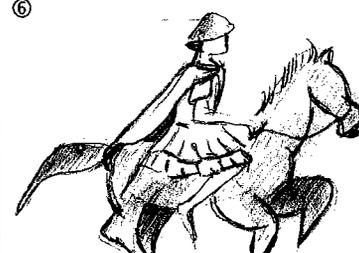
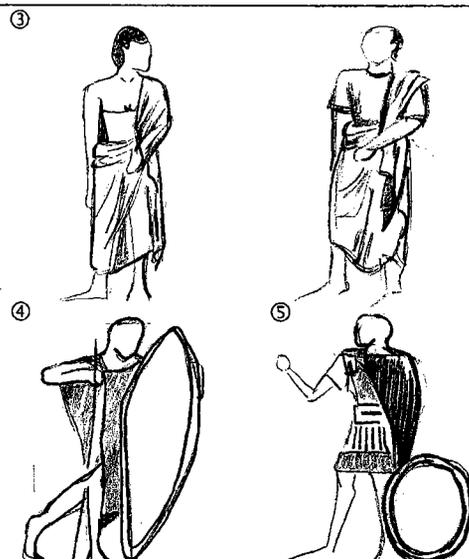
- Les modèles caractéristiques de la vie civile grecque. Deux types iconographiques sont hérités du relief grec traditionnel: celui de l'homme d'âge mûr vêtu d'un manteau drapé et éventuellement d'un chiton (cat. n°195, 209, 211, 222, 270) et celui du jeune homme grec (cat. n°208, 238). Ces deux types opèrent une distinction en fonction de l'âge: l'homme d'âge mûr a parfois une calvitie naissante, des traits tirés, une barbe. ③

- Les types militaires: les défunts sont présentés armés, avec leur équipement militaire, dans une attitude passive ou en pleine action. Certains soldats apparaissent dans des scènes familiales et des *dexiosis* (cat. n°181, 197, 210, 234).

④ Soldat Galate: nudité partielle, longue chlamyde agrafée sur l'épaule, parfois un casque, lance. Le soldat s'appuie sur un long bouclier ovale (cat. n°244-248, 252).

⑤ Le guerrier grec: tunique, chlamyde drapée sur une épaule, cuirasse à lambrequins, lance, bouclier rond. Représenté au repos ou au combat (cat. n°249-251, 253, 254, 257-261).

⑥ Le cavalier Macédonien: cuirasse à lambrequins, casque ou *causia*, chlamyde, épée au fourreau. Au galop ou domptant une monture. Assisté par un écuyer (cat. n°264-268).



Les enfants:

- Les enfants en bas âge, toujours représentés avec un parent, servent à illustrer les valeurs familiales de ses géniteurs ou les circonstances de leur mort. Ils sont emmaillotés et tenus dans les bras de la mère (cat. n°215, 216) ou marchent à quatre pattes vers leur père (cat. n°211, 222).

- Les filles et les garçons plus âgés peuvent également être représentés sur les stèles de leurs parents (cat. n°212, 217-221). Lorsqu'ils sont les uniques bénéficiaires de la stèle funéraire, leurs représentations suivent toutes le même type iconographique ⑦: un enfant qui joue avec un animal familier, une oie ou un chien. Ce type est également attesté dans la ronde bosse alexandrine (cat. n°300). Bien que vêtus de la même manière que les adultes, leurs vêtements sont traités avec une plus grande simplicité. Les filles portent souvent un chiton et une tunique courte, parfois un manteau. Les cheveux sont souvent détachés, mi-longs et bouclés. Les garçons portent généralement une tunique courte, parfois un manteau. Les cheveux sont courts et bouclés. La physionomie est simple et conventionnelle, inspirée par les modèles de la ronde bosse grecque: des visages doux, joufflus, juvéniles. (cat. n°272-285).

⑦

**Les personnes non libres:**

Les serviteurs, qui apparaissent sur les stèles funéraires de style alexandrin, servent essentiellement à valoriser le statut social de leur maître. Ils montrent que les défunts adhéraient à la culture grecque et que leur niveau de vie était suffisamment élevé pour acquérir les services d'un esclave.

①- Le type statuaire: certains serviteurs apparaissent inactifs. Peintres et sculpteurs gréco-macédoniens leur donnent une attitude stéréotypée, inspirée par les types statuaire grecs. Ceux-ci sont également attestés en Asie Mineure (cat. n°207, 226, 227). Le serviteur est généralement plus petit que le maître: cette convention iconographique indique leur statut inférieur.

- Des serviteurs qualifiés: les serviteurs sont le plus souvent représentés en action. Chacun rempli des fonctions précises: les servantes veillaient au bien être de leurs maîtresses (toilettes, loisirs: cat. n°188, 235-237). Certaines plus qualifiées assistaient vraisemblablement aux accouchements (cat. n°243). Parmi les serviteurs se distinguent deux catégories: ceux affiliés au monde domestique ② (échanson: cat. n°234, 252, 290) et ceux liés au monde militaire (valets d'armes, écuyers: cat. n°210, 261, 265-268).

①



②



Chapitre 5.

LE CONTACT ENTRE LES CIVILISATIONS GRECQUE ET ÉGYPTIENNE.

Le regard porté par les historiens modernes sur le rapport entre les Égyptiens et les Grecs à l'époque ptolémaïque fut influencé par leur propre contexte socioculturel et historique. Édouard Will¹ critique le point de vue de Pierre Jouguet, historien des années 1920-1930, qui transpose la modèle colonial moderne au cas égyptien. Ce jugement était partiellement erroné car ce dernier n'avait pas encore connu la décolonisation. En effet, l'expérience coloniale de la deuxième moitié du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle avait amené les historiens à considérer les Égyptiens comme un peuple ancré dans ses pratiques traditionnelles, dont les seules possibilités d'évolution dépendaient de ses capacités à adhérer à la culture du peuple dominant, dont l'intérêt pour l'Égypte se limitait à des objectifs financiers et commerciaux. Chaque civilisation n'aurait éprouvé que du mépris pour l'autre². Il ne faut en aucun cas surestimer l'influence gréco-macédonienne sur la société égyptienne. Le rapport dominant-dominé, propre à la logique coloniale, est contredit par l'évolution de l'image officielle des Lagides, où l'iconographie pharaonique est développée dès Ptolémée II³. Les statues royales élevées en bordure du phare d'Alexandrie sont de style égyptien: la première image que donnèrent les Lagides aux étrangers, est celle de pharaons et non de rois macédoniens⁴. Certaines transformations du style et de l'iconographie des productions faites pour les personnes privées peuvent probablement être considérées comme les manifestations de contacts entre les différentes communautés. Après avoir précisé quels éléments dans l'art égyptien de l'époque ptolémaïque peuvent être issus de l'influence grecque, nous montrerons que les Grecs s'ouvrirent eux aussi à la religion et à l'art indigènes. Enfin, nous tenterons de déterminer si les transformations de l'époque ptolémaïque donnèrent lieu à l'élaboration d'un style composite, mixte gréco-égyptien.

1. LES LIMITES DE L'INFLUENCE GRECQUE SUR L'ART ÉGYPTIEN

1.1. L'usage de traditions iconographiques anciennes, adaptées au style de l'époque ptolémaïque.

Il convient de ne pas surestimer la portée de l'influence gréco-macédonienne sur l'art égyptien de l'époque ptolémaïque. Différents types iconographiques se rattachent à une tradition ancienne, pharaonique, et ne peuvent être attribués à l'influence grecque. L'incrustation des yeux (cat. n°111, 112) trouve ses premières attestations dans les rondes bosses privées de l'Ancien Empire: les paupières étaient travaillées en cuivre, le globe oculaire en albâtre et la pupille en cristal de roche⁵. En revanche sur les statues ptolémaïques, les paupières sont sculptées et seul le globe

¹ Will (E.), «Le monde hellénistique et nous», *Historica graeco-hellenistica*, Paris, 1998, p. 675-688, repris de *Ancient Society* 10, 1975, p. 79-95.

² Jouguet (P.), «Les destinées de l'hellénisme dans l'Égypte gréco-romaine», *Chronique d'Égypte* 19-20, (1935), p. 89-108.

³ La fascination des Grecs pour l'Égypte est ancienne: Hérodote, II, 35-36, s'emploie à livrer un portrait des singularités de la vallée du Nil et de ses habitants.

⁴ Stanwick (P.E.), *Portraits of the Ptolemies*, Texas, 2002, p. 18-20.

⁵ Notamment au Musée du Caire: le groupe de Rahotep et de Nofret, la statue en bois de Ka-aper.

oculaire est incrusté. La représentation des cheveux naturels sous la perruque féminine dérive également d'une tradition de l'Ancien Empire⁶. Or, à l'époque ptolémaïque, les cheveux naturels ne sont plus travaillés en bandes rigides mais finement ciselés. Les portraits pharaoniques lagides où les cheveux naturels apparaissent sous les perruques, ont peut-être induit une remise au goût du jour de cette ancienne tradition iconographique. L'anatomie des statues féminines de l'époque ptolémaïque se caractérise par des formes plus charnues. Cette évolution peut être considérée comme l'aboutissement logique de l'évolution de la ronde bosse féminine⁷. Il est impossible de déterminer si la restitution de formes plus charnelles, plus sensuelles, est suscitée par l'influence grecque. Les modelés grecs idéalisés des types d'Aphrodite et des Muses, qui furent fortement diffusés en Égypte, ont peut-être inspiré ce traitement de l'anatomie féminine. Enfin, le portrait réaliste de style égyptien trouve ses premières manifestations sous le Moyen Empire. Cependant, les traits creusés, les chairs flasques, les rides entre les narines et la bouche ne sont pas encore travaillés avec la même intensité qu'à l'époque ptolémaïque⁸. La relation entre la structure osseuse et les chairs n'a pas encore la sensibilité des portraits sacerdotaux de l'époque ptolémaïque. Le réalisme reste jusqu'à l'époque lagide une tendance marginale.

1.2. La statue féminine Bruxelles inv. E. 5335 (cat. n°179): une Égyptienne en robe isiaque.

Le type iconographique de la robe isiaque est fréquent dans les représentations d'Isis⁹ et des reines Lagides, en particulier Cléopâtre II et III. Tout en conservant quelques attributs d'origine égyptienne, les sculpteurs grecs tentèrent de traduire les traits de la déesse égyptienne dans leur propre langage sculptural. Différentes variantes de ce type iconographique sont attestées. Les caractéristiques communes à l'ensemble des productions sont la robe plissée, le pan d'étoffe noué sous les seins et les boucles libyques.

La statue de femme Bruxelles inv. E. 5335 (cat. n°179) est un monument privé destiné à Ta-isis, fille de Pa-heb et d'Apollonia. Celle-ci pose d'une part le problème de l'adoption par une personne privée d'un type iconographique généralement employé pour les représentations divines et royales, et d'autre part, celui de l'appartenance de Ta-isis à une famille gréco-égyptienne. La robe isiaque de Ta-isis suit le modèle conventionnel: la robe est entièrement plissée, le pan du vêtement qui couvre l'épaule droite sert à former un nœud stéréotypé entre les seins. Le type iconographique a été adapté à un usage privé: la statue est dépourvue de tout attribut pouvant faire référence à une personne divine ou royale. La perruque tripartite traditionnelle se substitue aux boucles libyques. Elle porte de larges anneaux aux oreilles et un collier de perles. Ce dernier diffère du collier à gorgerin généralement représenté sur les statues égyptiennes (cat. n°174, 175). L'inscription du pilier dorsal suggère que Ta-isis était issue d'une union mixte, égyptienne par son père, grecque par sa mère. Il convient toutefois d'exploiter cette inscription avec

⁶ Notamment Musée du Caire inv. 72214, 48016, 38361, 134.

⁷ Sous l'Ancien Empire, les caractères féminins sont quasiment absents: les seins sont petits, les hanches étroites, les jambes fines, le ventre plat. À partir du Moyen Empire, l'anatomie féminine commence à être restituée avec plus de précision. Au Nouvel Empire, elle est parfaitement restituée: les formes charnues se mêlent à un modelé souple et idéalisé.

⁸ Notamment les portraits royaux de Sésostri III, Amenemhat II et III. Le style réaliste est moins bien représenté dans la ronde bosse privée: le «portrait» d'Amenhotep fils de Hapou (Musée du Caire-XVIII Dynastie).

⁹ Witt (R.E.), *Isis in the Graeco-roman world*, 1971.

prudence: au I^{er} siècle, le nom n'a plus de valeur ethnique. Il ne permet pas de déterminer si la mère était une véritable Grecque. La mention d'un nom grec sur un monument égyptien laisse toutefois penser que la famille de Ta-isis était partiellement hellénisée. Le monument évoque de la même manière sa double culture. Il se rattache à la tradition égyptienne par sa composition d'ensemble, la position frontale, les bras le long du corps, les jambes dans la position de la marche, par le traitement de la chevelure tripartite, par le modelé du visage au front étroit, aux grandes oreilles décollées, aux yeux en amande... Cependant, l'influence grecque est sensible dans le travail plus sensuel de l'anatomie, dans le dessin des lèvres charnues, dans le choix des bijoux. Cette statue traduit l'appartenance de Ta-isis à une famille égyptienne hellénisée, éventuellement à une famille mixte gréco-égyptienne. Elle montre que l'origine sociale d'un individu pouvait se traduire dans le choix et la formulation d'un type iconographique.

1.3. La statue drapée de style égyptien.

Le type iconographique de la statue drapée de style égyptien fut vraisemblablement défini au cours du II^e siècle. Sa diffusion connaît un essor important au I^{er} siècle et de poursuit à l'époque romaine. Il convient de déterminer quelles furent les conditions d'élaboration de ce type iconographique et dans quelle mesure il est issu de la synthèse entre les traditions grecque et égyptienne.

Les statues drapées se caractérisent par l'association de traits égyptiens traditionnels et d'éléments nouveaux, éventuellement influencés par les productions grecques. Sur les statues drapées, les plis du vêtement sont moins denses et moins tendus que sur les statues du Nouvel Empire. Le drapé s'apparente au drapé grec, qui laisse une épaule découverte et une épaule dénudée. Ce vêtement composite utilise des éléments de la garde robe égyptienne traditionnelle, mais l'aspect général semble grec: certaines statues présentent des effets de draperie mouillée (cat. n°107). L'attitude frontale suit les conventions: un pilier dorsal atteint généralement la base de la nuque, la jambe gauche est avancée, la droite reste en retrait. Les bras sont asymétriques: les modèles grecs ont peut-être inspiré le geste de la main gauche qui saisit le vêtement. En dépit d'une silhouette plus trapue, alourdie par les vêtements, l'anatomie reste idéalisée: la poitrine proéminente caractérise les productions de l'époque ptolémaïque. Il s'agit vraisemblablement d'une évolution intrinsèque au style égyptien: l'influence grecque ne peut être établie. La structure de la statue drapée montre que ce type reprend des formes propres au répertoire iconographique égyptien. Seul l'aspect général révèle l'influence grecque dans l'élaboration du type iconographique.

Le type iconographique de la statue drapée fut vraisemblablement défini pour une catégorie sociale spécifique (cat. 102, 108, 109, 113, 119, 126). Les inscriptions révèlent que les destinataires de ces monuments portaient un nom égyptien, cumulaient d'importantes fonctions civiles, militaires et honorifiques, exerçaient des responsabilités dans un ou plusieurs nomes et étaient, du fait de leurs fonctions, en étroite relation avec le monde grec. Ils étaient des membres influents du clergé égyptien et participaient au culte dynastique lagide (cat. n°108). Dans les milieux indigènes, l'exercice de fonctions sacerdotales restait probablement le fondement de l'autorité morale de ces familles. Les inscriptions et le type iconographique des statues drapées montrent que ces monuments furent élaborés pour une élite égyptienne hellénisée. Rien ne prouve qu'il s'agissait de familles mixtes gréco-égyptiennes. En revanche, la transmission héréditaire des titres sacerdotaux (cat. n°119, 126) suggère que les élites égyptiennes traditionnelles issues du monde sacerdotal ne furent pas remplacées par d'autres, dont l'ascension sociale aurait été

permise par leurs fonctions civiles et militaires dans les institutions grecques. Les fonctions sacerdotales continuent d'occuper une grande place dans les inscriptions. La reproduction sociale est particulièrement forte dans le milieu sacerdotal indigène¹⁰. À partir du II^e siècle, les élites égyptiennes, du fait de la diminution de l'immigration grecque, ont pu investir de nouvelles fonctions dans les administrations civiles et militaires grecques, et ont probablement subi une certaine hellénisation. Les statues drapées de tradition égyptienne sont donc conçues à l'image des élites égyptiennes, à la fois ouvertes sur le monde grec et attachées à la tradition pharaonique.

Les statues drapées montrent que l'étude de l'influence grecque sur les productions égyptiennes de l'époque ptolémaïque ne peut se limiter au domaine iconographique. Sa véritable portée doit être définie et nuancée à partir des données fournies par le contexte socioculturel et historique.

2. DES GRECS SÉDUITS PAR L'UNIVERS RELIGIEUX ÉGYPTIEN.

2.1. Des Grecs attirés par la religion égyptienne dès la Basse Époque.

Certains éléments de tradition égyptienne furent insérés dans la ronde bosse et la stèle funéraire de style alexandrin. Ces monuments soulèvent le problème des conditions de l'ouverture des Gréco-macédoniens sur le monde indigène. Les contacts entre Grecs et Égyptiens remontent à une date ancienne¹¹. La fondation de Naucratis par Amasis au cours du VI^e siècle, constitue une date importante dans l'évolution des relations entre Grecs et Égyptiens. Les monuments privés produits à cette époque, montrent l'attraction des Grecs pour les croyances égyptiennes. Une stèle hellénomemphite¹² de l'ancienne collection Nahman présente deux scènes superposées et séparées par une inscription grecque. Dans le tympan, figure le disque solaire ailé, qui orne généralement le cintre des stèles égyptiennes. Le registre supérieur est décoré d'une *prothésis* de type grec, tandis que le registre inférieur présente une scène d'offrande de type égyptien, devant Osiris trônant. La superposition des registres grec et égyptien, sans interférence iconographique montre que la mise en parallèle des différentes croyances n'implique aucune fusion idéologique, funéraire ou culturelle. Les transferts iconographiques montrent que les contacts entre les Grecs et les Égyptiens se renforcent à l'époque romaine. Aly Abdalla¹³ regroupe, dans son corpus des stèles de Haute Égypte, des monuments datés de la fin de l'époque ptolémaïque au milieu du IV^e siècle de notre ère. Ce catalogue permet de suivre l'évolution esquissée au cours de l'époque ptolémaïque. La barrière iconographique entre les traditions grecques et égyptiennes est moins hermétique. Dans les scènes où Anubis guide le défunt, ce dernier est parfois vêtu à la grecque¹⁴. Les inscriptions grecques se multiplient sur les stèles de tradition égyptienne¹⁵.

Les productions figurées de l'ensemble de la Basse Époque montrent que l'ouverture des Grecs sur le monde égyptien est un phénomène constant, essentiellement lié au contexte religieux et funéraire. En effet, le contact avec le monde indigène n'entre pas en contradiction avec les pratiques grecques

¹⁰Thompson (D.J.), *Memphis under the Ptolemies*, Londres, 1988, p. 138-146.

¹¹Legras (B.), *L'Égypte grecque et romaine*, Paris, 2004, p. 162-162.

¹²Gallo (P.) Masson (O.), «La stèle hellénomemphite de l'ex-collection Nahman», *BIFAO* 93, 1993, p. 265-276.

¹³Abdalla (A.), *Graeco-roman funerary stelae from Upper Egypt*, Liverpool University Press, 1992.

¹⁴Abdalla (A.), *op. cit.*, Merseyside County Museum inv. 55.82.136, cat. 11 pl. 5.

¹⁵Abdalla (A.), *op. cit.*, Le Caire inv. JE 39078, cat. 12 pl. 6.a.

traditionnelles: dans le cimetière égyptien d'Abousir¹⁶, certains Grecs furent inhumés conformément aux pratiques anciennes, d'autres dans des sarcophages momiformes avec leur équipement traditionnel, monnaies, céramiques, strigiles. Les Grecs n'étaient pas hostiles à la religion égyptienne.

2.2. L'insertion d'éléments de tradition iconographique égyptienne dans des monuments de style alexandrin.

À partir du II^e siècle, certains monuments alexandrins intègrent des éléments d'iconographie égyptienne, principalement des représentations zoomorphes (cat. n°239, 281, 305) ou anthropomorphes (cat. n°303) de divinités indigènes. En effet, les Grecs ont rapidement pris l'habitude de vénérer des dieux égyptiens plus ou moins hellénisés. Le clergé égyptien avait probablement facilité cette ouverture du culte en donnant une image de leurs dieux adaptée à la pensée grecque¹⁷. L'ibis Thot apparaît sur la stèle de Bruxelles inv. E 5289 (cat. n°239) devant un homme âgé, barbu, assis, tenant une longue canne contre ses jambes. Le faucon Horus coiffé de la double couronne pharaonique sur la stèle de Tübingen inv. 5200 (cat. n°281) est inséré dans une scène de banquet funéraire: le défunt allongé sur une *klinè*, fait ses adieux à ses fils. Le sculpteur a choisi de représenter les dieux égyptiens sous leur forme animale. La statue Alexandrie inv. 20931 (cat. n°303) représente, dans un style alexandrin, un jeune garçon drapé dans une chlamyde: un Osiris a été sculpté à ses côtés, en relief sur un petit pilier. L'insertion d'éléments d'architecture égyptienne ne se généralise qu'à l'époque romaine¹⁸. La statue de Lyon inv. 501-1746 (cat. n°305) présente un homme vêtu à la grecque, tenant un crocodile, la forme animale du dieu Sobek. Cette ronde bosse pourrait également être interprétée comme la statue du dieu. Ces monuments révèlent le contact et le syncrétisme entre les croyances religieuses grecques et égyptiennes. La fascination exercée sur les Grecs par la religion égyptienne marque les limites de l'hellénisation.

En outre, certaines stèles funéraires alexandrines et les stèles égyptiennes de la fin de l'époque ptolémaïque présentent une thématique identique. Les premières présentent le défunt saisissant la main d'Hermès Psychopompe (cat. n°269-270), les secondes Anubis conduisant le défunt auprès d'Osiris (cat. n°15-19). Ces deux scènes sont propres aux répertoires iconographiques grec et égyptien: aucune influence ne s'exerce au niveau de l'iconographie ou du style. En revanche, les dieux jouent le même rôle auprès des défunts, celui de guide dans le royaume des morts. Hermès, en tant que messager des dieux et protecteur des voyageurs, était désigné pour accompagner les morts dans leur ultime voyage. Anubis était considéré comme l'annonciateur de la mort, le conducteur d'âme, le gardien de la nécropole et procédait aux rites de l'embaumement. Le parallèle entre ces stèles de styles différents repose essentiellement sur un rapprochement thématique et religieux, les fonctions attribuées aux dieux et les croyances analogues dans le devenir du mort. Cette thématique funéraire apparaît au I^{er} siècle dans la stèle funéraire alexandrine et égyptienne. La diffusion synchrone de ces types iconographiques reflète sans doute le climat religieux de l'époque, des attentes communes partagées par les communautés grecques et indigènes de l'Égypte hellénistique.

¹⁶Gallo (P.), Masson (O.), «La stèle hellénomemphite de l'ancienne collection Nahman», *BIFAO* 93, 1993, p. 274.

¹⁷Dunand (F.), «Grecs et Égyptiens en Égypte lagide», *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, Pise-Rome, 1983, p. 77.

¹⁸Notamment les stèles d'Alexandrie inv. 3215 et 3734: Pensabene (P.), «Lastre di chiusura di loculi con naiskoi egizi e stele funerarie con ritratto del Museo di Alessandria», *Alessandria e il Mondo ellenistico romano, Studi in Onore di Achille Adriani*, n°4, 1983, p. 91-130.

2.3. L'apprentissage de répertoires iconographiques égyptiens.

Les productions figurées qui montrent un contact iconographique ou thématique entre les répertoires alexandrins et égyptiens soulèvent le problème de l'apprentissage d'une iconographie étrangère aux modèles généralement utilisés par les peintres et les sculpteurs. L'adoption d'un nouvel élément iconographique semble plus aisé que celui d'une technique dans la mesure où l'emprunt iconographique peut être adapté à la structure du monument. Les sculpteurs grecs représentent généralement des dieux indigènes sous leur forme animale. En outre, lorsque des parallèles thématiques peuvent être établis entre des monuments alexandrins et égyptiens, il est difficile de déterminer quelle tradition iconographique a influencé l'autre. Les stèles d'Asie Mineure de tradition grecque, les papyri et les décors funéraires des tombes égyptiennes montrent que Grecs et Égyptiens disposaient de leur propre répertoire iconographique pour représenter une divinité guidant le mort. La diffusion simultanée de deux types iconographiques développant une thématique similaire repose sans doute sur une influence contextuelle: les attentes grecques et égyptiennes relatives au devenir du mort étaient peut-être identiques. Enfin, l'apprentissage d'une technique était sans doute plus délicat. La stèle funéraire Alexandrie inv. 119 (cat. n°243) reproduit une scène d'iconographie grecque: une femme souffrante est soutenue par deux servantes. L'exécution en creux et la silhouette travaillée en léger relief révèlent une maîtrise technique. Mais celle-ci est insuffisante pour affirmer qu'il s'agit d'un sculpteur indigène: le dynamisme de la scène et les formes souples ne correspondent pas au style égyptien, qui se caractérise par des formes plus rigides et plus statiques. La technique de la sculpture en creux était également maîtrisée par les artisans du Nord de la Grèce.

À l'époque ptolémaïque, les sculpteurs eurent sans doute à se familiariser avec de nouveaux répertoires iconographiques. Ils conservèrent leur techniques et leurs conventions iconographiques. Plusieurs impératifs techniques imposent une correspondance entre le style et l'origine ethnique de l'artisan. Aucun sculpteur alexandrin n'a pu sculpter de pierre dure car ils ne disposaient pas des techniques appropriées. Le marbre, étant un matériau d'importation, il est peu probable que l'on ait consacré cette pierre à la fabrication de monuments de style égyptien. Seul le calcaire était utilisé par des artisans alexandrins et égyptiens. En outre, l'utilisation d'un style implique également la connaissance du répertoire qui lui est associé. Or, les sculpteurs gréco-macédoniens qui emploient des éléments indigènes les tirent de leur contexte originel pour les adapter au style alexandrin. Enfin, l'hypothèse d'un artisan qui aurait produit un monument dans un style étranger à sa culture, pose des problèmes d'accessibilité aux modèles et aux techniques: les connaissances étaient généralement transmises dans l'atelier, entre maîtres et apprentis, souvent de pères en fils. Il existe donc un lien entre les origines ethniques des artisans, des commanditaires et le style et l'iconographie choisis. Ainsi, alors qu'au III^e siècle, les artisans n'ont produit que des monuments dans un style reflétant leur origine ethnique, cette règle fut peut-être moins stricte à partir de la fin de cette période.

3. LE STYLE MIXTE GRÉCO-ÉGYPTIEN.

3.1. Définir le style mixte.

Les historiens de l'art hésitent souvent à utiliser la notion de style mixte, préférant celle de portrait de style grec élaboré dans une pierre dure égyptienne¹⁹ ou

¹⁹ Ashton (S.A.), *Ptolemaic Royal Sculpture from Egypt, The interaction between Greek and Egyptian*

de version égyptienne d'un portrait grec. En effet, le style mixte implique que la simple juxtaposition des éléments des deux styles soit dépassée au profit d'une réelle complémentarité ou interaction. Cette notion de mixité a été jusqu'à présent essentiellement discutée pour les portraits royaux. Les portraits royaux de style gréco-égyptien des reines lagides²⁰, notamment ceux des Cléopâtres II et III, furent élaborés en pierre ou en calcaire. Les têtes sont présentées de face, un pilier dorsal à la base de la nuque. Ces portraits associent les techniques de la sculpture égyptienne avec des éléments d'iconographie de tradition pharaonique et grecque. Ces têtes restituent certains traits propres à la physionomie des souveraines et peuvent être comparées aux portraits de style alexandrin. Les principaux éléments issus du répertoire grec sont le diadème, la coiffure melon, les boucles libyques, les yeux légèrement arrondis, les paupières travaillées en relief, le nez fin et droit, les petites narines ouvertes, la bouche aux lèvres charnues et ondulées. La tradition égyptienne est sensible dans la représentation des attributs pharaoniques - en général une couronne d'uraei portée au sommet de la tête et un uraeus sur le front - dans le traitement rigide et schématique de la chevelure organisée en bandes parallèles, dans la physionomie - le front court, parfois légèrement triangulaire, les arcades sourcilières droites, manquant de volume, les yeux en amande parfois incrustés, le nez à l'arête droite...

L'usage du style mixte dans la ronde bosse officielle royale est lié à un contexte idéologique et politique. L'élaboration de portraits privés en pierre dure qui restituent des modelés d'iconographie grecque, répond probablement de la même manière à un certain nombre d'impératifs et de conventions. Cependant, à la différence des portraits royaux, les portraits privés ne disposent pas de points de comparaison pour estimer le degré de réalisme et l'influence du portrait grec. Comme précédemment, il est probable qu'ils soient issus d'un jeu subtil entre iconographie grecque et égyptienne. La technique de la sculpture égyptienne reste imposée par la nature du matériau, une pierre dure ou un calcaire qui autorise une exécution plus souple mais dont la structure est plus fragile. La nature du matériau implique que les sculpteurs qui conçurent ces types iconographiques, maîtrisaient les techniques de sculpture égyptienne. En effet, les monuments alexandrins présentant des éléments d'iconographie égyptienne montrent qu'il est plus aisé d'assimiler une iconographie étrangère qu'un style ou une technique. Les modelés d'iconographie grecque, l'homme jeune, barbu ou d'âge mûr, sont soumis aux conventions égyptiennes: les cheveux sont courts, bouclés, dégarnis sur le front et les tempes pour les hommes plus âgés, les arcades et les yeux large ouverts sont traités en volume, le nez est fin et droit, les narines sont dilatées, les lèvres sont charnues, ondulées, entrouvertes. L'exécution rigide et schématique, encore marquée par les conventions propres à l'art égyptien, est sensible dans les cheveux ras, l'organisation des boucles en auréoles concentriques, dans le maintien du pilier dorsal à la base de la nuque, dans les yeux en amande, les arcades sourcilières sans volume, les lèvres fines et serrées. Le travail des rides et des signes de vieillesse tire profit des expériences réalistes du portrait sacerdotal.

Ce type de portrait qui mêle des éléments d'iconographie grecque et égyptienne ne permet pas de distinguer le Grec de l'Égyptien. Il pose le problème de l'hellénisation des traits. Il ne semble pas qu'un type ethnique corresponde à un type iconographique, ni qu'une physionomie puisse être assimilée à une race. Le signalement des personnes et en particulier celui des esclaves²¹, montre l'intérêt

traditions, BAR International Series 123, Oxford, 2001.

²⁰Notamment: Alexandrie inv. 21992, Londres inv. GR 1926.4-15.15, Vienne inv. AS 406.

²¹Notamment le P. Cairo Zen. 1, 59076, lettre de Toubias à Apollonios relative à l'envoi d'un eunuque

accordé aux traits particuliers, distinctifs, tels que la couleur de la peau, la forme du nez, la circoncision, les cicatrices, l'âge approximatif. Toutefois, ces critères n'aboutissent pas à un catalogage ethnique. Le signalement des personnes ne révèle que le sens aigu de l'observation des populations antiques.

3.2. La tête de Santa Barbara inv. 3/162 (cat. n°180).

La tête de femme de Santa Barbara inv. 3/162 soulève le problème de la portée de l'influence grecque dans l'élaboration d'une tête-portrait sur pierre dure. Il convient de déterminer quelles sont les composantes du style mixte gréco-égyptien et ce qui le distingue du style réaliste égyptien. Sur la tête de femme de Santa Barbara, l'influence alexandrine se traduit dans le mouvement de la tête, sur le côté et en arrière, dans la coiffure, avec une raie au milieu, des mèches ondulées, un chignon dans la nuque et des boucles libyques, dans le visage ovale avec une bouche entrouverte et des yeux large ouverts. Bien que le type iconographique suive les modèles alexandrins, l'exécution, imposée par la nature du matériau, et le traitement de la physionomie restent fidèles aux conventions égyptiennes. Il est probable qu'un pilier dorsal subsiste à la base de la nuque, sous le chignon. Le traitement du crâne au dessus du bandeau est succinct et schématique, celui des boucles libyques et de l'ondulation de la chevelure est régulier et manque de volume. Le travail des joues manque de plasticité, le visage a un aspect rigide et s'apparente à un masque. Bien que la physionomie semble grecque, les techniques ainsi que le traitement du visage et de la chevelure révèlent une exécution indigène. En dépit d'une iconographie fortement marquée par les modèles grecs, cette tête ne peut être considérée comme de tradition alexandrine. La tête de Santa Barbara montre donc qu'une tête-portrait ne peut être désignée comme de style mixte que dans la mesure où les modèles grecs utilisés restent travaillés selon les conventions indigènes.

3.3. Le style mixte et le portrait réaliste dans le monde gréco-romain.

La portée de l'influence grecque dans les composantes du style mixte gréco-égyptien peut être estimée par comparaison avec d'autres productions réalistes du monde gréco-romain. En dépit de deux styles différents, les portraits romains du I^{er} siècle avant notre ère et les têtes-portraits égyptiennes de style mixte présentent des caractéristiques communes, tant au point de vue de l'iconographie qu'au point de vue de la valeur symbolique et sociale. Les portraits égyptiens et républicains d'homme d'âge mûr se caractérisent par un front haut, des tempes dégarnies, des cheveux ras, des petits yeux, des pattes d'oie au coin des yeux, un nez fort, des lèvres fines et serrées, des joues creusées et tombantes, une expression digne et austère et par l'exagération des traits de la vieillesse. Il semblerait que dans les deux cas, le type iconographique marque l'appartenance à une catégorie sociale. Les principales différences sont liées à la nature du matériau, aux techniques, aux conventions de représentation. Les portraits romains sont davantage influencés par les modèles athéniens, leur traitement est plus souple. Le traitement des têtes de style mixte reste fortement conditionné par les conventions, qui donnent un effet schématique, rigide, dépourvu de volume. Les caractéristiques communes entre les portraits républicains et égyptiens révèlent vraisemblablement la diffusion des valeurs hellénistiques dans l'ensemble du bassin méditerranéen: l'individualisme, propre à l'esprit hellénistique, encouragea probablement l'essor du portrait réaliste. Toutefois, il est difficile d'attribuer toute innovation iconographique à l'influence grecque car chaque style dispose de sa propre tradition réaliste, à Rome les portraits des ancêtres, en Égypte

et de petits esclaves à Apollonios, in Durand (X.), *Des Grecs en Palestine au III^e siècle avant J-C*, Paris, 1997, n°30 p. 184-188.

les portraits sacerdotaux. L'influence grecque est essentiellement contextuelle. Toutefois, le vérisme, le réalisme romain sans concession, peut aussi être considéré comme une réaction à l'idéalisation de l'art grec. Il est probable que les têtes-portraits de style mixte marquent de la même manière les limites de l'hellénisation: bien qu'elles traduisent une ouverture du monde indigène sur l'art grec, les conventions, qui jouent toujours un poids important, montrent l'attachement aux formes de représentations et aux valeurs traditionnelles. Les têtes-portraits de style mixte expriment vraisemblablement un statut social, l'exercice d'une double culture. L'élaboration des portraits gréco-égyptiens fut donc induite par l'évolution sociale de la population égyptienne au cours de l'époque ptolémaïque.

Les contacts entre les répertoires iconographiques alexandrins et égyptiens s'intensifiaient à partir du II^e siècle. Quelques statues et stèles peintes ou à relief de tradition alexandrine reprennent des éléments d'iconographie funéraire et religieuse égyptienne. Ces emprunts sont adaptés à la forme et à la structure des monuments. Les statues drapées et les portraits réalistes sur pierre dure, s'inspirent en partie de modèles grecs. Les artisans les adaptent aux conventions égyptiennes. Les peintres et les sculpteurs jouèrent un rôle dans les échanges entre les répertoires grecs et égyptiens et dans la diffusion des nouveaux modèles iconographiques. Les monuments égyptiens influencés par les modèles grecs sont conçus dans le respect des conventions traditionnelles. Le mode de transmission des techniques et des modèles au sein des ateliers réduit les possibilités d'altération des types iconographiques traditionnels. La forme sériée des stèles funéraires alexandrines et égyptiennes montre que les artisans étaient essentiellement des exécutants et non des créateurs. Le style mixte apparaît comme une tendance marginale. La technique de sculpture suit la tradition égyptienne et les emprunts faits à la tradition grecque sont restitués conformément aux conventions égyptiennes. Ces productions s'adressent sans doute à une population indigène hellénisée, mais on ne peut exclure que des Grecs aient pu choisir ce mode de représentation. L'essor du style mixte coïncide avec l'intensification des échanges culturels et religieux entre les communautés grecques et égyptiennes à partir du II^e siècle. Les types iconographiques suivis par les peintres et sculpteurs de tradition alexandrine et égyptienne répondent donc à une demande spécifique et reflètent, de ce fait, les composantes de la société gréco-égyptienne, à la fois attachée à ses traditions et ouverte à de nouveaux modèles socioculturels et religieux.

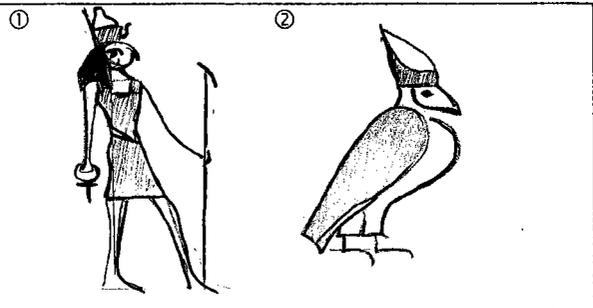
LES CONTACTS ENTRE LES TRADITIONS ALEXANDRINE ET ÉGYPTIENNE

Quelques cas exceptionnels:

Seuls les reliefs funéraires et la ronde bosse de la fin de l'époque ptolémaïque et du début de l'époque romaine illustrent un contact entre les iconographies alexandrines et égyptiennes.

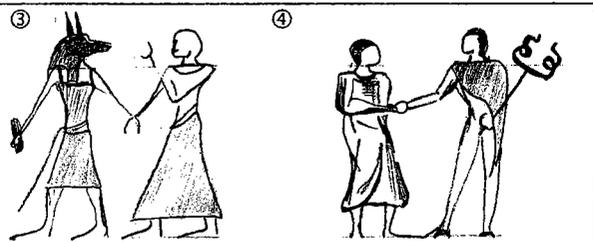
L'emprunt d'un élément d'iconographie égyptienne et son insertion dans un monument de style alexandrin: les emprunts faits par les sculpteurs alexandrins au répertoire iconographique égyptien sont limités aux domaines religieux et funéraires. Ceci justifie la représentation d'Osiris momifié sur les statues alexandrines. Pour les autres divinités, les sculpteurs adaptent la forme anthropomorphe égyptienne au contexte grec: les divinités prennent leur forme animale.

- ① Forme anthropomorphe du dieu Horus.
- ② Forme zoomorphe du dieu Horus (cat. n°291).



Des parallèles thématiques: dès une époque ancienne, des équivalences sont mises en place entre les dieux grecs et égyptiens. Le type iconographique où Hermès et Anubis servent de guide au défunt, se diffuse en même temps dans les arts grecs et égyptiens.

- ③ Anubis guidant le défunt auprès d'Osiris (cat. n°15-19, 73).
- ④ Hermès guidant le mort dans l'Hadès (cat. n°269, 270).

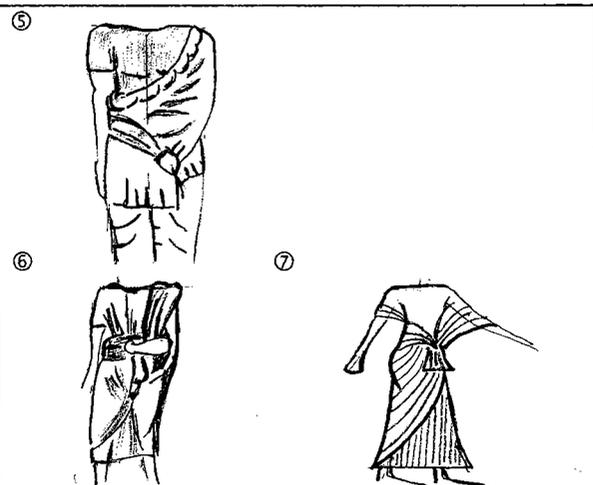


La statue drapée de style égyptien (cat. n°100-127): le problème de l'origine d'un type iconographique propre à l'époque ptolémaïque.

- l'anatomie et l'attitude: la silhouette affleure sous le vêtement, la poitrine saillante est propre aux types iconographiques ptolémaïques. L'anatomie et l'attitude restent conformes au canon traditionnel: une attitude hiératique, les bras collés au corps, un pilier dorsal ⑤.

- le manteau drapé: la frange est caractéristique du manteau égyptien. En revanche, la manière dont est drapé le manteau, laissant un bras libre et couvrant l'autre s'inspire peut-être du drapé grec ⑥.

- Le travail des plis: à la différence des tenues plissées du Nouvel Empire ⑦, les plis du manteau et du pagne sont moins nombreux, plus irréguliers. Ils sont travaillés en léger volume. L'influence grecque apparaît dans l'effet de draperie mouillée et dans la souplesse des plis.



L'expression iconographique du contact entre les répertoires égyptien et alexandrin.

Les têtes seules indiquant un contact entre les répertoires égyptien et alexandrin peuvent être réparties en trois types iconographiques: l'homme jeune, l'homme barbu et celui d'âge mûr. Ce tableau présente ces types iconographiques et montre comment les types alexandrin et égyptien traditionnels ont pu être exploités pour la mise en place d'un style mixte gréco-égyptien.

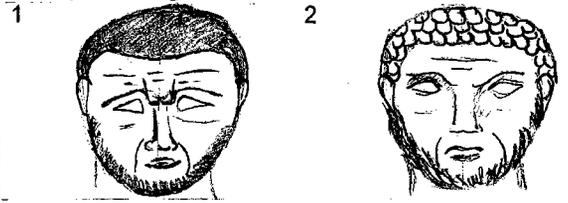
Les traditions alexandrines et égyptiennes	La synthèse de style mixte
<p>Le type du jeune homme est attesté dans la ronde bosse grecque et égyptienne:</p> <p>Les représentations d'hommes jeunes ne suivent pas, dans l'art égyptien traditionnel, de type particulier: la physionomie est fine, souple et idéalisée. Seule la physionomie de l'homme âgé reçoit un traitement spécifique.</p> <p>①</p> <p>Le type du jeune homme grec: les traits sont fins et conventionnels. (Louvre inv. MA 3378)②,</p>	<p>La synthèse entre les iconographies grecques et égyptiennes donnent divers résultats: les formes schématiques et idéalisées indiquent une influence égyptienne ① tandis que l'ossature plus marquée, l'allongement du visage, la limite plus souple de l'implantation capillaire correspondent davantage au type grec, (cat. n°167-173)②.</p>

Le type de l'homme barbu: la représentation d'hommes barbus ne fait pas partie de la tradition égyptienne. Elle est fréquente dans l'art grec.

Les portraits royaux lagides du 1^{er} av. J-C montrent que les souverains portaient la barbe. L'iconographie royale a peut-être favorisé la diffusion du type de l'homme barbu dans la population gréco-égyptienne (notamment les têtes des Musées d'Alexandrie inv. 24660, Boston inv. 59-51, Collection Getty, Stuttgart inv. SS 17, Berlin inv. 14079).

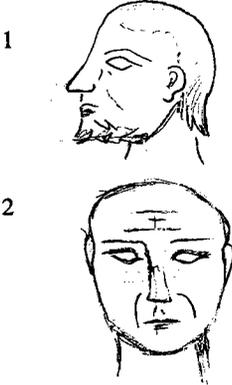


Dans l'iconographie privée, la barbe est généralement associée à une moustache: elles sont généralement gravées. Les barbes des portraits royaux sont sculptées. Le port de la barbe s'applique à des hommes d'âge mûr (cat. n°148, 163, 164)① ou plus jeunes, (cat. n°165)②. La tête du cat. n°166 montre l'influence de l'iconographie royale: l'homme est âgé, joufflu et barbu. Ses yeux sont petits et globuleux.



Le type de l'homme d'âge mûr est diffusé dans la ronde bosse grecque par les têtes portraits. L'expérience du portrait sacerdotal joue sans doute un rôle important dans la recherche d'un modelé réaliste des traits.

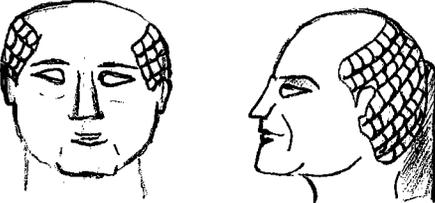
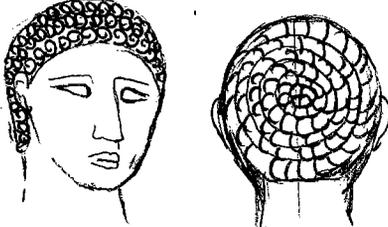
Bien que le type grec de l'homme d'âge mûr soit connu en Égypte grâce aux reliefs des stèles funéraires alexandrines ①, il semble que les rondes bosses de style gréco-égyptien aient surtout bénéficié de l'expérience du portrait sacerdotal de style égyptien, notamment pour le traitement de la physionomie (rides, formes émaciées)②. Les modèles grecs ont davantage influencé la restitution de la chevelure (calvitie...).



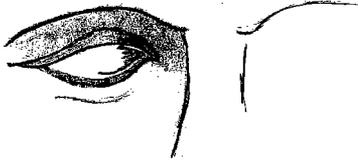
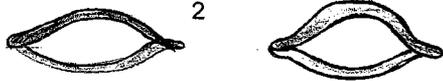
Les têtes d'homme d'âge mûr de style mixte suivent une iconographie grecque (allongement du visage, travail de la chevelure), mais emploient des éléments tirés de l'iconographie sacerdotale (rides, travail de la structure osseuse et du visage, formes conventionnelles, pilier dorsal, pierre dure). Les physionomies charnues ① (cat. n°154, 155, 166) ou décharnées ② (cat. n°157, 158) reflètent le physique de l'homme représenté. L'expression est sévère et digne.



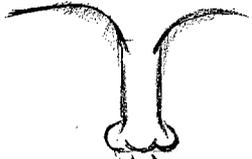
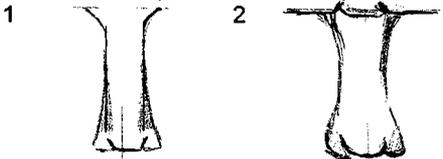
Les cheveux: l'organisation capillaire et le travail des boucles révèle différentes influences. Les têtes qui suivent un modèle grec rendent plus fidèlement les effets de l'âge et l'implantation capillaire. L'exécution égyptienne apparaît dans l'organisation régulière et schématique des boucles. La nette séparation entre les cheveux et le front est renforcée par le poli du visage et l'aspect brut de la chevelure. Le détail de la boucle est restitué par des traits incisés.

Chevelures suivant un modèle alexandrin	Chevelures suivant un modèle égyptien	Chevelures mêlant les deux répertoires
 <p data-bbox="41 1742 491 1978">La restitution de l'organisation capillaire des hommes d'âge mûr est soignée: front et tempes dégarnis, chevelure moins abondante... Les types grecs étaient connus: les stèles funéraires alexandrines diffusaient des modèles d'hommes âgés (cat. n°195, 209, 239).</p>	 <p data-bbox="516 1712 961 1978">La chevelure des hommes jeunes est travaillée comme une masse compacte qui peut être assimilée à une perruque nettement séparée du visage. Cependant, les proportions du visage sont mieux respectées que sur les têtes égyptiennes traditionnelles: le front gagne en hauteur et est moins écrasé par la chevelure.</p>	 <p data-bbox="989 1865 1440 1978">Le pilier dorsal est conservé à la base de la nuque mais le crâne est moins long. Le travail de la chevelure s'adapte au pilier dorsal.</p>

Les yeux: le travail des paupières et la forme de l'œil. L'influence des modèles grecs se perçoit dans le travail en volume des paupières et du globe oculaire. Le type égyptien traditionnel apparaît essentiellement sur les têtes des jeunes hommes, plus adaptées aux formes idéalisées. Il se caractérise par le manque de volume.

Yeux et paupières suivant un modèle alexandrin	Yeux et paupières suivant un modèle égyptien	Yeux et paupières mêlant les deux répertoires.
<p>Les arcades sourcilières arrondies, ombrent les yeux. Les yeux sont large ouverts. Le globe oculaire est étroit et galbé.</p> 	<p>Les yeux en amande manquent de volume. Les paupières sont incisées ou dessinées, allongées vers les tempes.</p> 	<p>Le rapport entre les formes grecques et égyptiennes varient selon les têtes: ① un œil en amande avec des paupières en léger relief (cat. n°156). ② un œil large ouvert avec une pupille plate et des paupières en léger relief (cat. n°170,173).</p> 

Le nez peut suivre une forme conventionnelle ou une forme plus individualisée: l'arête est alors plus irrégulière, la racine du nez dessine un décrochement sous les arcades sourcilières...

Nez suivant un modelé de type alexandrin	Nez suivant un modelé de type égyptien	Nez mêlant les répertoires grecs et égyptiens.
<p>Le nez de type grec se caractérise par une arête assez droite et de petites narines décollées (cat. n°97, 109, 155, 157). Les têtes royales lagides donnent plusieurs parallèles (Boston 01.8208, Alexandrie 3270...).</p> 	<p>①Le type idéalisé (cat. n°167, 169) ②Le portrait sacerdotal égyptien suit des formes plus individualisées: le nez est plus épais, marqué de rides et par le froncement des arcades sourcilières. (cat. n°147, 163).</p> 	<p>Les têtes de style mixte illustrent ces différentes influences, mais les formes restent conventionnelles</p> 

La bouche peut prendre des formes strictes, inspirées par les modelés égyptiens (lèvres serrées, fines et droites) ou plus souples, dérivées des modelés grecs (lèvres pleines, ondulées, entrouvertes). La bouche est généralement séparée du nez par un sillon.

Bouches suivant un modèle grec	Bouches suivant un modelé égyptien	Bouches mêlant les deux répertoires
<p>Sur les portraits grecs ptolémaïques, les lèvres sont ourlées et charnues, légèrement desserrées (cat. n°165, 168).</p> 	<p>Les bouches suivant des formes idéalisées ont des lèvres serrées, fines et droites (cat. n°147, 163), parfois tombantes aux commissures (cat. n°154, 155).</p> 	<p>Le style mixte combine parfois les formes égyptiennes et grecques: les lèvres, fines et serrées, ondulent sous l'effet du sillon entre le nez et la bouche (cat. 169-170).</p> 

Les rides et les marques de l'âge: le vieillissement affecte le creusement des surfaces (cernes et joues) et est sensible dans le travail des rides. La structure osseuse fait saillie sous la peau.

<p>Le portrait sacerdotal de style égyptien fut sans doute une étape importante dans la mise en place du portrait réaliste sur pierre dure, notamment pour le travail des rides, des chairs et de la structure osseuse. (cf. tableau sur les différents types de portrait de style égyptien)</p> 	<p>Les têtes de style mixte reproduisent les principales marques de l'âge définies dans le portrait sacerdotal: rides parallèles sur le front, rides liées au froncement des sourcils, entre le nez et la bouche, fossettes saillantes et creusement des joues et des tempes.</p> 
---	--

Chapitre 6

LA SOCIÉTÉ GRÉCO-MACÉDONIENNE ET ÉGYPTIENNE.

Les chapitres précédents, essentiellement descriptifs et analytiques, étaient consacrés à une étude générale des stèles funéraires peintes et à relief et des rondes bosses de tradition alexandrine et égyptienne. Une attention particulière avait été accordée au style, à l'iconographie et à la manière dont le destinataire du monument était représenté, que celle-ci soit stéréotypée ou plus réaliste. L'examen du style et de l'iconographie constitue le point de départ d'une étude sociale. Plusieurs points évoqués précédemment, notamment les caractères propres aux sociétés indigènes et alexandrines, ainsi que la constitution d'une société mixte, peuvent être approfondis par l'apport de sources de différentes natures, iconographiques, littéraires ou épigraphiques. Après avoir esquissé un tableau des sociétés alexandrine et égyptienne au III^e siècle, nous tenterons de préciser dans quelle mesure le II^e siècle constitue un tournant important dans la constitution d'une société mixte gréco-égyptienne. Il convient de déterminer dans quelle mesure les productions figurées faites pour les personnes privées peuvent être considérées comme des sources pour la connaissance des sociétés de l'époque hellénistique.

1. LES SOCIÉTÉS GRECQUES ET ÉGYPTIENNES AU III^e SIÈCLE.

Les caractéristiques iconographiques des stèles funéraires et de la ronde bosse de tradition alexandrine et égyptienne produites au III^e siècle semblent suggérer que les sociétés gréco-macédoniennes et égyptiennes ne nouèrent pas de contacts suffisamment denses pour produire de profondes transformations et les répercuter dans les productions figurées faites pour les personnes privées. L'absence de relations entre Gréco-macédoniens et Égyptiens après un siècle de coexistence est une hypothèse difficile à soutenir. Les prémices d'une évolution sociale, certes marginale mais bien réelle, sont attestées dès la fin du III^e siècle par des sources de natures différentes.

1.1. L'art égyptien du III^e siècle: un art à l'image de la société indigène?

1.1.1. Les caractéristiques de la production au III^e siècle.

Le style et l'iconographie des stèles funéraires et de la ronde bosse de tradition égyptienne du III^e siècle semblent suivre les conventions de la Basse Époque. Dans la ronde bosse privée de style égyptien, les formes traditionnelles sont conservées. Les types les plus diffusés sont les statues en pagne traditionnel, les statues théophores, stélophores ou naophores. En dépit de l'existence de traditions locales, la majorité des stèles funéraires produites en Égypte suivent le même type iconographique: le défunt fait acte de vénération et d'offrande devant des divinités solaires, osiriennes ou locales. L'homogénéité des monuments privés est liée au mode de production: les peintres et sculpteurs puisent dans les modèles traditionnels, qui avaient connu un renouveau à l'époque saïte. Ceci pose de réels problèmes de datation. Il est indispensable de combiner l'étude du style à celle du nom et des inscriptions pour établir une chronologie fiable¹. Cependant, archéologues et historiens de l'art sont souvent amenés à proposer des datations contradictoires.

¹ Clarysse (W.), «Prosography and dating of egyptian monuments of the ptolemaic period», *Das ptolemaische Ägypten*, Mayence, 1978, p. 241.

Ainsi, une même statue peut être datée de l'époque saïte ou du début de l'époque ptolémaïque selon le critère épigraphique, stylistique ou iconographique choisi. La conservation de formes idéalisées est un obstacle supplémentaire pour la datation des monuments². L'homogénéité du style et de l'iconographie des monuments privés du III^e siècle est liée à la recherche de continuité avec l'art de la Basse Époque.

Cet attachement aux formes traditionnelles n'exclut pas l'existence de traditions locales. Il convient essentiellement de distinguer les productions de Thèbes, bastion de la tradition pharaonique, de celles de Memphis, qui en dépit d'un attachement à la tradition saïte, montre sa potentialité d'ouverture sur le monde gréco-macédonien. La tradition de Thèbes se caractérise par la production de stèles funéraires en bois peint (cat. n°1-19) et de rondes bosses privées en pierre (cat. n°91, 94, 95, probablement cat. n°92) qui révèlent l'attachement aux formes traditionnelles de la Basse Époque. Thèbes semble être la seule ville d'Égypte qui ait poursuivi la production de statues-cubes jusqu'au début de l'époque ptolémaïque (cat. n°74-77). Le corpus thébain révèle le poids de la religion et le rôle du clergé dans la conservation de la tradition pharaonique. À la fin du III^e siècle, le clergé thébain se rallia aux pharaons indigènes³. Willy Clarysse note que les monuments thébains ne font pas explicitement référence à la dynastie macédonienne: seul le pharaon rebelle Onnophris est mentionné⁴.

Une toute autre tradition de monuments privés se développe à Memphis. Celle-ci reflète les bonnes relations entretenues entre le clergé de Ptah et la dynastie lagide⁵. Les stèles funéraires (cat. n°59-72) font explicitement référence aux dynastes macédoniens: le système de datation des décès repose sur la mention des années de règne des pharaons au pouvoir, les titres des prêtres égyptiens montrent leur participation au culte des rois Ptolémées. Les monuments privés de Memphis révèlent l'ouverture sur le monde grec. L'occupation gréco-macédonienne fut sans doute mieux tolérée car des Grecs s'installèrent à Memphis dès le règne d'Amasis. Plusieurs stèles funéraires datées de la deuxième moitié du VI^e siècle, furent découvertes dans les nécropoles de Saqqarah-Nord et d'Abousir⁶. Elles combinent les représentations de la *prothésis* grecque et de la momification égyptienne. À l'époque ptolémaïque, la communauté des Grecs de Memphis reste probablement importante. Nous connaissons encore le quotidien de certains d'entre eux⁷.

1.1.2. Des monuments conçus pour une clientèle indigène.

Le style et l'iconographie des monuments du III^e siècle étant fortement imprégnés par les conventions, le recours aux inscriptions est indispensable pour déterminer quelles étaient l'origine ethnique et l'appartenance sociale des personnes représentées. Les principaux types iconographiques employés dans la ronde bosse du début de l'époque ptolémaïque, la statue cube (cat. n°74-77), la statue en pagne court

² Le style idéalisé encourage généralement ces datations imprécises: cat. n° 78, 79, 81, 82, 91.

³ Huss (W.), *Ägypten in hellenistischer Zeit*, Munich, 2001, p. 444-449; Veisse (A.E.), *Les révoltes égyptiennes*, Louvain, 2004 (Studia Hellenistica 41), p. 228-238.

⁴ Clarysse (W.), «Prosography and dating of egyptian monuments of the ptolemaic period», *Das ptolemaische Ägypten*, Mayence, 1978, p. 239.

⁵ Huss (W.), *ibidem*, p. 444-449, 502-505, 529-532.

⁶ Gallo (P.), Masson (O.), «La stèle "hellénomemphite" de l'ancienne collection Nahman», *BIFAO* 93, 1993, p. 265-276.

⁷ Notamment les reclus du Sérapéion et les archives de Ptolémaïos fils de Glaukias, Chauveau (M.), *L'Égypte au temps de Cléopâtre*, Paris, 1997, p. 158-168, 242-246.

(cat. n°89-92), la statue théophore (cat. n°78-83), sont ceux de la Basse Époque. Les têtes rasées (cat. n°81, 83, 85, 91) ou coiffées d'une perruque (cat. n°74-79) suivent des modèles idéalisés. Le type de la tête-portrait présentant des hommes âgés au crâne rasé, s'adresse en premier lieu aux membres de la classe sacerdotale égyptienne (cat. n°128-138). Certaines stèles funéraires présentent des hommes dans leur tenue officielle, cérémonielle (cat. n°3). Les types iconographiques choisis ne permettent pas de désigner les destinataires de ces monuments comme des Gréco-macédoniens. Dans la mesure où, au III^e siècle, le nom a encore une valeur ethnique, les inscriptions permettent d'identifier les destinataires de ces monuments et leurs parents comme des Égyptiens. Les noms relatifs aux principales divinités indigènes, Horus, Isis, Osiris, dont le culte est attesté dans toute l'Égypte, sont les plus courants. Les noms qui font référence à des divinités certes importantes mais dont le culte reste affilié à un sanctuaire ou à une métropole, tel Ptah à Memphis, Min à Achmim connaissent une diffusion plus limitée. Certaines généalogies révèlent que les noms étaient parfois transmis sur plusieurs générations (cat. n°27, 30). Au III^e siècle, les Égyptiens apparaissent donc comme les principaux destinataires des monuments de tradition égyptienne.

Toutefois, l'iconographie indique la présence de non-Égyptiens parmi les destinataires de monuments de tradition égyptienne. La stèle de Berlin inv. 2118 (cat. n°60) est dédiée à un homme portant le nom égyptien de Ka-hep. L'iconographie choisie n'est pas celle d'un Égyptien: le défunt porte une barbe taillée en pointe, des cheveux courts et bouclés, il est vêtu d'une longue tunique aux manches mi-longues, étroites et plissées. Il s'agit d'un Phénicien, sans doute suffisamment intégré dans la population locale pour adopter certaines pratiques funéraires égyptiennes. Il est représenté comme un personnage de haut rang égyptien, assis devant une table d'offrandes, entouré de déesses égyptiennes. Son oiseau-*Ba* reçoit une libation versée par Isis sous un sycomore. Cette stèle montre que des personnes d'origine étrangère pouvaient adopter des monuments de tradition égyptienne. Toutefois, rien ne prouve que ce fut également le cas des Gréco-macédoniens qui vécurent en Égypte au cours du III^e siècle.

1.1.3. Des monuments élaborés à l'image du clergé indigène.

La catégorie socioprofessionnelle des destinataires des stèles peintes et à relief et des rondes bosses apparaît clairement dans les types iconographiques choisis. L'importance de l'univers religieux, qui ne subit aucune dégradation au cours de l'époque ptolémaïque, apparaît dans la symbolique de la stèle funéraire et dans les programmes iconographiques de certaines rondes bosses privées. Les destinataires des monuments vénèrent les dieux sur les stèles funéraires et sur certaines scènes gravées au sommet du pilier dorsal des statues (cat. n°91). Le défunt porte parfois, sur le registre principal des stèles, un costume cérémoniel (cat. 3, 27, 28, 61). Les statues théophores, qui permettaient aux destinataires des monuments de montrer leur attachement aux dieux (cat. n°77-79, 81-83), connaissent une forte diffusion au début de l'époque ptolémaïque. Les têtes-portraits de type sacerdotal reflètent la rigueur et l'austérité qui devaient être le mot d'ordre parmi les membres du clergé égyptien: les hommes sont présentés le crâne rasé, le visage vieilli, ridé, les joues creusées, l'expression digne. Les inscriptions montrent que les destinataires des monuments cumulaient parfois plusieurs titres sacerdotaux ou qu'ils étaient attachés à la vie économique et administrative du temple (cat. n°3, 4). La reproduction sociale était forte: les titres sacerdotaux du père et de la mère (cat. n°3, 6, 32, 46, 74) étaient

transmis héréditairement (cat. n°76), parfois sur plusieurs générations (cat. n°27, 30, 52). Les formules, les prières, les données biographiques rappellent les actes pieux, la fidélité vouée aux dieux, mais aussi la crainte de leur déplaire. La relation à la divinité dépassait le simple devoir sacerdotal. L'importance de l'univers religieux et de la représentation des membres du clergé égyptien dans les stèles funéraires et la ronde bosse ne diminuent pas aux II^e et I^{er} siècles. L'attachement à la divinité reste une composante essentielle du cadre de vie égyptien, l'exercice d'une fonction sacerdotale le gage d'une position sociale respectable. Ainsi, les deux statues attribuées à Panémérit (cat. n°87, 97) sont conçues selon la même orientation iconographique: théophores, elles servent à clamer sa dévotion aux dieux Horus et Amon-Râ.

L'importance du sentiment religieux apparaît non seulement dans l'exercice de fonctions sacerdotales mais aussi dans l'attachement voué aux ancêtres et aux parents. La famille et sa respectabilité participent au positionnement social des Égyptiens tout au long de l'époque ptolémaïque. De petites effigies étaient parfois gravées sur les parties latérales des statues (cat. n°91) et représentaient les proches parents du destinataire du monument: fils, filles et épouses sont dans une attitude de vénération, tournés vers la statue. Ils affichent ainsi la dévotion familiale à l'égard du père. Certaines stèles funéraires montrent le culte voué aux ancêtres et aux parents. Sur la stèle de Leyde inv. VII.9 (cat. n°27), Djed-ini-heret-iouef-ankh, symbolisé par le tombeau, est vénéré par son fils et son petit-fils. Sur la stèle du Louvre inv. C 232 (cat. n°30), le registre inférieur se divise en deux scènes où deux générations d'enfants vénèrent leurs parents respectifs: à droite, Pa-di-hor-pa-khered, le destinataire de la stèle, et son épouse sont vénérés par leur fils, qui reçoit, à gauche, l'offrande de son propre fils.

Les principaux destinataires des monuments de tradition égyptienne au III^e siècle appartenaient au monde sacerdotal, faisaient partie des familles les plus importantes, jouissaient d'une assise économique et sociale à l'échelle locale. Bien qu'elles bénéficièrent de moins de monuments, il convient de ne pas négliger les femmes. Leurs monuments, parfois d'une grande qualité - il convient de signaler celui de Tay-em-hotep, cat. n°71, consacré par son époux à la fin de l'époque ptolémaïque - révèlent le poids des conventions. Les stèles dédiées à des femmes utilisent le même répertoire iconographique que celles des hommes: la relation à la divinité repose de la même manière sur la vénération et l'offrande. Toutefois, à la différence des hommes, elles ne font pas directement l'objet d'un culte familial: elles n'apparaissent que dans le rôle de l'épouse (cat. n°20, 30). Les transformations du vêtement féminin, principalement la superposition de plusieurs pièces de tissu, ne sont sensibles que dans les stèles funéraires. Les femmes restent représentées, dans la ronde bosse, en robe fourreau, coiffées de la perruque tripartite. Une évolution ne s'esquisse qu'à partir de la fin de l'époque ptolémaïque où les femmes portent des vêtements composites et sont coiffées de manière plus réaliste (cat. n°178-180).

Les Égyptiennes pour qui furent élevées des stèles funéraires et des rondes bosses, appartenaient aux grandes familles sacerdotales (cat. n°1, 2, 7, 11) et exerçaient elles-mêmes les fonctions de prêtresse ou de musicienne au service d'une divinité indigène, des fonctions qu'elles avaient généralement héritées de leur mère (cat. n°24). La participation au culte était pour les Égyptiennes un moyen d'avoir un

rôle dans la société. L'activité culturelle des femmes est confirmée par d'autres sources. Le Papyrus démotique de Lille n°31⁸ provenant du nome arsinoïte, nous révèle l'existence d'une association culturelle ne regroupant que des femmes. Elles portaient des titres sacerdotaux calqués sur ceux des hommes, y vénéraient des dieux masculins et féminins et s'occupaient des animaux sacrés. Les inscriptions et les papyrus montrent que les femmes jouaient un rôle important dans le clergé égyptien en tant que prêtresses et prophétesses⁹. Seules les fonctions de canéphore, d'athlophore, de stéphanéphore et de photophore échappaient aux Égyptiennes: la participation au culte dynastique était réservée aux prêtresses issues des principales familles macédoniennes d'Alexandrie et de Ptolémaïs¹⁰.

Le statut des femmes liées au monde sacerdotal ne fut pas affecté par la présence des Grecs. Au II^e et I^{er} siècle, elles continuèrent d'exercer des fonctions religieuses importantes: Hor-ankh, également connue sous le nom d'Héracléia (cat. n°66), qui était sans doute issue d'un milieu hellénisé de Memphis, exerçait les fonctions de prêtresse; Ta-nefer-hor (cat. n°73), qui appartenait à une famille de grands prêtres de Ptah, était musicienne de Ptah; Heresankh (cat. n°177) participait, en tant que prêtresse, au culte dynastique de la princesse Philotéra. De même, le poids des femmes dans la reproduction sociale ne fut pas modifié. Les Égyptiens continuaient de mentionner le nom de leur père et de leur mère. Le poids social de la femme en tant que mère réside dans sa capacité à donner naissance à un fils susceptible de poursuivre la lignée familiale (cat. n°71). Ta-sherit-djhouti-sedjem (cat. n°58) regrette d'être décédée avant avoir enfanté un fils. Le statut social des femmes issues des milieux sacerdotaux suggère que le temple offrit aux Égyptiennes une sorte d'entourage protecteur. Il montre également que les usages grecs n'affectèrent que peu les membres du clergé indigène, davantage attachés aux traditions.

L'art égyptien du III^e siècle semble peu influencé par l'art grec. Il fut conçu à l'image du monde sacerdotal indigène, comme l'expression iconographique d'une société dont la cohésion reposait sur son respect des valeurs religieuses et familiales.

1.2. Le style alexandrin: un style composite à l'image de la société alexandrine.

1.2.1. Les composantes de l'art alexandrin au III^e siècle.

Les premiers monuments de la capitale lagide montrent que le style alexandrin est issu des échanges techniques et iconographiques entre les traditions macédoniennes et attiques. L'héritage de la tradition macédonienne apparaît dans la diffusion de la stèle peinte et dans certains types iconographiques spécifiques à cette technique. Il s'agit principalement de stèles mettant en scène des soldats. Les peintres ont veillé à restituer pour chacun d'eux leur origine ethnique par un type iconographique spécifique. Le Macédonien est un cavalier lancé au grand galop, le Galate un homme debout à demi-nu, armé d'une lance et d'un long bouclier. Ces monuments soulignent le cosmopolitisme alexandrin et l'importance de la population militaire de la ville.

⁸ Rowlandson (J.) (éd.), *Women and Society in Greek and Roman Egypt*, Cambridge, 1998, p. 56.

⁹ Rowlandson (J.), *ibidem*, p. 59: épitaphe de la «tombe de Temalis, prophétesse d'Amon», p. 59: le papyrus démotique de Londres IV. 6. 9 mentionne une prophétesse de Jemé (175 av. J.C.): celle-ci offrait une garantie pour les contrats écrits par les scribes du temple de Ramsès III à Medinet Abou.

¹⁰ Rowlandson (J.), *ibidem*, p. 60-61.

Les autres types iconographiques, utilisés par les peintres et les sculpteurs, sont davantage spécifiques au monde grec. Bien que créée ex nihilo, Alexandrie était une cité grecque traditionnelle: ses habitants ne manquaient pas de souligner leur citoyenneté alexandrine (cat. n°237) et leur culture grecque (cat. n°238). Les familles présentées sur les stèles funéraires alexandrines forment un noyau restreint, composé des parents et d'un ou de deux enfants. Les épigrammes funéraires insistent sur l'attachement des pères pour leurs fils: Philonidès fils de Philonidès laisse «d'amères larmes» à son père «au comble de la tristesse» et rejoint sa mère «au fond du tertre» (cat. n°198). Dans un pays étranger, la descendance prend une plus grande valeur et on ne manque pas de pleurer les enfants morts prématurément¹¹. À la différence des stèles funéraires attiques, les stèles collectives demeurent exceptionnelles: la plupart sont des monuments individuels, adaptés au mode d'inhumation en loculi, des niches à l'origine individuelles, progressivement transformées en ossuaires¹².

Une place importante est accordée à la commémoration des morts prématurées, principalement des enfants et des jeunes adultes. La mortalité des enfants en bas âge était probablement vécue comme une injustice. Leur mort recevait donc une attention particulière. La nécropole de Gabbari compte plusieurs tombes d'enfants¹³. Leur mode d'inhumation est comparable à celui des adultes. Seuls les nourrissons et les morts prématurés étaient inhumés en amphore. Les enfants faisaient l'objet d'une inhumation soignée: les tombes révèlent des dépôts funéraires, les corps étaient souvent parés. Leurs stèles funéraires présentent une iconographie spécifique (cat. n°272-285). La courte durée de vie des enfants constitue une source d'inspiration limitée. L'enfance est essentiellement saisie dans son aspect ludique: les scènes montrent l'attachement au monde animal¹⁴. Les types iconographiques apportent quelques indications sur les circonstances du décès et sur les morts prématurées. Bien que la mort soit toujours ressentie par la famille comme une immense souffrance psychologique, celle d'une personne jeune, dans la mesure où elle est brutale et inattendue, devait également être perçue comme la perte d'un capital humain important. Les stèles funéraires commémorent des jeunes soldats, des pères de famille laissant orphelins leurs enfants en bas âge (cat. n°197, 210), des jeunes femmes mortes en couches alors qu'elles avaient encore la capacité d'enfanter (cat. n°240-243). Le monument funéraire élevé pour Myrine (cat. n°302) souligne la jeunesse de la défunte: elle fut emportée à l'âge de vingt ans.

Le style alexandrin révèle une grande capacité d'adaptation, tant au niveau iconographique qu'au niveau technique. Les premières stèles étaient généralement des monuments d'extérieur dressés au dessus des tombes (cat. n° 236, 237). Ce type de monument semble moins fréquent à partir du milieu du III^e siècle. Ce phénomène témoigne de la modification de l'organisation des nécropoles. Face à la croissance exponentielle de la population alexandrine, les entrepreneurs funéraires se heurtent à

¹¹ Bernand (E.), *Inscriptions Métriques de l'Égypte gréco-romaine*, Paris, 1969: le défunt de la stèle Alexandrie inv. 20874 (p. 75-80), évoque ses enfants et petits enfants qui prirent soin de lui, tandis que le défunt de la stèle de la collection Huy-Haubert regrette de n'avoir pu veiller sur les vieux jours de ses parents (p. 80-83).

¹² Charron (A.) (dir.), *La mort n'est pas une fin. Pratiques funéraires en Égypte d'Alexandre à Cléopâtre*, Éditions du Musée d'Arles Antique, 2002, p. 47-50, 69-71.

¹³ Empereur (J.Y.), Nenna (M.D.) (éd.), *Necropolis 2*, Le Caire, 2003, p. 39, 40, 43.

¹⁴ Gortemann (C.), «Sollicitude et amour pour les animaux dans l'Égypte gréco-romaine», *Chronique d'Égypte* 63, 1957, p. 101-119.

un problème de place. La tombe individuelle est progressivement remplacée par des hypogées collectifs¹⁵. La dalle de fermeture du loculus semble être conçue sur le modèle de la stèle funéraire, avec un fronton, des acrotères et une architrave sur laquelle est peinte ou gravée une inscription précisant l'identité du défunt (cat. n°188, 193, 245). La plupart des dalles de fermeture de loculi, souvent mal conservées et plus difficilement accessibles, n'ont pas fait l'objet d'un corpus détaillé. Il est donc difficile de les intégrer à cette étude.

En dépit d'une grande richesse iconographique et de l'usage de techniques variées issues des apports attiques et macédoniens, les productions du III^e siècle forment un ensemble cohérent, qui exclut toute influence égyptienne, et original, dans la mesure où il reflète les composantes d'une société cosmopolite. Les stèles peintes et à relief sont construites selon le même modèle. Les stèles dont la scène a été sculptée se caractérisent par un faible relief et par une technique de sculpture spécifique servant à dissimuler les défauts du matériau. Les stèles peintes et à relief mettent en scène de petits personnages, avec peu de serviteurs, peu d'accessoires. Les espaces vides sont nombreux. L'usage de techniques spécifiques, la combinaison des répertoires iconographiques grecs et macédoniens et la manière dont les scènes sont organisées, sont propres au style alexandrin.

La question de l'existence d'un style alexandrin¹⁶ est discutée en raison de la diversité des productions. Or, cette hétérogénéité touche davantage le répertoire iconographique que le style. Le cosmopolitisme est l'essence de l'art alexandrin. Le style alexandrin résulte de la combinaison des héritages grecs et macédoniens. L'influence de l'art égyptien est négligeable, notamment au III^e siècle, période pendant laquelle se met en place le style alexandrin. L'introduction d'éléments égyptiens n'intervient qu'à partir de la fin du II^e siècle. Elle ne remet pas en question le style alexandrin puisque les éléments tirés du répertoire égyptien sont introduits dans des scènes d'iconographie grecque (cat. n°239, 291, 301, 303). Le style alexandrin peut-être considéré comme une tradition locale issue des conditions particulières du site, où se rencontrent différentes populations aux traditions artistiques spécifiques.

1.2.2. Un style à l'image d'une société cosmopolite.

Les monuments privés n'ont pas de véritable valeur démographique. Ils ne nous donnent que rarement des valeurs numériques: nous savons que Myrine, pour qui fut élevé un monument funéraire, est morte à l'âge de vingt ans (cat. n°302), que Apollos fils de Léon est mort à vingt-sept ans (cat. n°270). La courte épitaphe sur la stèle de Ménnéas fils de Nikaïos fait une simple allusion au jeune âge du garçon au moment de sa mort (cat. n°284). Seules quelques tendances démographiques propres au monde antique se dégagent de ces monuments. Plusieurs stèles furent dédiées à des enfants (cat. n°272-285). La mortalité infantile était très importante. On ignore souvent l'âge à la mort. L'iconographie n'est pas d'un grand secours: les personnes

¹⁵Charron (A.) (dir.), *La mort n'est pas une fin. Pratiques funéraires en Egypte d'Alexandre à Cléopâtre*, Arles, 2002, p. 47-50. Empereur (J.Y.), Nenna (M.D.) (éd.), *Necropolis 2*, Le Caire 2003, notamment p. 33-84, 293-246: la nécropole de Gabbari donne un exemple d'extension progressive: la nécropole fut conçue sans projet d'ensemble, étendue en fonction des besoins. Certaines parois furent percées pour permettre la création de nouvelles salles aux niveaux inférieurs et supérieurs. Les dispositifs antérieurs furent parfois détruits.

¹⁶Stewart (A.), «The Alexandrian Style: a mirage?», p. 231-246 et Kozloff (A.P.), «Is there an Alexandrian Style? What is Egyptian about it?» p. 247-260 in *Alexandria and Alexandrinism*, Paul Getty Museum, 1993.

représentées sont généralement jeunes. Il est impossible de préciser quel est le poids réel des conventions iconographiques. Les types iconographiques évoquant les circonstances du décès apportent davantage de renseignements. Les stèles funéraires montrent des femmes souffrantes et des hommes armés, dans une attitude passive ou en pleine action. Elles illustrent les deux facteurs importants de décès prématurés chez les personnes jeunes: la mort en couches pour les femmes et la mort à la guerre pour les hommes. Les habitants d'Alexandrie apparaissent comme une population jeune et dynamique, dont la forte mortalité était sans doute compensée par le croît naturel et un solde migratoire positif. Les informations démographiques restent lacunaires: il est nécessaire d'avoir recours à d'autres sources pour compléter ce tableau. Faute de recensements - les premiers dont nous disposons datent de l'époque romaine - seule l'étude des sépultures et des squelettes peut apporter quelques indices démographiques. Cependant, elle s'avère difficile suite aux remplois successifs des loculi¹⁷ et à l'emploi massif de l'incinération au III^e siècle. Les hydries de Hadra, qui servaient à recueillir les restes du mort, donnent parfois le nom, l'ethnique et la date de la mort¹⁸.

Les stèles funéraires n'offrent pas de données chiffrées fiables. En revanche, elles fournissent d'importantes indications sur la composition de la population alexandrine. Les ethniques figurent sur vingt-sept stèles funéraires permettent de dénombrer dix-sept origines différentes, dont une défunte qui se désigne comme Alexandrine¹⁹. Les Alexandrins sont issus de l'ensemble du monde grec, d'Europe, d'Asie Mineure... Le tableau suivant répertorie les principales origines ethniques:

	Origine ethnique des destinataires	catalogue n°.
Europe	Istros (Embouchure du Danube)	225
	Olbia (Principale ville d'une colonie de Milet en Scythie)	238
	Thrace (Sud-Ouest de l'Europe)	255
	Celte	287
Grèce continentale	Arcadie (Centre du Péloponèse) Héraïa	290, 232
	Épire (Grèce occidentale)	260
	Macédoine	265, 266
	Thessalie	233, 251, 268
Asie Mineure	Bithynie (Nord-Ouest de l'Asie Mineure)	213
	Galatie	212, 234, 245-248, 252
	Milet (Ionie)	289
	Pisidie	201
	Samos	191, 217
Mer Égée	Théra	253
	Cyrénaïque	215
Méditerranée		

Les inscriptions montrent qu'Alexandrie est une ville cosmopolite. Les militaires gréco-macédoniens furent les premiers à s'installer en Égypte. Alexandre y avait laissé une armée importante, qu'il avait confiée à ses fidèles²⁰. Les immigrants arrivèrent ensuite de l'ensemble du monde grec. Certains restèrent à Alexandrie, d'autres furent envoyés dans les riches provinces de la chôra²¹. La population

¹⁷Nenna (M.D.), «Inhumations» in Charron (A.) (dir.), *ibidem*, p. 51-55.

¹⁸Enklaar (A.), «Les urnes cinéraires» in Charron (A.) (dir.), *ibidem*, p. 66-68.

¹⁹L'inscription de la stèle de Niko (cat. n° 237) la désigne comme citoyenne d'Alexandrie.

²⁰Huss (W.), *Ägypten in hellenistischer Zeit*, Munich, 2001, p. 74.

²¹Ballet (P.) *La vie quotidienne à Alexandrie, 331-30 avant J.-C.*, Paris 1999, p. 37.

alexandrine comptait principalement des Grecs et des Macédoniens, dont le niveau de vie était relativement bon. Les conditions de vie d'un mercenaire galate étaient sans doute inférieures à celles d'un Grec ou d'un Macédonien qui jouissait de la citoyenneté alexandrine. La majorité de la population alexandrine vivait sans doute modestement. Il ne faut pas négliger la masse de petites gens qui peuplaient les rues de la capitale, la minorité indigène²², les serviteurs et les non libres qui sont indirectement évoqués dans les stèles funéraires (cat. n°188, 226, 227, 234-237, 252, 261).

Les peintres et les sculpteurs alexandrins restituèrent les quelques groupes ethniques. Les types iconographiques font référence à leur statut et à leurs fonctions dans l'armée lagide: ils montrent les modalités de combat, l'armement et l'origine ethnique. Les soldats issus du monde grec sont présentés debout, passifs ou en pleine action, armés d'une lance, d'une épée et d'un bouclier (cat. n°251, 258, 260). Les Macédoniens, dont la supériorité des méthodes de combat fut prouvée par les campagnes d'Alexandre, sont des cavaliers lancés au galop, la chlamyde au vent. Le seul type iconographique non gréco-macédonien qui apparaisse dans les stèles funéraires, est le mercenaire galate. Le Galate est un guerrier nu, à moitié enveloppé dans sa chlamyde, appuyé sur son bouclier ovale et sa lance. Ce type iconographique, sans doute adapté au répertoire de la stèle par les artisans gréco-macédoniens, souligne l'origine barbare de ce peuple.

Une importante part de la population alexandrine nous échappe: bien qu'elle soit estimée à deux-cent mille personnes pour l'ensemble de l'Égypte, la communauté juive n'apparaît pas dans ces sources. La moitié résiderait à Alexandrie. En effet, après la conquête de la Judée, Ptolémée I^{er} Sôter avait emmené cent mille prisonniers juifs en Égypte. Trois-cent mille Juifs furent enrôlés dans l'armée lagide. L'affranchissement de la population juive sous Ptolémée II Philadelphe acheva leur intégration²³. La nature des monuments juifs explique leur absence de ce corpus: ceux-ci ne donnent aucune image de la personne privée. À Ibrahimieh, les sépultures juives qui alternaient avec les tombes grecques, ne comportaient qu'une inscription en araméen. Celle-ci est essentielle pour identifier la population juive d'Égypte dont une grande partie était hellénisée et portait un nom grec²⁴. Dosithéos, fils de Drimylos, Juif de naissance, constitue un cas extrême: grand archiviste de Ptolémée III Evergète I, il fut sans doute conduit à l'apostasie, puisqu'il assumait la charge de prêtre éponyme du culte royal lagide. Les Juifs fortement hellénisés ont également pu élever un monument funéraire de style alexandrin. Les Égyptiens qui furent intégrés à l'armée lagide et qui combattirent à Raphia en 217, sont également absents. Leurs monuments funéraires restèrent probablement de style égyptien: le soldat Pa-di-aset (cat. n°22), qui entra au service des rois lagides, éleva un monument traditionnel.

Le cosmopolitisme alexandrin repose donc sur la présence d'une importante population militaire, recrutée dans l'ensemble du bassin méditerranéen. Les Lagides s'étaient fixés comme objectif de faire d'Alexandrie une métropole rayonnant sur l'ensemble du bassin méditerranéen. Ils pratiquèrent une politique diplomatique,

²²Chauveau (M.), «Alexandrie et Rhakôtis: le point de vue des Égyptiens» in Leclant (J.) (dir.), *Alexandrie: une mégalopole cosmopolite*, Paris, 1999 (Cahiers de la villa Kérylos 9), p. 1-10.

²³Mélèze Modrzejewski (J.), «La Diaspora juive Égypte», in Le Dinahet (M-T.) (dir.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre au I^{er} siècle avant notre ère*, Nantes, 2003, p. 330-353.

²⁴Mélèze Modrzejewski (J.), *Les Juifs d'Égypte de Ramsès II à Hadrien*, Paris, 1991, la nécropole d'Ibrahimieh: p. 67-68, Dosithéos fils de Drymilos: p. 55.

commerciale et religieuse et une politique militaire. Ils attirèrent artistes, scientifiques et philosophes du monde grec pour faire d'Alexandrie une métropole culturelle. Ils disposaient également d'une importante armée qui fut employée pour la colonisation de l'Égypte et pour le maintien d'une politique extérieure ambitieuse.

1.2.3. L'iconographie féminine.

Les stèles peintes et à relief et la ronde bosse alexandrines accordent une attention particulière à l'iconographie féminine. Les morts prématurées et les morts en couches, la principale cause de mortalité chez les femmes, étaient fréquemment évoquées. Ces événements ne furent pas les seuls à susciter l'érection d'un monument funéraire. De nombreuses stèles funéraires et statues furent dédiées à des femmes. L'iconographie féminine joue un rôle important pour l'étude du statut des femmes vivant dans les cités grecques d'Égypte car la documentation papyrologique fait souvent défaut.

Comme pour les hommes, la mort des femmes donnait lieu à des dépenses funéraires. Cependant, il est probable qu'elles furent moins fréquentes et moins importantes que pour les hommes: le nombre de stèles funéraires élevés pour des femmes et des jeunes filles est inférieur à celui des stèles pour des hommes et des garçons²⁵. En revanche, plusieurs statues féminines semblent avoir eu une fonction funéraire (cat. n°293, 297, 300, 301, 302). Il est difficile d'étudier le poids social de la femme en utilisant comme seule source ces monuments funéraires: ils font référence aux conditions de leur mort sans relater leurs actes.

Le répertoire iconographique féminin est assez riche. Il exprime sans doute un nouvel intérêt pour la condition féminine. Les représentations conservent des formes traditionnelles et stéréotypées: les femmes mariées sont présentées la tête voilée. Dans les *dexiosis*, la femme tient face à l'homme le rôle d'épouse, face à une autre femme sans doute celui de sœur ou d'amie. Son rôle de mère est souligné dans les scènes familiales où apparaissent des enfants. La femme reste considérée comme un élément reproducteur essentiel: les femmes se mariaient relativement jeunes, leur valeur étant accrue par leur capacité à avoir des enfants²⁶. Néanmoins, la souffrance exprimée dans les scènes de mort en couches montre que le rôle reproducteur de la femme gagne en humanité²⁷. Le cadre de vie du gynécée semble également affecté par la pensée de l'époque hellénistique. À la différence des stèles funéraires d'Asie Mineure, où des instruments pour le filage et le tissage sont introduits dans les scènes, les femmes ne sont plus représentées dans l'activité domestique grecque traditionnelle. L'activité textile avait pris une forme artisanale à Alexandrie et dans la chôra égyptienne: dans le Fayoum, la gestion de la production de laine, du filage, tissage et de la fabrication de vêtements est bien connue grâce aux papyri de Zenon. La comparaison avec les stèles funéraires d'Asie Mineure révèle la spécificité des stèles féminines de style alexandrin. Bien que l'univers du gynécée apparaisse toujours dans le regroupement de femmes, de servantes et d'enfants, il perd son

²⁵Ce corpus regroupe vingt-huit stèles dédiées à des femmes, quarante neuf à des hommes, cinq pour des filles et huit pour des garçons.

²⁶Verilhac (M.A.), Vial (C.), *Le mariage grec du VI^e avant JC à l'époque d'Auguste*, BCH supplément 32, p. 215-217.

²⁷Bernand (E.), *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, Paris, 1969: les épitaphes funéraires relatives à des femmes insistent sur leur mort brutale, en couches, alors qu'elles étaient encore jeunes, en âge de concevoir (notamment les stèles de Nikô p. 153-155, d'Hédulê p. 160-164, de Télésion p. 183-184).

caractère strictement féminin, car il est privé des accessoires caractéristiques de ce milieu. On reconnaît désormais à la femme d'autres occupations que celles qui la confinaient dans le gynécée. Sur les stèles funéraires, les femmes sont contemplatives, oisives et font l'objet de l'attention de leurs servantes. Elles appartiennent à des milieux aisés et cultivés: la stèle de Myro (cat. n°237), qui joue de la cithare, était probablement une musicienne professionnelle. Cette stèle montre que certaines femmes pouvaient prétendre à un épanouissement intellectuel et musical.

Le statut des femmes à Alexandrie est moins bien connu que celui des femmes de la chôra. La double ascendance paternelle et maternelle est indispensable pour appartenir au corps civique: c'est une caractéristique commune à l'ensemble des cités grecques²⁸. À Alexandrie, les femmes jouèrent également un rôle dans la transmission de la citoyenneté²⁹: la loi alexandrine imposait la double filiation et interdisait le mariage mixte. La défunte Niko (cat. n°237) signale qu'elle était citoyenne d'Alexandrie. Dans les actes de mariages alexandrins, la femme est définie comme *aste* ou comme fille d'un citoyen appartenant à un dème. Ces mentions étaient essentielles car la communauté civique d'Alexandrie était une construction artificielle, qui ne reposait pas sur d'anciens groupes familiaux³⁰. Les femmes sont présentées comme des mères et des épouses: elles ne semblent jouer qu'un rôle social restreint, limité à la sphère privée. Dans l'épigraphie funéraire³¹, les femmes se définissent par leur situation familiale, leur dévotion à leur époux et leurs enfants. L'accent est mis sur la tristesse du sort des femmes qui meurent au moment de donner la vie. L'iconographie funéraire traduit parfaitement le contenu de ces inscriptions.

L'évolution de l'iconographie funéraire, l'absence d'accessoires dérivés des activités domestiques et l'introduction d'instruments de musique (cat. n°237) révèlent sans doute un nouvel intérêt pour la condition féminine. Les femmes apparaissent comme des personnes cultivées, dont les domaines d'intérêt dépassent la sphère privée. L'évolution du regard porté sur les femmes ne peut être dissociée de l'activité des reines et de quelques femmes d'exception qui s'imposèrent dans la société lagide. Fine politique, Arsinoé II, alors veuve du roi Lysimaque, parvint à revenir en Égypte, séduisit son frère Ptolémée II et l'épousa. Le mariage incestueux entre Arsinoé II et son frère illustre parfaitement l'ascendant qu'elle exerçait sur le roi. Les reines qui succédèrent à Arsinoé furent toutes marquées par cette ambition politique. Les reines les plus charismatiques furent sans doute celles qui portèrent le nom de Cléopâtre: les effigies de Cléopâtre II qui présentaient des traits masculins, montraient comment la reine entendait gouverner, à l'image d'un roi. D'autres femmes, qui n'étaient pas de sang royal, surent s'imposer dans la société lagide. Les hétaires, qui bénéficiaient des bienfaits royaux, disposaient d'une grande fortune dont elles pouvaient user librement³². Bilistiché était propriétaire de chevaux de course et

²⁸ Bielman-Sanchez (A.), «Citoyennes hellénistiques. Les femmes et leur cité en Asie Mineure», in Le Dinahet (M.-T.) (dir.), *l'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre au I^{er} siècle avant notre ère*, Nantes, 2003, p. 179.

²⁹ Verilhac (M.A.), Vial (C.), *Le mariage grec du VI^e avant JC à l'époque d'Auguste*, BCH supplément 32, p. 69.

³⁰ Fraser (P.M.), *Ptolemaic Alexandria*, Oxford, 1972, p. 38-47.

³¹ Bernand (E.), *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, Paris, 1969, p. 19.

³² Pomeroy (S.B.), *Women in Hellenistic Egypt. From Alexander to Cleopatra*, New York, 1984, p. 51-55.

fit plusieurs prêts à Oxyrhynchos, Agathoclea possédait plusieurs bateaux. Le culte royal permettait aux femmes d'occuper des fonctions importantes dans le clergé alexandrin: canéphores, athlophores, prêtresses apparaissent dans les protocoles de datation. Les femmes s'illustraient dans des transactions financières et exerçaient d'importantes fonctions religieuses, deux domaines d'activités qui ne sont pas développés dans l'iconographie funéraire. Aucun monument funéraire de l'époque ptolémaïque ne fait référence aux fonctions religieuses des femmes vivant à Alexandrie³³. La création d'une iconographie spécifique, comme ce fut le cas au II^e siècle, pour les prêtresses de Déméter de Smyrne³⁴, nous aurait permis d'apprécier l'importance de ces femmes dans la vie politique. L'usage excluait sans doute qu'une femme vantât ses actions publiques.

Il est probable que les femmes aient bénéficié, à Alexandrie, d'un statut relativement favorable. Néanmoins, il est impossible d'affirmer qu'il fut totalement différent de celui des autres femmes du monde grec. En effet, la plus grande implication des femmes dans les affaires de la cité semble être un trait propre à l'époque monde hellénistique. L'évergétisme se décline désormais au féminin et les femmes peuvent parfois assumer le poids financier de liturgies et de magistratures autrefois réservées aux hommes³⁵. Il convient donc de ne pas surestimer l'influence indigène dans l'évolution du statut des femmes à Alexandrie. Celle-ci fut sans doute plus importante dans la chôra, hors des structures traditionnelles de la cité grecque.

1.3. Des contacts entre les Gréco-macédoniens et les Égyptiens dès le III^e siècle.

1.3.1. Des traditions iconographiques fortement imprégnées par les conventions.

Les répertoires iconographiques, les techniques de sculpture et de peinture, les composantes des productions alexandrines et égyptiennes ne semblent subir aucune influence extérieure. Tout contact entre l'art égyptien et l'art alexandrin destinés à des personnes privées semble proscrit. Ce profond respect des traditions et des conventions est-il l'expression matérielle d'une situation réelle? L'apport d'autres sources iconographiques est nécessaire pour nuancer et définir les liens entre le monde alexandrin et le monde égyptien. Dès le début de l'époque ptolémaïque, les portraits pharaoniques des souverains lagides intégrèrent des éléments de l'iconographie royale alexandrine, les cheveux naturels sous les couronnes pharaoniques, des éléments réalistes du portrait, comme le travail des lèvres plus souples et plus charnues ou le dessin plus arrondi des yeux. Les références au portrait alexandrin des Lagides se multiplient au cours de l'époque ptolémaïque: les portraits pharaoniques de Cléopâtre II et III présentent des traits masculins, ceux de Ptolémée Évergète II reproduisent ses formes charnues. En outre, à Alexandrie, se juxtaposent des monuments grecs et des éléments d'architecture pharaonisante³⁶. Le site de Qaitbay révèle plusieurs pièces rapportées d'Héliopolis, intégrées à l'architecture du

³³La statue d'Alexandrie inv. 22404 est un monument d'époque romaine: elle présente une femme drapée d'une étole aux motifs isiaques.

³⁴Zanker (P.), «The hellenistic grave stelai from Smyrna: identity and self-image in the polis» in Bullock (A.) (éd.), *Images and ideologies. Self-definition in the hellenistic world*, Berkeley, 1993, p. 212-230.

³⁵Bielman-Sanchez (A.), «Citoyennes hellénistiques. Les femmes et leur cité en Asie Mineure», in Le Dinahet (M.-T.) (dir.), *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre au I^{er} siècle avant notre ère*, Nantes, 2003, notamment Archippé de Kymé p. 186-187, les démiurges Kourasiô et Névolpolis d'Aspendos p. 187.

³⁶Legras (B.), *L'Égypte grecque et romaine*, Paris, 2004, p. 57-59.

phare, sphinx, éléments d'obélisques, différents blocs d'époque pharaonique. Les statues de Ptolémée et d'Arsinoé Philadelphie érigées sur le phare sont de tradition pharaonique. La première image que les Lagides donnèrent d'eux aux voyageurs et marins du monde grec atteignant le port d'Alexandrie était celle de pharaons et non de rois hellénistiques.

1.3.2. Une situation ambiguë qui résulte de la politique lagide.

Les dynastes lagides ne menèrent pas de politique contraignante visant à imposer un modèle culturel unique. Edouard Will a montré qu'il ne fallait pas appliquer le modèle colonial moderne à la situation de l'Égypte à l'époque ptolémaïque³⁷. Les Lagides ne rejettent pas le modèle pharaonique mais l'adaptent au mode de pensée grec afin de fonder leur pouvoir sur une double assise grecque et égyptienne. Les Lagides n'élaborent pas un modèle culturel susceptible de créer une société mixte mais cultivent un double système, se présentant à la fois comme basileus et pharaon. La culture grecque intervient sans être imposée, puisqu'elle coexiste avec certaines structures pharaoniques. La culture grecque prédomine dans les domaines administratifs, économiques et militaires. Être grec confère un statut fiscal privilégié: pour être reconnu comme tel, il fallait porter un nom grec, parler la langue, adopter certains usages, fréquenter le gymnase. L'ouverture sur le monde grec ne suscite pas le rejet des valeurs traditionnelles. La religion égyptienne, soutenue par un clergé dynamique, n'est pas affectée par la présence grecque. Les «Maisons de Vie» dans les temples sont le centre de l'activité intellectuelle égyptienne, théologique, mythologique, médicinale, astrologique³⁸. Le clergé égyptien conserve son organisation, son mode de vie, ses traditions culturelles, son savoir³⁹. Les Lagides nouent d'étroites relations avec le clergé indigène. Cette collaboration apparaît dans les cérémonies de couronnement⁴⁰, les décrets des synodes sacerdotaux⁴¹, le financement par les rois des travaux de construction. Les Ptolémée, en menant une politique qui vise à entretenir de bonnes relations avec le clergé indigène, tout en garantissant aux Gréco-macédoniens une situation socio-économique enviable, contribuèrent à la formation d'une société pluriculturelle.

1.3.3. Des contacts entre les Gréco-macédoniens et les Égyptiens dès le III^e siècle.

L'appartenance religieuse apparaît comme une composante sociale essentielle: celle-ci affichée dans les stèles funéraires et des rondes bosses. Leur style et leur iconographie suggèrent que peu de contacts furent établis. Or, il est peu probable que les communautés gréco-macédoniennes et égyptiennes coexistèrent pendant plus d'un siècle sans nouer le moindre lien. Bien que la stèle funéraire de tradition égyptienne s'adresse à une clientèle généralement plus modeste que celle de la ronde bosse, les destinataires appartenaient à des groupes sociaux relativement aisés, membres du clergé indigène. Le clergé indigène collabora avec les Lagides et participa à la mise en place du culte dynastique, mais resta attaché à ses traditions: les

³⁷Will (E.), «Le monde hellénistique et nous», *Historica Graeco-hellenistica*, Paris, 1998, p. 675-688, repris de *Ancient Society* 10, 1979, p. 79-95.

³⁸Dunand (F.), «Grecs et Égyptiens en Égypte lagide», *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, Pise-Rome, 1983, p. 74.

³⁹Dunand (F.), *op. cit.*, p. 71.

⁴⁰Thompson (D.J.), *Memphis under the Ptolemies*, Londres, 1998, p. 108.

⁴¹Veisse (A.E.), *Les révoltes égyptiennes*, Louvain, 2004 (*Studia Hellenistica* 41), p. 204, 207-209.

possibilités d'ouverture restèrent inexploitées. Les premières manifestations d'un contact entre les communautés gréco-macédoniennes et égyptiennes ne doivent pas être recherchées parmi les milieux sociaux aisés, qui défendent plus assidûment leur mode de vie traditionnel et leurs anciennes prérogatives, mais parmi les milieux plus modestes, qui n'apparaissent pas dans les monuments de ce catalogue. L'introduction d'autres sources est indispensable pour mieux cerner le quotidien de ces personnes, nécessaire pour étudier les Égyptiens d'origine plus modeste. Les petits objets déposés dans les tombes, figurines et faïences à l'effigie des dieux, permettent de connaître les croyances populaires. La papyrologie est une source importante pour l'étude des pratiques commerciales, financières et matrimoniales.

Les contacts et les échanges entre les communautés gréco-macédoniennes et égyptiennes furent nombreux: ils furent d'ordre religieux, civil et militaire. Les correspondances entre les dieux égyptiens et grecs citées dès le V^e siècle par Hérodote servirent de passerelles entre les croyances grecques et indigènes. En outre, Ptolémée Sôter conserva aux postes clés de son administration des Égyptiens, membres de l'ancienne aristocratie⁴². La situation socio-économique des Égyptiens qui entrèrent au service de Sôter ne fut que peu affectée par la présence gréco-macédonienne. En revanche, sous ses successeurs, Ptolémée Philadelphie et Ptolémée Évergète, les Égyptiens furent relégués aux échelons inférieurs de l'administration civile. De même, les Égyptiens servirent dans l'armée lagide avant Raphia⁴³: ceux-ci furent déjà présents à Gaza en 312. Les sources grecques ne mentionnèrent que rarement ces combattants indigènes car elles ne les considéraient pas comme des éléments décisifs dans l'issue de la bataille⁴⁴. Enfin, les clérouques gréco-macédoniens furent, dès le III^e siècle, amenés à coexister avec les Égyptiens dans les villages de la chôra. Cette cohabitation, qui resta sans doute, dans la plupart des cas, pacifique, n'est attestée que par des plaintes adressées au pouvoir royal et relatant des conflits mineurs⁴⁵. Les conditions d'occupation gréco-macédonienne influèrent sur la qualité des relations entre les deux communautés. Memphis, où une communauté grecque était installée depuis le VI^e siècle, le Fayoum, qui fut intensément exploité par les Grecs; le Delta, qui était dans la zone d'influence alexandrine, constituèrent des zones favorables aux contacts entre Gréco-macédoniens et indigènes.

Des contacts se nouèrent entre les Gréco-macédoniens et les Égyptiens dès le III^e siècle. Toutefois, ces échanges ne trouvèrent pas encore une traduction iconographique dans la stèle funéraire et la ronde bosse privée. Ils étaient encore trop ténus pour générer la constitution d'une véritable société mixte.

2. LE II^e SIÈCLE, UNE PHASE CHARNIÈRE.

Les échanges et les contacts entre les communautés gréco-macédoniennes et égyptiennes s'intensifièrent au cours du III^e siècle. Toutefois, ce n'est qu'à partir du II^e siècle qu'interviennent de véritables transformations sociales. Il convient donc de déterminer leurs manifestations iconographiques, leurs événements déclencheurs et leurs effets sur les composantes de la société de l'Égypte lagide.

⁴²Dunand (F.), «Grecs et Égyptiens en Égypte lagide», *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, Pise-Rome, 1983, p. 50.

⁴³Dunand (F.), *op. cit.*, p. 49.

⁴⁴Rodriguez (P.), «Les Égyptiens dans l'armée de terre ptolémaïque», *Revue des études grecques* 117 (2004), p. 104-124.

⁴⁵Dunand (F.), *op. cit.*, p. 53.

2.1. L'évolution de l'art égyptien aux II^e et I^{er} siècles.

2.1.1. Les troubles socio-historiques et leurs effets sur la production de monuments privés.

L'étude de l'évolution de l'iconographie et du style des productions privées de tradition égyptienne au début du II^e siècle se heurte à l'importantes lacunes. En effet, la production de monuments privés semble régresser. Peu de monuments produits à Thèbes peuvent être datés de la première moitié du II^e siècle. La diminution de la production artistique affecte d'autres domaines. Le ralentissement de l'activité des artisans, peintres et sculpteurs, est également sensible dans le programme lagide de construction de temples en Haute Égypte: les fondations de temple qui furent à leur apogée sous Ptolémée Philadelphie et Ptolémée Evergète, ne reprurent que sous Ptolémée Philométor. Cette régression de la production artistique trouve vraisemblablement une explication dans les troubles sociaux de la fin du III^e siècle. En effet, de 206 à 186, la Thèbaïde est secouée par une violente révolte contre le pouvoir lagide⁴⁶. Ce contexte de crise affecta sans doute de la même manière la production et la conservation des monuments privés.

2.1.2. Les composantes des productions de tradition égyptienne aux II^e et I^{er} siècles.

Exception faite de la statue cube, dont les dernières attestations datent du début du III^e siècle, les types iconographiques employés au siècle précédent ne sont pas abandonnés. Les statues en pagne court et les statues théophores connaissent encore une forte diffusion. Ces types iconographiques restent choisis par d'importants personnages: Amphiomis (cat. n°96), prince héréditaire, Frère du Roi, prêtre, grand commandant des troupes d'infanterie et des chars du nome de Mendès, est représenté en pagne court, tandis que Pikhaas (cat. n°88), noble de Silé, gouverneur de Tanis, prêtre d'Amon, de Mout et de Khonsou est vêtu d'un pagne sacerdotal, noué sous la taille et porte devant lui une stèle sur laquelle figure le dieu Khonsou. Ces statues étant acéphales, il est impossible de déterminer la physionomie de ces hommes: seule la statue de Panémérit (cat. n°97) laisse supposer que les types iconographiques traditionnels pouvaient être associés à un portrait réaliste (cat. n°86, 95, 98). En outre, il semblerait que les dernières attestations du portrait de type sacerdotal datent du milieu du II^e siècle (cat. n°139, 140). Les physionomies atteignent un plus grand degré de réalisme, les chairs gagnent en élasticité. Parallèlement, aux II^e et I^{er} siècles, se développe une tendance plus caricaturale, qui aboutit à une exagération des traits de la vieillesse, à un creusement des rides et des chairs (cat. n°141-144). Enfin, l'iconographie des stèles funéraires ne subit pas de transformations importantes. Les défunts restent représentés dans une attitude de vénération et d'offrande devant les dieux ou une barque solaire. Une nouvelle thématique funéraire, celle d'Anubis guidant le mort devant Osiris, n'est introduite qu'à partir de la fin de l'époque ptolémaïque (cat. n°15-19, 73).

Bien qu'aux II^e et I^{er} siècles, les productions destinées à des personnes privées se situent dans la continuité de celles du siècle précédent, plusieurs innovations sont introduites. Le type iconographique de la statue drapée de tradition égyptienne semble se diffuser à partir de la seconde moitié du II^e siècle. Parallèlement, le portrait réaliste sur pierre dure s'impose progressivement dans la ronde bosse égyptienne, qu'il soit associé à un type iconographique traditionnel (cat. n°97) ou à une statue drapée (cat. n°107, 109, 111-113, 119, 120). Bien qu'elles soient conçues dans le

⁴⁶Hölbl (G.), *Geschichte des Ptolemaerreiches*, Darmstadt, 1994, p. 153-159.

respect des conventions, la statue drapée et la tête-portrait sur pierre dure traduisent une certaine influence des types iconographiques de tradition grecque. Ces deux innovations de la ronde bosse indigène se développent simultanément et s'adressent sans doute aux mêmes catégories socioprofessionnelles.

2.1.3. Le renouvellement de l'image des élites indigènes.

Il convient de déterminer par qui et pour qui furent élaborées les statues drapées et les tête-portraits sur pierre dure. Les artisans jouèrent un rôle dans les échanges iconographiques et techniques. Ils devaient assimiler les nouveaux modèles iconographiques et être capables de les reproduire. Toutefois les informations relatives aux sculpteurs indigènes restent lacunaires: les œuvres ne sont pas signées; aucun atelier qui aurait pu fournir des indices sur le mode de diffusion des modèles iconographiques n'a pu être identifié. La situation des destinataires de ces monuments est mieux connue. Les inscriptions sur les statues associant un portrait réaliste à un type iconographique traditionnel, notamment les statues théophores (cat. n°87, 88, 97), et sur les statues drapées (cat. n°102, 108, 109, 113, 119, 126) montrent que les destinataires de ces monuments remplissaient des fonctions dans le clergé indigène. Pikhaas (cat. n°88) exerçait les prêtrises d'Amon, de Mout et de Khonsou, Pen-nout (cat. n° 102) celles d'Hathor, d'Horus, d'Horsefi et d'Isis, Pa-sheer-bastet (cat. n°113) celles d'Isis, de Neith, d'Hathor et d'Horus. Ces hommes exerçaient également des fonctions civiles et militaires, de gouverneur (cat. n°88, 99, 102), de trésorier (cat. n°108), de chancelier (cat. n°102), de commandant de troupes de cavalerie et d'infanterie (cat. n°96, 99, 108, 119, 126)... Les destinataires de ces monuments étaient vraisemblablement issus des milieux sacerdotaux et assumaient diverses responsabilités locales d'ordre civil et militaire. La reproduction sociale du milieu indigène étant particulièrement forte, il est peu probable que ces hommes soient des nouveaux venus, qui auraient bénéficié d'une ascension sociale au service des Lagides. En revanche, il semblerait que les membres de l'élite sacerdotale indigène traditionnelle aient diversifié leurs fonctions et se soient intégrés dans la hiérarchie civile et militaire lagide. La modification de leur statut socio-économique aurait provoqué une évolution de leur image. Ces monuments, destinés à des membres du clergé indigène, traduiraient donc leurs échanges avec le monde grec.

2.2. Les manifestations iconographiques des transformations sociales.

2.2.1. Événements historiques et transformations sociales.

Les causes de l'évolution du style et de l'iconographie du II^e siècle, de l'essor d'un nouveau mode de représentation de l'élite indigène, doivent être recherchées dans un contexte plus large, historique et socio-économique. À la fin du III^e et au début du II^e siècle, se succèdent une série d'événements qui eurent probablement un impact sur les composantes de la société égyptienne à l'époque hellénistique. En 217, lors de la bataille de Raphia, les Égyptiens servirent dans la phalange grecque et furent ainsi véritablement intégrés à l'armée lagide. Dès lors, les clérouques égyptiens reçoivent au même titre que les Gréco-macédoniens, une solde et une terre pour assurer leur subsistance. Toutefois, les clérouques égyptiens occupent des postes de moindre importance, leurs soldes restent inférieures aux autres combattants, leurs *kléroi* sont plus petits⁴⁷. Ces mesures qui améliorent le statut des Égyptiens en les élevant au rang de clérouques, ne suppriment pas les distinctions socio-économiques.

⁴⁷Rodriguez (P.), «Les Égyptiens dans l'armée de terre ptolémaïque», *Revue des études grecques* 117 (2004), p. 120-122.

Les Gréco-macédoniens restent économiquement et foncièrement des privilégiés. Cette inégalité socio-économiques se traduit lors du soulèvement de la Thébaïde de 206 à 186, dans les violences à l'encontre des possédants et des membres de l'administration lagide, qui étaient principalement des Grecs⁴⁸. Cependant, le clergé indigène, lui-même victime des exactions des rebelles, ne soutint pas officiellement les deux pharaons indigènes. Les décrets synodaux, qui condamnèrent les «impies», marquèrent son adhésion au pouvoir royal lagide⁴⁹. Pendant la période de pacification qui suivit la sécession, les temples bénéficièrent, de la part du pouvoir lagide, d'avantages économiques, de dons, d'allègement de taxes, de cadeaux aux animaux sacrés, de la reprise des constructions et des rénovations dans les temples, de l'obtention de nouveaux privilèges⁵⁰... La sécession de la Thébaïde resserra les liens entre le clergé indigène et le pouvoir royal. Elle fut sans doute une étape importante dans l'intégration des Égyptiens dans l'administration civile et militaire ptolémaïque.

2.2.2. Une évolution qui affecte différents documents iconographiques dès la fin du III^e siècle.

Les productions privées de tradition égyptienne, la statue drapée et les têtes-portraits sur pierre dure, semblent indiquer qu'une évolution sociale n'est intervenue qu'à partir du milieu du II^e siècle. Or, celle-ci s'esquisse dès la fin du III^e siècle. Plusieurs documents iconographiques, la ronde bosse royale, les terres cuites et les faïences alexandrines, préfigurent l'évolution de la société indigène. À partir de Ptolémée V Épiphanes, les Lagides accordent une attention particulière à leur image pharaonique. Cet intérêt traduit la volonté politique de prendre le contre-pied des pharaons indigènes et de collaborer plus étroitement avec le clergé indigène. Cette légitimation par l'image s'inscrit dans la même logique que le couronnement à Memphis et la multiplication des décrets synodaux en faveur du culte dynastique. En outre, les arts mineurs, les terres cuites et les faïences, traduisent les échanges iconographiques entre les artisans grecs et égyptiens. À Alexandrie, on dénombre de multiples prototypes et figurines-patrices du dieu Harpocrate⁵¹. Les Harpocrates peuvent être représentés sous différentes formes, avec une corne d'abondance ou un bouton de lotus, assis sur une fleur de lotus ou adossé à un disque solaire. Ces figurines témoignent des différents aménagements techniques des coroplastes alexandrins. De même, l'étude du mobilier en faïence déposé dans les tombes alexandrines de Ras-el-Soda, Chatby, Hadra et Kom-el-Chougafa⁵², soulève la question de l'adaptation d'une technique issue de la tradition pharaonique au répertoire grec. Bien que les faïences restent essentiellement d'iconographie et de style égyptiens, certaines font directement référence au répertoire grec. Il est difficile de déterminer quels furent les auteurs de cette production car aucun atelier ne fut localisé à Alexandrie: on ignore si les pièces d'iconographie grecque furent fabriquées dans les mêmes ateliers que celles d'iconographie égyptienne ou si des coroplastes grecs s'essayèrent à la faïence. Dans un cas comme dans l'autre, il y a eu un échange de technique ou d'iconographie entre les artisans grecs et égyptiens.

⁴⁸Veisse (A.E.), *Les révoltes égyptiennes*, Louvain, 2004 (Studia Hellenistica 41), p.129-131, 151-152.

⁴⁹Veisse (A.E.), *op. cit.*, p. 207-209.

⁵⁰Veisse (A.E.), *op. cit.*, p. 213-219.

⁵¹Ballet (P.), «Le moulage des terres cuites dans l'Égypte gréco-romaine», p. 145-146, in Muller (A.), (éd.), *Le moulage en terre cuite dans l'Antiquité*, Lille, 1997.

⁵²Nenna (M-D.), Seif-el-Din (M.), «Petite plastique en faïence du Musée gréco-romain d'Alexandrie», *BCH* 1994, p. 291-319.

Enfin, dès le II^e siècle, des sarcophages anthropoïdes de tradition égyptienne présentent une inscription qui désigne le défunt comme un Grec⁵³. Ces différentes productions sont les manifestations iconographiques de la mise en place, entre la fin du III^e et le début du II^e siècle, de liens culturels entre les communautés gréco-macédoniennes et égyptiennes.

2.2.3. L'élaboration de types iconographiques à l'image de l'élite indigène du II^e siècle.

Des transformations interviennent dans la société indigène entre le III^e et le II^e siècle. Or la production de statues drapées de tradition égyptienne et de têtes-portraits sur pierre dure ne semble se développer qu'à partir du milieu du II^e siècle. Ce décalage temporel est probablement lié à l'élaboration et à la diffusion du type iconographique et du nouveau mode de représentation. Faute de datations précises et de séries complètes, il est impossible d'en déterminer les étapes. L'identité des artisans qui participèrent aux échanges iconographiques et à l'élaboration du style mixte, reste inconnue. On ignore également comment furent assimilés les nouveaux modèles iconographiques. Toutefois, il est probable que les composantes du style mixte aient été mises au point pour les effigies royales et progressivement adaptées aux monuments privés.

Les destinataires évoquent leur double orientation culturelle, leur ouverture sur le monde grec et leur respect des traditions égyptiennes. Les artisans égyptiens durent concilier, dans les statues drapées, le mode de représentation grec et les conventions indigènes, et mêler des traits hellénisés à la physionomie égyptienne des têtes-portraits en pierre dure. Il est probable que les statues royales des Lagides de style mixte qui à partir du II^e siècle associent fréquemment les traits de la physionomie grecque à des éléments d'iconographie égyptienne, ainsi que le diadème aux couronnes pharaoniques, aient servi de modèles aux monuments privés. On assisterait à un phénomène d'adaptation aux élites indigènes d'un mode de représentation qui réponde aux enjeux politico-religieux de la famille royale. Bien que leur portée reste locale, les statues drapées et les têtes-portraits sur pierre dure traduiraient, au même titre que les portraits royaux, un programme politique et des intérêts socio-économiques de l'élite égyptienne.

2.3. Le rôle ambigu des élites indigènes.

Tout au long de l'époque ptolémaïque, les élites indigènes, qui appartenaient au monde sacerdotal, furent à la fois les détentrices des traditions égyptiennes et les acteurs des contacts et des échanges avec le monde grec.

2.3.1. L'élite sacerdotale comme défenseur des traditions égyptiennes.

La documentation papyrologique et épigraphique témoigne du pouvoir économique et social des membres du clergé égyptien. Elle montre comment leurs ressources servirent au maintien des anciennes traditions. Certains particuliers purent financer des travaux de construction et de restauration. La biographie gravée sur une chapelle à Dendera nous apprend que Hor⁵⁴, le bienfaiteur qui finança la construction de ce monument, était un scribe du temple d'Amon-Rê, une fonction subalterne dans le clergé de Thèbes, et membre du clergé de Dendera. Il fit également restaurer des

⁵³Collombert (P.), «Religion égyptienne et culture grecque: l'exemple de Dioskurides», *Chr. d'Eg.* 75, 2000, p. 47-63

⁵⁴Cauville (S.), «La chapelle de Thot-ibis à Dendera, édifiée sous Ptolémée I par Hor, scribe d'Amon-Rê», *BIFAO* 89, 1989, p. 43-66.

monuments en ruines et se lança dans de nouvelles constructions. Cette volonté de préserver et d'agrandir le patrimoine religieux est partagée par beaucoup d'Égyptiens. Les inscriptions sur les stèles funéraires et les statues en font également mention. Padiaset (cat. n°22) rappelle qu'il est du devoir de tout homme de faire des dons aux dieux. Hor énumère tous ses bienfaits à l'égard des dieux: la célébration des fêtes divines, la réparation du tombeau d'Osiris tombé en ruine, ses dons à Amon-Râ (cat. n°109). Les Égyptiens qui investissent dans le patrimoine des dieux et financent le culte, appartiennent généralement au milieu sacerdotal (cat. n°109). Cependant, à partir du II^e siècle, les bienfaiteurs privés des dieux cumulent différentes fonctions: les membres du clergé égyptien appartiennent également à l'élite civile et militaire (cat. n°89, 102). Le gouverneur de Tentyris, Panas, détaille les travaux qui furent entrepris sous son autorité: il finança des constructions dans le sanctuaire d'Hathor et fit tracer une route entre Denderah et Edfou (cat. n°102). Le financement de ces travaux reposait sur le patrimoine foncier des temples et sur le cumul de fonctions religieuses qui apportaient revenus substantiels. Ainsi, bien qu'aux II^e et I^{er} siècles, les Égyptiens aient exercé d'importantes fonctions dans l'administration civile et militaire lagide, les titres sacerdotaux continuaient de figurer en première place dans les inscriptions. Le poids social d'un Égyptien à l'époque ptolémaïque apparaissait donc dans ses responsabilités culturelles et dans l'influence que sa famille exerçait à l'échelon local. La statue de Pikhaas (cat. n°88) fait référence à Panémérit (cat. n°87, 97): l'influence qu'il exerça à Tanis et les bienfaits qu'il prodigua aux dieux contribuèrent à entretenir sa mémoire.

Dynamique, la classe sacerdotale veille au maintien du système traditionnel. Ceci expliquerait la faible influence du monde grec sur la société indigène. Willy Clarysse souligne la difficulté qui réside dans la datation de ces monuments⁵⁵: exception faite de Memphis (cat. n°59-72), toute allusion à la dynastie lagide est évitée. Ce respect des traditions égyptiennes apparaît dans l'art. Les monuments privés de style égyptien produits à l'époque ptolémaïque suivent les modèles préexistants et se placent dans la continuité de la Basse Époque. Exception faite de la statue cube abandonnée au début du III^e siècle, les formes traditionnelles de la ronde bosse égyptienne, les statues théophores, en pagne traditionnel ou sacerdotal, gardent une place importante dans le répertoire de l'époque ptolémaïque. La statue funéraire ou commémorative érigée dans le temple et la stèle élevée à l'entrée de la tombe, restent considérées comme des substituts de l'individu. Elles incarnent le défunt dans le monde des vivants. En tant que substituts du défunt, statues et stèles funéraires s'inscrivent dans la durée: cela explique le choix de pierres dures, jugées plus résistantes. La volonté de ne pas sombrer dans l'oubli est également liée à l'émergence de statues magiques (cat. n°78-80): le coût de la guérison était la commémoration du nom du défunt qui avait offert ces formules. En rendant sa statue funéraire utile, un défunt assurait la survie de son nom⁵⁶.

Toute évolution se fait dans le respect des traditions égyptiennes. Ainsi, le style réaliste correspond au renouvellement d'une ancienne tendance, attestée depuis le Moyen Empire. Les principales modifications apportées à l'iconographie traditionnelle des monuments privés témoignent d'une évolution idéologique. Le portrait réaliste dans la ronde bosse privée exprime l'identité et l'individualité. Les

⁵⁵Clarysse (W.), «Prosography and dating of egyptian monuments of the ptolemaic period», *Das ptolemaische Ägypten*, Berlin, 1976, p. 239-244.

⁵⁶Traunecker (C), «Une chapelle de magie guérisseuse sur le parvis du temple de Mout à Karnak», *JARCE* 20, 1983, notamment p. 75-77.

stèles funéraires de la fin de l'époque ptolémaïque, où le défunt est conduit par Anubis devant Osiris⁵⁷, évoquent la possibilité offerte au défunt d'être accueilli parmi les dieux. La valeur de la personne privée est reconnue dans le monde des morts et dans celui des vivants. La reconnaissance de la valeur de l'individu par rapport au groupe est propre à la pensée de l'époque hellénistique⁵⁸. Les monuments privés de l'élite indigène reflètent peut-être l'influence idéologique exercée par le monde grec sur les valeurs égyptiennes traditionnelles.

2.3.2. Des titres et une image qui révèlent la diversification des responsabilités des membres de l'élite sacerdotale indigène.

Bien qu'il ait été le défenseur de la tradition religieuse et culturelle indigène, le monde sacerdotal fut un intermédiaire important avec le monde grec. Le clergé indigène et notamment les prêtres de Ptah furent responsables de la version égyptienne du culte dynastique (cat. n°61, 62, 67, 93, 108). À partir du II^e siècle, les Égyptiens diversifient leurs compétences: elles couvrent les domaines religieux, militaires et administratifs. La présence grecque, les évolutions du contexte socioculturel à partir II^e siècle ont joué un rôle dans la création de ce nouveau type iconographique et dans le renouveau de la tendance réaliste. Ces monuments, qui apparaissent comme un compromis entre l'influence grecque et les conventions égyptiennes, illustrent la position ambivalente de l'élite égyptienne et permettent de déterminer le degré d'hellénisation des dignitaires égyptiens. Rien ne permet d'affirmer que leurs destinataires étaient issus de familles mixtes gréco-égyptiennes: les inscriptions ne donnent pas suffisamment d'indications familiales. Ces monuments révèlent essentiellement leurs relations avec le monde égyptien et le monde grec.

Le type iconographique de la statue drapée et le portrait réaliste sur pierre dure sont les expressions matérielles du rang que ces hommes occupèrent dans la société. Panémérit (cat. n°87, 97), gouverneur de Tanis, occupait sous les derniers Lagides, plusieurs fonctions religieuses, civiles et militaires. Pa-du-asar (cat. n°119) était désigné comme grand chef de soldats, prêtre d'Hapi et prophète de Khem. Pakhôm (cat. n°126) portait les titres de prince, frère du roi et exerçait des fonctions militaires et religieuses. Korax fils de Ptolémaïos, qui était peut-être le propriétaire de la statue de Philadelphie inv. 40.19.3 (cat. n°108), était prince gouverneur, représentant du pouvoir légal, ami unique, favori du roi, grand fonctionnaire royal, chef de troupes, frère du roi. Ce prince comptait parmi les puissants du nome Tentyrite et entretenait des relations privilégiées avec la dynastie lagide: il portait le titre honorifique d'ami unique et assurait la fonction de prophète des dieux Evergète et Philopator et de leur image. L'iconographie de la statue drapée et le portrait réaliste de style égyptien reflètent le rang social de ces Égyptiens, le caractère officiel des fonctions qu'ils exercèrent dans la société lagide. Cependant, le respect des conventions traditionnelles montre que l'hellénisation des membres de l'élite égyptienne est limitée à certains aspects culturels et essentiellement liée à l'exercice de fonctions officielles⁵⁹. L'usage de types iconographiques traditionnels et les

⁵⁷ Cette question a été abordée dans le chapitre 1.

⁵⁸ Pollitt (J.J.), *Art and experience in Classical Greece*, Cambridge, 1972, notamment le chapitre 5.

⁵⁹ Lire et parler grec étaient une condition essentielle pour exercer des responsabilités dans l'administration et l'armée lagide: notamment Clarysse (W.), «Greeks and Egyptians in the ptolemaic army and administration», *Aegyptus* 65, 1985, p. 57-66, et les différents articles de Peremans (W.) parus dans *Ancient Society* 1-14.

composantes des nouveaux types iconographiques montrent donc que l'ouverture sur le monde grec n'altère en aucun cas les pratiques traditionnelles.

3. LA CONSTRUCTION D'UNE SOCIÉTÉ MIXTE GRÉCO-ÉGYPTIENNE

La société de l'Égypte hellénistique apparaît comme un ensemble pluriethnique et multiculturel, structuré autour de deux communautés dominantes par le poids démographique, politique et socioculturel. À la fin de l'époque ptolémaïque, elle ne peut plus être définie, comme un ensemble de communautés peu ouvertes et exclusivement attachées à leurs traditions. Depuis la fin du III^e siècle, les contacts et les échanges ont produit d'importantes transformations, qui peuvent être examinées selon plusieurs axes: d'une part, celui de la diffusion de la culture grecque et d'autre part celui de la coexistence de plusieurs modèles culturels.

3.1. Les vecteurs de diffusion de la culture grecque.

3.1.1. L'armée lagide.

Les armées hellénistiques furent un important facteur d'hellénisation puisqu'elles amenaient des hommes de différentes origines, Grecs, Macédoniens, barbares, indigènes à coexister et à combattre pour le même roi. Les monuments élevés pour les Galates vivant en Égypte à l'époque hellénistique illustrent la diffusion de la culture grecque à un groupe ethnique désigné comme barbare. Quatre mille Galates avaient été enrôlés par Ptolémée II pour combattre Magas en 277-276⁶⁰. Ceux-ci se révoltèrent au cours de la campagne. Le roi les fit enfermer sur une île déserte de la branche sébennytique du Nil, où ils périrent tous. Les Galates réapparaissent dans les armées lagides dès le règne de Ptolémée III: ces derniers furent sans doute ceux qui élevèrent des stèles de style alexandrin dans les nécropoles alexandrines. Seuls l'iconographie et l'ethnique permettaient d'identifier ces défunts comme des Galates. Ils furent représentés comme l'exigeaient les conventions, comme des guerriers à demi-nus, dans leur tenue et leur armement traditionnels. Il est difficile de déterminer si ce mode de représentation reproduisait réellement les pratiques guerrières galates dans les armées hellénistiques ou s'il ne servait qu'à les désigner symboliquement comme des non-grecs. Certaines stèles funéraires illustrent l'hellénisation progressive de cette population. La stèle du Metropolitan Museum inv. 04.17.6 (cat. n°234) montre un Galate dans une scène sans doute inspirée par le répertoire iconographique grec: un jeune serviteur tend à son maître un canthare, une référence à l'échanson du banquet funéraire de style grec (cat. n°286, 290). Le type iconographique du Galate de la stèle funéraire dérive probablement des modèles diffusés dans la ronde bosse⁶¹. Ptolémée II célébra sa victoire sur les révoltés galates en faisant ériger un grand monument à Alexandrie, dont subsiste la tête de Gaulois du Musée du Caire. Cependant, à la différence des monuments célébrant la victoire des rois sur les peuples barbares, les Galates n'apparaissent pas sur les stèles funéraires, comme un peuple soumis mais comme de fiers guerriers.

Bien que l'armée soit un vecteur d'hellénisation efficace, sa portée reste parfois limitée. L'Égyptien Pa-di-aset (cat. n°22) qui servit les Lagides éleva une stèle funéraire de tradition égyptienne. En dépit d'une certaine hellénisation, les

⁶⁰Reinach (S.), «Les Galates dans l'art alexandrin», *Monuments Piot* 18, 1910, p. 37-38.

⁶¹À Pergame: Attale I^{er} avait consacré au sanctuaire d'Athéna de Pergame des offrandes, destinées à commémorer ses victoires sur les Galates: le groupe Ludovisi, le Gaulois du Capitole, le groupe du Musée de Naples. Les Gaulois étaient représentés de manière réaliste: leur tenue et leur armement les désignaient comme un peuple barbare, leur attitude comme un peuple soumis par les Grecs.

grands commandants indigènes, à la tête des troupes de cavalerie et d'infanterie, érigeaient, aux II^e et I^{er} siècles, des statues de tradition égyptienne. Il est difficile de mesurer l'hellénisation d'une population étrangère: les critères iconographiques, tels que la diffusion de l'armement macédonien, s'avèrent souvent peu fiables. Les indigènes qui servirent dans les armées hellénistiques, les Iraniens au service des Séleucides et les Égyptiens au service des Lagides, furent armés à la macédonienne. La comparaison entre l'armement, l'ethnique du défunt et le type iconographique de certaines stèles funéraires permet d'étudier la diffusion de l'armement macédonien. Les stèles funéraires montrent que les Galates ont conservé leur équipement traditionnel (cat. n°245-248, 252). Les soldats issus du monde grec n'ont pas adopté le combat à cheval, qui semble rester une spécialité macédonienne (cat. n°265-266). Le Thessalien Pelopides apparaît accompagné de sa monture (cat. n°268): à la différence des cavaliers macédoniens, il n'enfourche pas son cheval mais est à terre en train de le dresser. Cette stèle montre que les cavaliers thessaliens continuaient de jouir d'un grand renom à l'époque hellénistique et qu'ils servirent dans les armées d'Alexandre. Les types iconographiques insistent surtout sur le mode de combat sans indiquer clairement la diffusion de l'armement macédonien. Les types iconographiques doivent donc être traités avec prudence car ils restent soumis aux conventions. L'armement révèle peut-être l'appartenance du soldat à un corps d'armée défini. L'affectation du soldat dépendait de son origine, principalement pour résoudre les problèmes de langue et pour tenir compte des spécialités de chacun. La cavalerie comptait de préférence dans ses rangs des Macédoniens et des Thessaliens, l'infanterie des Grecs et des Galates, mais aussi des Macédoniens qui étaient les seuls à manier la sarisse.

L'appartenance à un corps d'armée hellénistique ne gomme pas toutes les différences ethniques. Il semblerait que certaines communautés étaient inhumées dans des nécropoles spécifiques. Les ethniques et les types iconographiques désignent la tombe des mercenaires à Ibrahimieh comme une sépulture essentiellement réservée à l'inhumation des mercenaires galates et de leur famille. Un Thrace (cat. n°255) et un Thessalien (cat. n°251) sont néanmoins attestés. Le choix de cet hypogée périphérique, plus éloigné d'Alexandrie, correspondait peut-être à l'emplacement de l'habitat de cette population, dont la présence en Égypte était liée à son recrutement dans l'armée lagide: les familles résidaient sans doute à proximité de la garnison. Les Galates, dont la nudité partielle peut sembler primitive pour un Grec de l'époque hellénistique, ne furent sans doute pas intégrés à la population alexandrine comme les soldats d'origine grecque ou macédonienne.

3.1.2. Le système clérouchique

Les conditions d'installation de la population militaire d'Alexandrie ne peuvent pas être comparées à celles de la chôra. Le système clérouchique y constitue un important vecteur de diffusion de la culture grecque. Le système de la clérouquie instauré par les Lagides, permettait à la fois de mettre en valeur la terre, de rétribuer les soldats, de les fidéliser et de contrôler le pays. En luttant dans l'armée lagide, ils défendaient leurs propres biens. Ce système était complété par des garnisons. La présence de militaires gréco-macédoniens dans la chôra est attestée par différentes sources: des inscriptions et dédicaces étaient laissées sur les temples indigènes par

des soldats grecs⁶², les gymnases fondés dans la chôra permettaient aux Lagides de disposer de sujets fidèles et entraînés susceptibles d'être intégrés à l'armée⁶³.

Ce système présente plusieurs faiblesses. À Edfou, à la fin du II^e siècle, Hérodès composait des épitaphes pour les chefs militaires locaux. Ses clients utilisaient en même temps un nom égyptien pour des stèles hiéroglyphiques qu'ils commandaient aux artisans égyptiens⁶⁴. La conservation de l'identité grecque dans la chôra fut difficile. Nous manquons de sources pour les autres cités d'Égypte, Ptolémaïs et Naucratis (cat. n°198). La communauté grecque de la chôra la mieux connue est celle du Fayoum. Cet important site de colonisation gréco-macédonienne constitue un cas particulier. Les Ptolémées y fondèrent de nombreux villages, ce qui eut pour conséquence un accroissement de la population. Le fonctionnement de la *dorea* d'Apollonios, une des principales unités d'exploitation du Fayoum au III^e siècle, est connu grâce aux papyri de Zénon de Caunos⁶⁵. Il reposait sur une collaboration entre les Gréco-macédoniens, qui supervisaient l'expérimentation de nouvelles méthodes agricoles et le contrôle de la production, et les paysans égyptiens, qui assuraient l'exploitation du sol. La population gréco-macédonienne, bien que minoritaire face à la population indigène, semble avoir conservé au III^e siècle son mode de vie traditionnel. Toutefois, la *dorea*, qui fut fondée pendant une période de prospérité, reste un cas atypique: elle ne doit en aucun cas occulter la faculté d'adaptation des Grecs au milieu indigène et certains échanges culturels.

3.1.3. Les unions mixtes.

Les militaires gréco-macédoniens qui furent envoyés dans la chôra furent immergés dans le milieu indigène. Kerkeosiris⁶⁶, situé dans le Sud du Fayoum, offre une image des contacts noués entre les Égyptiens et les Gréco-macédoniens vivant dans la chôra: l'ancien système administratif pharaonique était adapté à la bureaucratie grecque, le grec était la langue de l'administration officielle mais l'égyptien restait la langue la plus parlée, le culte des dieux grecs souffrait de la popularité des divinités indigènes. Certains Grecs occupèrent des fonctions traditionnellement exercées par des Égyptiens, d'autres contractèrent des mariages mixtes. Menchès fils de Petesouchos⁶⁷ est désigné comme un «Grec né en Égypte». Il fut le comogrammate de Kerkéosiris entre 120 et 110 avant notre ère. La fonction de scribe de village, ordinairement occupée par un Égyptien, requérait la connaissance du grec et du démotique. Comme le reste de sa famille, il portait un nom grec, Asklépiadès, mais ne l'utilisa jamais en tant que scribe. Son nom égyptien était le plus usité. En outre, les seules productions privées dont la provenance du Fayoum peut être vérifiée, sont de style égyptien. Exception faite de la statue naophore d'Ounnefer (cat. n°82), ce sont essentiellement des monuments datés des deux derniers siècles de la domination lagide, des statues drapées (cat. n°111-112, 121) et des têtes seules (cat. n°146, 156, 164) présentant un portrait réaliste de style égyptien.

⁶²Bernard (A.), *Les inscriptions grecques de Philae*, CNRS, 1969.

⁶³Henne (H.), «Inscription grecque», *BIFAO* 22, 1923, p. 191-202.

⁶⁴Chauveau (M.), *L'Égypte au temps de Cléopâtre*, Paris, 1997, p. 255-256.

⁶⁵Orrieux (C.), *Les Papyri de Zénon. L'horizon d'un Grec en Égypte au III^e siècle av. J-C*, Paris, 1983.

⁶⁶Crawford (D.J.), *Kerkeosiris. An Egyptian Village in the Ptolemaic Period*, Cambridge, 1971.

⁶⁷Clarysse (W.), «Greeks and Egyptians in the ptolemaic army and administration», *Aegyptus* 65, 1985, p. 57-66.

Beaucoup de militaires gréco-macédoniens envoyés dans la chôra et immergés dans le milieu indigène, contractèrent des mariages mixtes: les enfants issus de ces unions reçurent une double culture. Plusieurs exemples sont connus. Dryton⁶⁸ est un officier grec de la cavalerie. Il vécut à Ptolémaïs puis à Pathyris dans la deuxième moitié du II^e siècle: il fut dès lors immergé dans le milieu indigène. Il adopta un mode de vie plus égyptien, se maria à une indigène et acquit des fermes et des terres dans le nome. De cette union naquirent cinq filles: aucune ne subit l'exposition. Les filles de Dryton bénéficièrent toutes du statut grec légué par leur père. Celui-ci révisa le testament qu'il avait établi en faveur du fils qu'il avait eu lors d'un premier mariage: après la mort de Dryton, les cinq filles apparaissent comme copropriétaires. Monimos fils de Kléodoros⁶⁹ est un Alexandrin qui s'installa dans la chôra. Il choisit comme compagne une Égyptienne, Esoeris. Leur fille porte le nom grec de Démétria. Dionysos fils de Képhalas⁷⁰ est comme son père et son frère, un militaire installé dans la chôra. En dépit de l'usage d'un nom grec, il s'agissait vraisemblablement d'un Égyptien. Ses archives indiquent que son grand père, son père et lui-même épousèrent des Égyptiennes, qu'ils servirent dans l'armée et qu'ils portèrent pour la plupart des noms doubles.

Les Gréco-macédoniens qui s'installèrent dans la chôra, tentèrent de préserver leur culture, leur identité grecque. Toutefois, le mode de vie grec se modifia au contact des populations locales. Gréco-macédoniens et Égyptiens constituèrent des groupes familiaux qui tiraient profit des apports de chaque culture.

3.2. La coexistence de plusieurs modèles culturels.

À partir de la deuxième moitié du II^e siècle, toute distinction sur des critères onomastiques ou iconographiques entre un Grec et un Égyptien devient impossible. Le mode de représentation ne correspond plus nécessairement à l'origine ethnique: il est désormais choisi en fonctions de pratiques socioculturelles et religieuses. L'Égypte hellénistique prend dès lors le visage d'une société pluriethnique où coexistent plusieurs modèles culturels accessibles aux Grecs et aux Égyptiens.

3.2.1. Manifestations iconographiques de contacts entre Gréco-macédoniens et Égyptiens.

À partir du II^e siècle, se multiplient, dans les productions figurées élaborées pour des personnes privées, les échanges iconographiques entre les répertoires alexandrins et égyptiens. Quelques stèles funéraires et rondes bosses de tradition alexandrine font référence au répertoire iconographique et religieux égyptien. Des divinités égyptiennes zoomorphes sont introduites dans les stèles de Bruxelles inv. 5289 et de Tübingen inv. 5200 (cat. n°239, 291). Un homme vêtu à la grecque est présenté tenant un crocodile (cat. n°305). Un petit Osiris momifié a été sculpté en relief sur un petit pilier dressé contre deux statues funéraires de style gréco-alexandrin (cat. n°301, 303). Les sculpteurs grecs furent vraisemblablement les auteurs de ces emprunts: le traitement sommaire montre que seule la valeur symbolique des éléments égyptiens justifiait leur insertion dans des monuments de thématique, d'iconographie et de style grecs.

Bien qu'il y eût des échanges entre les répertoires alexandrins et égyptiens, il semble que ni les Grecs ni les Égyptiens n'aient recherché des formules iconographiques qui traduisent une culture mixte gréco-égyptienne. Ptolémaïos fils

⁶⁸Lewis (N.), *Greeks in Ptolemaic Egypt*, Oxford, 2001, p. 88-103.

⁶⁹Clarysse (W.), «Une famille alexandrine dans la chôra», *Chronique d'Égypte* 68, 1988, p. 137-140.

⁷⁰Pomeroy (S.B.), *Families in Classical and Hellenistic World*, Oxford, 1997, p. 219-223.

d'Apollonios était le capitaine d'un détachement militaire d'Edfou⁷¹. Ce militaire issu d'une famille gréco-égyptienne éleva deux monuments, un de style grec, l'autre de style égyptien, afin d'afficher sa double culture. Il ne choisit pas de monuments hybrides mais deux monuments distincts de style et d'iconographie traditionnels. Dans la nécropole de Kom-el-Chougafa⁷², les tombes dites de Perséphone mettent en parallèle des scènes de style grec, l'enlèvement de Perséphone par Hadès, et de style égyptien, la momification d'Osiris. Les peintres font à chaque fois référence à l'entrée du défunt dans le monde des morts. Le défunt clame ainsi sa foi dans deux croyances et obtient la protection des dieux grecs et égyptiens.

Certaines têtes-portraits des II^e et I^{er} siècles sculptées sur pierre dure associent une physionomie réaliste avec des traits propres aux conventions égyptiennes - le pilier dorsal, les yeux en amande, le travail schématique de la chevelure - et avec des traits qui tendent à donner au visage un aspect hellénisé. Peut-on considérer ces têtes comme de style mixte gréco-égyptien ou comme une version réaliste du portrait égyptien sur pierre dure, qui aurait intégré certains éléments du portrait grec? Un portrait ne pourrait être désigné comme de style mixte que s'il restitue un modèle iconographique de tradition grecque en le soumettant aux conventions égyptiennes et en y introduisant éventuellement des éléments d'iconographie égyptienne. La tête de femme de Santa Barbara (cat. n°180) illustre certaines composantes du style mixte: le type iconographique suit le courant pathétique propre à la sculpture de style alexandrin de la fin du III^e siècle et du II^e siècle⁷³. Le pathétisme se caractérise par des yeux large ouverts et un mouvement d'élévation créé par l'allongement du cou et l'inclinaison de la tête vers l'arrière. La coiffure ondulée, dite coiffure melon, suit le modèle défini pour les effigies royales: elle est séparée par une raie au milieu et attachée dans la nuque. Elle est ici combinée à des boucles libyques qui furent également portées par les reines⁷⁴. Cette tête associe donc les différents types iconographiques diffusés par les effigies royales de style alexandrin. En revanche, le traitement régulier et statique des traits du visage, le long nez droit, les arcades sourcilières schématiques, la bouche fine et droite, inexpressive, le dessin du contour des yeux, le traitement schématique des cheveux au dessus du bandeau, l'emploi d'une pierre dure révèlent le respect des conventions de style égyptien.

Cet exemple est exceptionnel: dans la plupart des cas, il est impossible de reconnaître une iconographie alexandrine dans les têtes seules de style égyptien. Il serait nécessaire de disposer d'un portrait de référence de chaque individu pour déterminer quelle était la portée du réalisme et dans quelle mesure le sculpteur s'était inspiré de modèles grecs pour renforcer l'aspect «hellénisé» de l'homme représenté. L'ouverture sur l'iconographie grecque n'est sensible que dans des emprunts ponctuels. Certains types iconographiques étant absents du répertoire égyptien traditionnel, il est probable que les sculpteurs égyptiens aient recherché des modèles grecs, principalement pour la forme des coiffures, le dessin du cuir chevelu, de la barbe et de la moustache. Cependant, le traitement reste conforme aux techniques et

⁷¹ Chauveau (M.), *L'Égypte au temps de Cléopâtre*, Paris, 1997, p. 255-256.

⁷² Guimier-Sorbets (A-M.), «Deux tombes de Perséphone dans la tombe de Kom-el-Chougafa», *BCH* 1997, p. 355-410.

⁷³ Les effigies royales de style alexandrin illustre l'évolution du courant pathétique: notamment la tête d'Alexandrie inv. 3908 d'Arsinoé III, celle du Louvre inv. Ma 3168 de Ptolémée Philopator et celle d'Alexandrie inv. 25449 attribuée à Cléopâtre II.

⁷⁴ Plusieurs reines portèrent les boucles libyques afin de suggérer leur association avec Isis: notamment la tête du Caire JE 3917 de Bérénice II, celle d'Alexandrie inv. 25449 de Cléopâtre II.

aux conventions égyptiennes. Le travail des boucles de cheveux reste dominé par une recherche de régularité. Sur les têtes de style grec, les boucles se détachent de la surface du crâne, gagnent en volume, sont désordonnées et de grande taille. Sur les têtes en pierre dure de style égyptien, elles sont gravées, parfois organisées en auréoles concentriques (cat. n°155). Les sculpteurs égyptiens ont parfois donné aux boucles un désordre apparent (cat. n°167, 170): les boucles s'enroulent plus librement mais sont toutes schématiques, conçues sur le même modèle. Le travail de la barbe et de la moustache ne suscite pas de traitement en volume: il s'agit généralement d'ajouts, de traits gravés (cat. n°165, 166) ou d'une surface sommairement travaillée (cat. n°164). Les artisans égyptiens n'avaient sans doute pas conscience de produire des statues de style mixte. Ils ne faisaient que traduire dans la pierre l'évolution de leur société.

3.2.2. Une société mixte gréco-égyptienne ou une société multiculturelle?

La société de l'Égypte hellénistique ne peut être réduite à un modèle unique. Les productions figurées montrent que les modèles iconographiques traditionnels ne sont pas abandonnés pour des formes nouvelles issues de l'évolution des styles égyptien et alexandrin ou générées par des échanges entre les différents répertoires iconographiques. Au sein d'une même famille, plusieurs modèles culturels pouvaient coexister. Les manifestations matérielles d'une double culture sont nombreuses. Certains défunts portant un nom grec furent inhumés dans des sarcophages anthropoïdes de style égyptien⁷⁵. Les destinataires de ces monuments surent concilier leurs héritages grecs et égyptiens: la transmission du patrimoine culturel indigène se traduit au niveau religieux, par le respect des croyances traditionnelles, l'hellénisation s'exprime essentiellement par l'acquisition d'un statut social, qui apparaît dans la mention d'un nom grec. Les archives privées contenant des documents bilingues permettent d'identifier certains membres de familles gréco-égyptiennes et montrent que ces familles occupaient un rang moyen dans la société égyptienne. Les Grecs installés dans la chôra épousaient des Égyptiennes, plus ou moins aisées, sans doute issues de familles sacerdotales. Ces unions reposaient probablement sur des motivations sociales et économiques. Le statut de Grec garantissait l'ascension sociale des enfants, les familles égyptiennes apportaient une richesse foncière et permettaient aux Grecs de s'intégrer dans un milieu essentiellement égyptien. Peteharsemtous fils de Panebkhanis⁷⁶, qui vécut à Pathyris entre 145 et 188 avant notre ère, est le descendant d'un Grec. En dépit du statut conféré par son ancêtre et d'une carrière militaire, ses archives n'emploient que des noms égyptiens. L'exemple de Peteharsemtous illustre l'intégration des Grecs dans la société égyptienne. Les familles égyptiennes élevèrent leur statut social en acceptant de contracter des unions mixtes. Toutefois, celles-ci devaient demeurer exceptionnelles pour les élites indigènes⁷⁷. L'ouverture des grandes familles égyptiennes sur le monde grec se traduisait essentiellement par un processus d'hellénisation de leurs membres, en aucun cas par un phénomène d'acculturation.

Les échanges culturels entre les Gréco-macédoniens et les Égyptiens se traduisent également dans le statut des femmes de la chôra. La documentation

⁷⁵Collombert (P.), «Religion égyptienne et culture grecque: l'exemple de Dioskurides», *Chr. d'Eg.* 75, 2000, p. 47-63.

⁷⁶Lewis (N.), *Greeks in Ptolemaic Egypt*², Oxford, 2001.

⁷⁷Hölbl (G.), *Geschichte des Ptolemäerreiches*, Darmstadt, 1994, p. 176: en 122, le grand prêtre de Ptah Psenptah, épousa une Bérénice, qui était sans doute membre de la famille lagide.

papyrologique révèle à la fois le maintien des conceptions grecques traditionnelles relatives au rôle social de la femme et une évolution⁷⁸, une émancipation liée à l'influence des usages indigènes. Celle apparaît dans la transformation des pratiques matrimoniales. Les femmes pouvaient se donner elles-mêmes en mariage⁷⁹ et accomplir certaines transactions sans être représentées par un tuteur. Dans les contrats de mariage de la chôra, l'autorité parentale était partagée: le père et la mère donnaient ensemble leur fille en mariage. La généralisation du mariage mixte a sans doute favorisé cet assouplissement à partir du II^e siècle. Les testaments de la chôra prouvent que les hommes pouvaient tester en faveur de leurs épouses. Certaines femmes étaient lettrées et géraient elles-mêmes leurs affaires: Eirene était propriétaire d'une terre royale, de vignes et de jardins. Elle céda la gestion du jardin à Léontiskos et à ses associés contre le paiement au roi des taxes qui pesaient sur la terre⁸⁰. Les mariages mixtes furent une étape importante dans la diffusion des pratiques égyptiennes dans la population gréco-macédonienne de la chôra. En 142, dans le nome arsinoïte, une Grecque fut désignée comme la tutrice de son fils mineur et chargée de la gestion de la propriété foncière jusqu'à sa majorité⁸¹. Au début de l'époque romaine, les coutumes matrimoniales grecques de la chôra étaient entièrement imprégnées par les pratiques égyptiennes⁸².

3.2.3. Des sociétés ouvertes qui restent attachées à leurs traditions.

L'ouverture sur un autre modèle culturel n'implique nullement le rejet des pratiques traditionnelles. Chacun tire parti des différentes cultures en fonction de ses besoins, de son rang social, de ses ambitions. La communauté juive d'Alexandrie illustre cette ambivalence. Bien que les Juifs s'ouvrent à la culture grecque, portent un nom grec, parlent grec et adoptent certains usages qui ne sont pas en contradiction avec leurs croyances, ils restent attachés à leur religion. Le cas d'apostasie de Dosithéos fils de Drymilos reste exceptionnel. Les inscriptions sur les monuments privés de tradition indigène montrent que l'ouverture sur le monde grec par l'exercice de fonctions civiles et militaires dans la hiérarchie lagide, n'engendre pas de rejet des croyances religieuses traditionnelles. Enfin, les Grecs immergés dans le milieu indigène tentèrent de préserver certaines pratiques sociales, fréquentèrent les gymnases, continuèrent de vivre à la grecque, vénèrent leurs dieux, conservèrent leur langue et leur ethnique d'origine.

3.3. Les limites de l'ethnocentrisme grec.

Le terme d'acculturation ne convient pas pour qualifier l'évolution socioculturelle des différentes communautés vivant en Égypte à l'époque hellénistique. En aucun cas, la culture grecque ne supprime les autres modèles culturels, en aucun cas l'art alexandrin ne se substitue aux productions

⁷⁸Rowlandson (J.) (éd.), *Women and Society in Greek and Roman Egypt*, Cambridge, 1998, p. 164-165: à la fin du III^e siècle, dans le nome arsinoïte, une veuve adressa une pétition au roi pour qu'il lui désigne un *kyrios* afin qu'elle puisse agir légalement.

⁷⁹Rowlandson (J.) (éd.), *Women and Society in Greek and Roman Egypt*, Cambridge, 1998, p. 262: papyrus Giess 2: en 173, à Crocodilopolis, Olympias se donna elle-même en mariage à Antaios.

⁸⁰Rowlandson (J.), *ibidem*, p. 224-226.

⁸¹Rowlandson (J.), *ibidem*, p. 167-168.

⁸²Gagos (T), Koenen (L), McNellen (B.E), «A first century archive from Oxyrhynchos, or Oxyrhynchite loan contracts and egyptian marriage», in Johnson (J.H) (éd.), *Life in a multi-cultural Society, Egypt from Cambyses to Constantine and Beyond*, Chicago, 1992, p 181-205

traditionnelles. La société multiculturelle de l'Égypte lagide marque les limites de l'ethnocentrisme grec.

3.3.1. L'ouverture des Grecs à la pensée religieuse égyptienne.

Les Gréco-macédoniens s'intéressèrent à différents aspects de la culture indigène, principalement sa religion et certaines pratiques médicales. L'ouverture des Grecs à la pensée religieuse égyptienne est antérieure à la conquête d'Alexandre. Cependant, elle prend une plus grande ampleur dans la mesure où les Grecs deviennent des acteurs de la diffusion des cultes égyptiens dans le monde méditerranéen. Les dédicaces et les inscriptions en langue grecque sur les monuments indigènes⁸³ montrent que les Gréco-macédoniens fréquentaient les lieux de culte indigènes et qu'ils sollicitaient les divinités locales. Les archives de Ptolémaïos fils de Glaukias⁸⁴, un des reclus grecs du Sarapéion de Memphis, un milieu presque exclusivement égyptien, comptent aussi bien des morceaux choisis de littérature grecque que des copies ou des retranscriptions d'ouvrages égyptiens. La copie du traité d'astronomie *l'Art d'Eudoxe* présente une forte influence indigène puisque des vignettes avec des ibis momifiés et des scarabées solaires y ont été intégrées. Une attention particulière est apportée aux usages du calendrier égyptien. Apollonios retranscrit en grec le *Songe de Nectanébo*, un texte de tradition pharaonique utile pour l'interprétation des rêves, sujet qui intéressait particulièrement les reclus du Sarapéion. Bien qu'il conservât son identité, ce Grec se tourna vers la religion égyptienne.

En outre, à l'époque ptolémaïque, le culte voué aux divinités indigènes par les Grecs était favorisé par leur assimilation avec des dieux grecs. Le syncrétisme entre Hermès et Thot est particulièrement bien illustré par une petite plaque de marbre découverte dans le Césareum d'Alexandrie et datée du II^e siècle avant notre ère. L'inscription en grec est une dédicace faite à Isis, Sarapis et Hermès, par un particulier et sa famille. Un ibis, une des formes zoomorphes de Thot, a été représenté à gauche tenant le caducée, l'attribut d'Hermès⁸⁵. La fondation du Sérapéum à Alexandrie par les Ptolémées, a indirectement contribué à populariser le culte des animaux sacrés: Sarapis s'inspirait du dieu des morts de Memphis, Osor-Apis, dont la forme cultuelle était le taureau; son culte se plaçait dans la continuité de celui du taureau Apis, particulièrement affectionné par les Lagides⁸⁶.

Enfin, les Gréco-macédoniens furent séduits par le savoir égyptien. Dans une lettre du II^e siècle, une mère rapporte comment son fils quitta Alexandrie pour étudier l'égyptien auprès de prêtres indigènes⁸⁷. Son projet était de servir de professeur dans une école où un certain Phaloubès, un spécialiste des lavements, enseignait une discipline de tradition pharaonique. Il lui fallait lire, traduire en grec des livres hiératiques ou démotiques, pour ensuite transmettre son savoir à de jeunes esclaves grecs envoyés en formation par leurs maîtres.

3.3.2. Une ouverture sur le monde indigène qui se traduit dans les monuments alexandrins.

Les manifestations de l'attrait exercé par la religion égyptienne sur les Gréco-macédoniens sont nombreuses. Elles sont particulièrement fréquentes dans les

⁸³ Les corpus d'E. et A. Bernand donnent plusieurs exemples détaillés de ces inscriptions grecques.

⁸⁴ Chauveau (M.), *L'Égypte au temps de Cléopâtre*, Paris, 1997, p. 242-246.

⁸⁵ Empereur (J-Y.), *Alexandrie. Redécouverte*, Paris, 1998, p. 113.

⁸⁶ Empereur (J-Y.), *Alexandrie. Redécouverte*, Paris, 1998, p. 90.

⁸⁷ Chauveau (M.), *ibidem*, p.232..

thèmes et les répertoires iconographiques des monuments funéraires de tradition alexandrine. Dès le deuxième siècle, les hypogées d'Alexandrie multiplient les références au monde religieux égyptien. Les tombes monumentales de Pharos⁸⁸ intègrent des divinités, des symboles et des motifs égyptiens. Cependant, ces hypogées restent d'architecture et de conception grecques. Dans la tombe 3 de la nécropole de Ras-el-Tin, les images d'Héraclès sont présentées à côté de celles du taureau Apis: les dieux grecs et égyptiens agissent ainsi ensemble sur le devenir du mort.

Les destinataires de ces monuments ne rejettent ni leur religion ni leur culture mais y additionnent d'autres croyances qu'ils considèrent comme salutaires pour leur devenir posthume. Les parallèles entre les religions grecque et égyptienne apparaissent dans certains thèmes iconographiques. Les stèles alexandrines et égyptiennes du I^{er} siècle montrent que les Grecs et les Égyptiens partageaient les mêmes craintes et les mêmes attentes face à la mort: Hermès et Anubis sont présentés comme des guides pour les défunts dans le monde des morts (cat. n°15-19, 269, 270). Ces deux types iconographiques sont propres aux répertoires grecs et égyptiens: il n'y a pas d'influence réciproque sur leur élaboration. Leur diffusion simultanée reflète un état d'esprit propre à l'époque, partagé par les Alexandrins et les indigènes.

Enfin, les divinités égyptiennes sont intégrées au répertoire iconographique alexandrin. Les statues funéraires sont accompagnées de petits Osiris en bas relief, les stèles funéraires présentent une image zoomorphe des divinités indigènes. Cette tendance se renforce à l'époque romaine: les défunts apparaissent vêtus et coiffés à la grecque, sur le seuil d'une chapelle funéraire ou d'une façade de temple de tradition égyptienne.

3.3.3. Des échanges culturels ciblés en fonction de chaque communauté.

Ni les Gréco-macédoniens, ni les Égyptiens ne restèrent insensibles à l'autre culture. Toutefois, l'importance des échanges et des contacts culturels varia en fonction du milieu socio-économique dont étaient issus les individus et du contexte socio-historique dans lequel ils étaient amenés à évoluer. Les Grecs des classes moyennes, qui exploitèrent un *kléros* et qui formèrent des communautés isolées dans la chôra, furent davantage susceptibles de s'intégrer au milieu égyptien, de contracter des unions mixtes, de s'ouvrir à la religion et à certaines pratiques sociales indigènes que les Grecs issus de milieux plus aisés ou vivant à Alexandrie. De même, l'ouverture des membres de l'élite égyptienne au monde gréco-macédonien se manifesta par une hellénisation partielle, nécessaire pour accéder à des fonctions officielles dans la bureaucratie lagide. La constitution de familles mixtes gréco-égyptiennes n'affecte que les Égyptiens des classes moyennes, qui disposent déjà au niveau local, d'une modeste assise économique et sociale, qui peut être améliorée par l'obtention du statut grec. Les échanges, ou transferts culturels, sont ciblés en fonction des attentes de chaque communauté et du statut social de chacun de ses membres. Il n'y a pas de modèle unique. Les pratiques culturelles traditionnelles sont préservées par les membres du monde sacerdotal. Certaines valeurs religieuses traditionnelles sont adaptées pour leur diffusion dans les milieux grecs. L'Égypte hellénistique marque ainsi les limites de l'ethnocentrisme grec.

⁸⁸Venit (M.S.), *Monumental tombs of Ancient Alexandria*, New-York, 2002, p.68-94.

L'Égypte à l'époque hellénistique ne peut être définie que comme une société en évolution, comme un espace multiculturel où les échanges socioculturels et religieux s'intensifient à partir du II^e siècle.

Les membres du monde sacerdotal égyptien furent les principaux destinataires des rondes bosses sur pierre et des stèles funéraires peintes ou à relief. Les composantes de leurs monuments montrent qu'ils furent à la fois les garants de la tradition et les vecteurs des contacts entre les communautés gréco-macédoniennes. À partir du II^e siècle, c'est parmi les grandes familles sacerdotales que se recrutèrent les Égyptiens qui accédèrent aux hautes fonctions de l'administration et de l'armée lagides. Toutefois, l'ouverture de l'élite indigène sur le monde grec n'affecte que quelques pratiques sociales: celle-ci peut se traduire par l'hellénisation de l'image, la participation au culte dynastique, l'usage d'un nom double ou par l'apprentissage de la langue grecque. Leur hellénisation ne fut que partielle, puisqu'ils restèrent attachés à leurs valeurs traditionnelles et à leur religion. Le phénomène d'acculturation ne touche pas les élites égyptiennes. Les milieux indigènes plus modestes, qui contractèrent des unions mixtes, furent sans doute plus sensibles à l'influence grecque.

Le dynamisme de la société alexandrine repose sur son cosmopolitisme. La culture grecque domine à Alexandrie et probablement dans les cités grecques de la chôra: l'influence qu'elle exerce sur les groupes ethniques minoritaires, qui entrèrent au service de l'armée lagide, s'exprime dans une hellénisation partielle de leurs pratiques sociales. Bien que les communautés gréco-macédoniennes aient conservé leurs usages traditionnels, elle ne restèrent pas insensibles à la culture égyptienne: dès le début du II^e siècle, elles commencent à traduire dans leurs monuments funéraires l'attrait exercé par la religion et certaines pratiques funéraires indigènes.

La société de l'Égypte hellénistique n'est pas une société mixte. Les contacts entre les différentes populations ne se traduisent pas par une acculturation mais par une juxtaposition de pratiques socioculturelles et religieuses. L'Égypte, une mosaïque culturelle, dont la sujétion aux souverains lagides est le seul facteur de cohésion, marque ainsi les limites de l'ethnocentrisme grec.

CONCLUSION

Qui des Grecs ou des Égyptiens a le premier influencé l'autre? Égyptologues et hellénistes ont maintes fois soulevé cette question sans parvenir à des résultats concluants. Aucun des deux partis ne dispose de preuves irréfutables. Cette impasse révèle la complexité de la société gréco-égyptienne qui ne peut être réduite à un modèle unique. Les interactions entre les différentes communautés sont multiples: elles varient en fonction du niveau social et des objectifs sociaux économiques de chacun de ses membres.

L'étude des rapports entre les différentes communautés peut être entreprise sous l'éclairage de différentes sources. Les productions figurées faites pour les personnes privées, notamment la stèle funéraire peinte ou à relief et la ronde bosse sur pierre, ont été privilégiées. Ces documents, d'ordinaire exploités dans le cadre de l'étude du style et de l'iconographie, sont présentés dans une perspective nouvelle. L'examen dans un contexte socioculturel de documents iconographiques de tradition grecque et égyptienne permet d'aborder les questions de l'ethnocentrisme grec, de la potentialité de contacts et d'échanges entre Grecs et Égyptiens, de la portée et des limites de l'hellénisation de certaines parties de la population indigène.

Les Gréco-macédoniens et les Égyptiens constituent les deux principales communautés de l'Égypte hellénistique, autour desquelles se structurent des populations hétérogènes. Ces deux groupes disposent chacun d'un mode d'expression adapté qui reflète certaines composantes religieuses et sociales. Les productions alexandrines reflètent le dynamisme d'une cité, dont l'originalité repose sur son cosmopolitisme, sur sa capacité à intégrer des éléments de traditions différentes. Les productions égyptiennes révèlent le rapport ambigu entre le respect des traditions pharaoniques et une capacité d'ouverture aux influences étrangères. Les communautés minoritaires utilisent le mode d'expression avec lequel elles ont le plus d'affinités. Les stèles funéraires de style alexandrin destinées à des Galates illustrent l'hellénisation progressive de cette communauté: le type iconographique du soldat galate, dont la nudité évoque son origine barbare, est progressivement intégré à des répertoires grecs traditionnels. Cependant, celui-ci conserve la tenue qui caractérise son origine ethnique. Les stèles montrent que l'intégration progressive de la population galate, barbare, à la population grecque cultivée, ne provoque ni rupture avec certains aspects de leur mode de vie traditionnel ni révision significative du jugement que portent les Gréco-macédoniens à leur égard. Les populations phéniciennes dont les relations avec la vallée du Nil sont anciennes, optèrent pour des monuments de tradition égyptienne. L'Égypte de l'époque ptolémaïque se définit donc comme un monde cosmopolite, structuré autour de deux communautés dominantes sur le plan démographique et socio-économique.

Au III^e siècle, les productions figurées faites pour les personnes privées montrent que les communautés gréco-macédoniennes et égyptiennes restent attachées à leurs traditions respectives et ne manifestent apparemment aucune tendance à l'ouverture sur l'autre communauté. Pourtant, leurs rapports se modifient dès la fin du III^e siècle: les événements historiques jouèrent un rôle non négligeable dans ces transformations sociales. Toutefois, celles-ci ne trouveront une véritable expression

iconographique, dans la stèle funéraire peinte ou à relief et dans la ronde bosse privée, que dans le courant du II^e siècle. L'ouverture d'une partie de la population égyptienne sur le monde grec est favorisée par la volonté d'ascension sociale, d'accroissement de l'influence locale. Les classes moyennes égyptiennes, qui jouissaient déjà d'une relative aisance économique, cherchent à améliorer leur statut social par des mariages mixtes, des moyens pour conférer aux enfants qui naîtront de ces unions le statut de grec et les avantages qui en résultent. Les élites égyptiennes, au même titre que les grandes familles gréco-macédoniennes, restèrent davantage attachées à leurs traditions socioculturelles: elles exerçaient déjà une autorité morale et religieuse. Elles se contentèrent de cumuler les fonctions civiles et militaires qui étaient jusqu'alors monopolisées par les Grecs. Leur acculturation reste limitée: l'ouverture sur le monde grec ne se concrétise que par l'apprentissage de la langue et de l'écriture grecques, préalable indispensable à l'exercice de fonctions dans la hiérarchie grecque. Les rondes bosses privées des II^e et I^{er} siècles montrent cette ambivalence culturelle: les traits hellénisés révèlent l'ouverture sur le monde grec, la représentation de divinités locales sous la forme de statuettes ou sur les scènes du pilier dorsal, reflète l'attachement aux valeurs traditionnelles. Les contacts entre les deux communautés ne provoquent aucun rejet du patrimoine socioculturel traditionnel mais une adaptation des apports nouveaux en fonction de celui-ci. Les grandes familles sacerdotales de Memphis nouèrent rapidement des contacts avec les Lagides. Leurs titres sacerdotaux évoquent le culte dynastique, leurs inscriptions accordent davantage de place aux datations et biographiques. Pourtant, les monuments de Memphis restent fortement attachés à la tradition. L'ouverture des Égyptiens sur le monde grec permise par l'apprentissage de la langue et de l'écriture grecques ne se limite qu'à certains aspects civils, militaires ou culturels.

Les Gréco-macédoniens qui s'installèrent en Égypte veillèrent à préserver leur mode de vie et leurs croyances en élaborant un modèle d'hellénisme adapté à l'Égypte, susceptible de prendre différentes formes selon les composantes de la population locale. L'armée, le mercenariat, le gymnase jouèrent sans doute un rôle important sinon déterminant dans l'intégration des minorités ethniques et dans la diffusion de la culture gréco-macédonienne. Il est probable que la culture grecque ait causé, au cours de l'époque ptolémaïque, un processus d'acculturation sans toutefois aboutir à une véritable assimilation. Certaines communautés furent plus sensibles à l'influence grecque. Les Juifs d'Alexandrie étaient pour la plupart hellénisés, de langue et de nom grec, mais conservaient leur religion traditionnelle.

Peut-on parler d'ethnocentrisme grec? L'hellénisme d'Alexandrie ne peut être comparé à celui de la chôra, plus diffus, plus perméable aux influences religieuses et sociales indigènes. Bien que la culture alexandrine ait une large diffusion, la chôra égyptienne reste profondément attachée à ses valeurs traditionnelles. Les noyaux de peuplement gréco-macédonien installés le long de la vallée du Nil sont insuffisants pour diffuser le mode de vie grec sur une large échelle. En dépit d'une forte colonisation, le foyer de culture grecque du Fayoum ne parvient pas à s'imposer comme un modèle dominant: les temples d'époque ptolémaïque sont destinés à des dieux égyptiens. Les rondes bosses découvertes à Dimeh montrent que la présence gréco-macédonienne suscite la formation d'une culture mixte gréco-égyptienne. La présence gréco-macédonienne dans la chôra nécessaire à l'exploitation méthodique du pays et à la canalisation des mouvements indigènes a contribué à la formation d'une communauté qui dispose à la fois d'un statut hellénisé et d'une assise sociale dans le milieu indigène.

La chôra égyptienne marque donc la limite de l'ethnocentrisme grec. La culture alexandrine se heurte à de fortes traditions culturelles, à la cohésion sociale égyptienne. Elle est elle-même soumise à l'attrait exercé par les croyances égyptiennes. Bien qu'Alexandrie joue un rôle dans diffusion de la culture grecque, elle ne peut plus être considérée, à la fin de l'époque ptolémaïque, comme un pôle de l'ethnocentrisme grec. La culture alexandrine ne rejette pas les autres mais se renouvelle grâce à celles-ci.